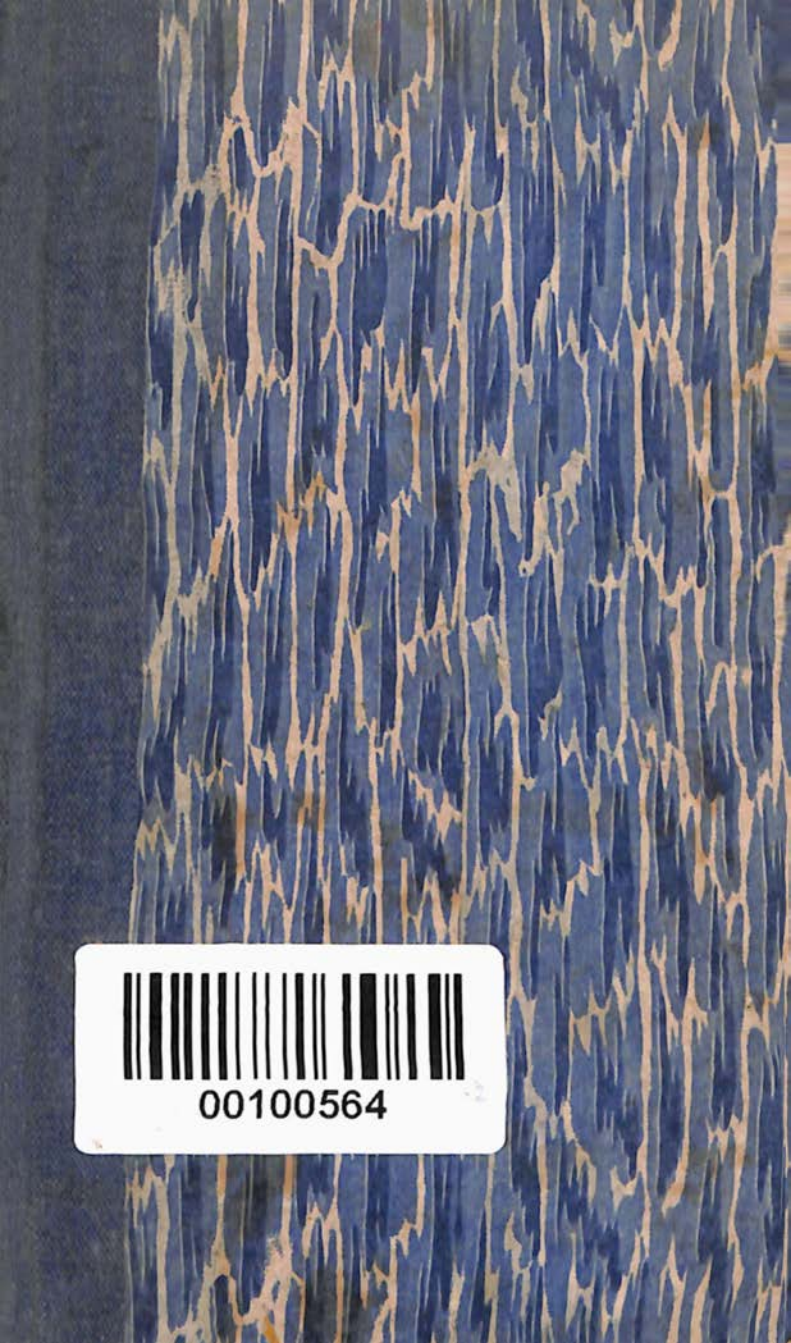
00100564

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

LE LA BRUYÈRE

DES

DOMESTIQUES

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI

A Paris,

CHEZ

[illegible] et D[illegible], quai des Augustins.

[illegible] Didot, quai des Augustins.

[illegible], quai des Augustins.

[illegible], rue de Richelieu.

[illegible] quai des Augustins,

[illegible] Palais-Royal, [illegible]

[illegible], Palais-Royal, galerie [illegible]

[illegible] rue Mazarine, n. [illegible]

Ladvocat, rue de [illegible], n. [illegible]

Mongie aîné, boulevard des Italiens.

Pélicier, place du Palais-Royal,

CHEZ

B[illegible], passage des Panoramas.

[illegible] et Gravier, quai des Augustins.

[illegible] et W[illegible], rue [illegible] Bourbon.

[illegible], quai des Augustins.

[illegible]

[illegible]

[illegible] quai [illegible]

[illegible], quai des Augustins.

A la Librairie universelle, [illegible] n. [illegible] bis.

[illegible], rue de la Paix, n. [illegible]

00100564

IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
RUE [illegible] N. 17.

LE LA BRUYÈRE

DES

DOMESTIQUES,

PRÉCÉDÉ DE CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT DE DOMESTICITÉ EN GÉNÉRAL,

ET SUIVI

D'UNE NOUVELLE.

40564

PAR Mme LA COMTESSE DE GENLIS.

Que le serviteur qui a du sens* vous soit cher comme votre âme.

ECCLÉSIASTIQUE, *chap.* VII.

* Du sens, c'est-à-dire de la raison. La véritable raison conduit toujours à Dieu, et par conséquent à l'accomplissement de tous nos devoirs.

TOME PREMIER.

PARIS.

VICTOR THIERCELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-ST-HONORÉ, N. 6.

PONTHIEU, PALAIS-ROYAL.

1828.

Gen
Fr 940.8
Gen/Lea-B
100564

A Mademoiselle Langlois,

Concierge du Château de Montmirail.

MADEMOISELLE,

En vous offrant cet ouvrage, je satisfais à la fois la justice et l'amitié; c'est un double hommage qui se trouve rarement dans les épitres dédicatoires. Vous n'avez rien fait par vanité, par intérêt personnel : le sentiment seul produisit votre dévouement, et il fut héroïque. Un de nos auteurs célèbres a dit que les grandes pensées viennent du cœur. *On peut dire encore que les grandes actions véritable-*

ment dignes d'éloges en viennent aussi, et votre conduite, votre attachement pour vos vertueux maîtres en sont des preuves bien touchantes.

Agréez avec bienveillance, Mademoiselle, ce tribut d'admiration. Si cet ouvrage vous intéresse, j'obtiendrai un des suffrages auxquels j'attache le plus de prix.

DUCREST, C^sse DE GENLIS.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE Ier. De la Lecture en général. 1

CHAP. II. Des bons et des mauvais Maîtres. 13

CHAP. III. Suite du Précédent. 27

CHAP. IV. De l'Impertinence. 32

CHAP. V. Conversation écoutée et recueillie. 44

CHAP. VI. Histoire touchante. 50

CHAP. VII. De l'Obéissance. 65

CHAP. VIII. De l'Inattention et de l'Attention. 69

CHAP. IX. Des Mensonges. 73

CHAP. X. Des Cuisinières paresseuses et qui ferrent la Mule. 78

CHAP. XI. De la Gourmandise et de l'Ivrognerie. 86

CHAP. XII. Des querelles entre des Domestiques. 92
CHAP. XIII. Des Enfans et des Malades. 97
CHAP. XIV. Des bons Cuisiniers, des bons Cochers et des Voyages. 105
CHAP. XV. De la Discrétion et de la bassesse de l'espionnage. 117
CHAP. XVI. Du bon Jardinier. 121
CHAP. XVII. Des Valets de pieds. 132
CHAP. XVIII. Caractères divers. 135
INTRODUCTION AUX BELLES ACTIONS. 147

TOME SECOND.

SUITE DES BELLES ACTIONS. 1
BELLES ACTIONS VÉRITABLES FAITES PAR DES DOMESTIQUES NÈGRES. 59
LA RECONNAISSANCE, Nouvelle. 159

AVANT-PROPOS.

J'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'aucun moraliste jusqu'à ce moment ne s'était occupé de la classe des domestiques ; mais on vient de m'apprendre qu'il existe un ouvrage qui n'est point assez connu, et qui est intitulé : *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc., etc. ; publié par A. Égron* en 1814. Ce livre estimable, aussi distingué par la manière

dont il est écrit, que par les recherches intéressantes et curieuses qu'il contient, est fait, non pour les domestiques, mais pour instruire de tout ce qui les concerne. Il a, de plus encore, le mérite si rare aujourd'hui d'une extrême précision, car il n'est qu'en un seul volume in-8° de 231 pages, et ne laisse rien à désirer sur l'objet qu'il traite; il prouve d'ailleurs que plusieurs écrivains français, et surtout des voyageurs, ont donné de grandes lumières sur ce sujet. Je vais extraire de cet ouvrage plusieurs traits curieux qui pourront servir à faire mieux estimer leur état

aux domestiques de notre nation, en le comparant à ce qu'il a été, et à ce qu'il est encore dans quelques pays étrangers, à l'exception de ce qu'il était dans l'antiquité chez le peuple Juif, car le code des Hébreux qui parlait au sentiment et à la raison, est le premier qui, dans les siècles antiques, ait tracé les devoirs et assuré les droits respectifs des maîtres, des domestiques, et même des esclaves.

Il était défendu de rendre à leurs maîtres les esclaves qui avaient fui (1). La loi présu-

(1) Exode ; 21, 3. Deuter. 23, 15.

mait que cette désertion avait été occasionée par de mauvais traitemens. Voler un homme et le vendre était un crime capital (1). Si l'indigence l'avait forcé à se vendre, il devait être traité non comme esclave, mais comme mercenaire et cultivateur (2), ayant le droit de se racheter; et s'il n'avait pu le faire, le jubilé septenaire était l'époque de sa liberté; à moins qu'il ne consentît à prolonger ses services auprès d'un maître qui avait captivé son attachement.

La loi recommande de ne

(1) Exode, 21.16.
(2) Lév., 25, 39—54.

pas refuser la liberté aux serviteurs fidèles (1); elle veut qu'ils soient chers au maître comme sa vie, et qu'il les regarde comme ses amis (2); elle porte l'attention jusqu'à les appeler, comme membres de la famille, aux festins solennels qui avaient lieu à la suite des sacrifices (3). Ils pouvaient d'ailleurs user librement des comestibles, dont la culture et la préparation leur étaient confiées (4); et comment refuserait-elle ce droit aux es-

(1) Eccles. 7, 23.
(2) Eccles. 33, 31.
(3) Deuter. 12, 17.
(4) Job. 24, 10, 11.

claves, lorsqu'elle défend de lier la bouche au bœuf qui foule les gerbes sur l'aire (1)?

Les dispositions des lois hébraïques, dictées par la charité, présentent un contraste touchant avec la férocité des lois et des usages modernes concernant l'esclavage dans les Colonies européennes.

Les anciens païens mettaient aux esclaves (2), comme on met aux chiens, des colliers ou cercles de fer, sur lesquels étaient gravés les noms, profession et

---

(1) Deuter. 25, 4.

(2) V. Fabretti. *Inscriptionum antiquarum explicatio in-fol.* Rom. 1699. p. 522.

demeure du propriétaire, avec invitation de les ramener à leurs maîtres en cas de fuite. Dans le supplément aux antiquités grecques de Poleni, on peut lire diverses inscriptions de ce genre (1). Des Colons avaient enchéri sur les anciens en inventions, pour torturer leurs semblables : tel est, par exemple, l'énorme triangle de fer au cou des nègres pour les empêcher de fuir. Cependant la coutume de museler les esclaves, de leur cadenasser la bouche, afin qu'ils

(1) *Utriusque thesauri antiquitatum*, etc., *nova supplementa*, ab. J. Poleno, *in-fol.* Venetiis, 1737, t. 4, p. 1247.

ne puissent se désaltérer en suçant une canne à sucre, n'est qu'une imitation de l'antiquité; car Suidas et Pollux nous apprennent qu'on leur mettait au cou une machine, nommée *pausicape*, en forme de roue, qui les empêchait de porter la main à la bouche, et de manger de la farine (1), lorsqu'on les occupait à tourner la meule. L'union des esclaves avec des femmes libres était réprouvée à tel point, qu'en pareil cas, la loi autorisait le fils à tuer sa mère (2).

---

(1) Pollux *Onomasticon*, liv. 3, ch. 8, et liv. 7, ch. 14 et 20.

(2) V. Philostr., *vie des Sophistes*, l. 2, n° 25.

Pline s'est trompé en attribuant aux Lacédémoniens l'invention de l'esclavage, mais de tous les maîtres, ils paraissent avoir été les plus atroces; d'après les lois de Lycurgue, ils pouvaient tuer leurs esclaves. De temps en temps, ils faisaient un carnage d'Ilotes, lorsqu'ils en redoutaient la trop grande population. Tous les ans, on donnait à chaque Ilote un certain nombre de coups, quoiqu'il n'eût commis aucun délit (1).

La législation de Rome avant le christianisme, non moins

(1) V. Athénée, etc., liv. 14, p. 657.

barbare que celle de Sparte, donnait au maître le droit de vie et de mort sur les esclaves. Quand ils avaient subi la loi commune de la nature, il était défendu d'oindre leurs cadavres; ils n'avaient pas même droit à être inhumés, suivant divers auteurs. Quelques inscriptions tumulaires, citées par Georges Darnaud, suffisent-elles pour établir une opinion contraire? Ils n'étaient pas au rang des personnes, mais des choses. C'était une denrée commerciale, sur laquelle le fisc levait un impôt; il en percevait un autre sur les affranchissemens. Le sénatus-consulte Si-

lanien voulait que tous les esclaves demeurant sous le même toit, ou à portée de la voix, fussent mis à mort s'il arrivait qu'on eût assassiné le maître et la maîtresse. On frémit en lisant dans Tacite, que Pedanius Secundus l'ayant été, on immola sans pitié ses quatre cents esclaves (1), dont aucun peut-être n'était coupable. La loi *Aquilia* infligeait la même peine pour avoir tué l'esclave d'autrui, ou sa bête de somme.

Caton le censeur si renommé par sa vertu chez les anciens, fut très-barbare avec les esclaves.

(1) Annal., liv. 14, c. 42 et suiv.

On objectera peut-être, que cependant à Rome des affranchis s'élevèrent à une haute considération; que même des esclaves furent admis au sénat; c'est Dion Cassius qui nous l'apprend (1). Ventidius Bassus, d'abord muletier, devint ensuite tribun du peuple, préteur, consul, vainquit les Parthes et obtint les honneurs du triomphe. Mais quelques faits très-rares ne comportent pas une induction générale; au reste, le crédit sans bornes de quelques affranchis sous de

(1) Dion Cassius *in-fol.* Hamburgi, 1750, liv. 40, p. 261; liv. 43, p. 360, etc.

très-mauvais princes (Claude, Néron, etc.), prouvent seulement la faiblesse coupable des maîtres, et non le mérite des affranchis (1). Ce qu'il y a de

(1) L'auteur de l'ouvrage que j'extrais observe que l'on pourrait faire un traité des savans esclaves, et il ajoute : « On »trouverait dans l'antiquité, au premier »rang, Ésope et Épictète; mais en se bor»nant aux temps modernes, on y verrait »que Ali-Bey et Dragut-Rais avaient été »esclaves; que les papes Adrien IV et Sixte»Quint avaient commencé par être domes»tiques, ainsi que les cardinaux Toschi, »Bibieha et le savant voyageur Mendez»Pinto; on y ajouterait même Tournely, »si ce théologien, malheureusement trop »suivi, valait la peine d'être cité. »

Dans la vie de Jacques Cauchois, dit Jasmin, ou le bon laquais, on parle de Saint

certain, c'est que dans la haute antiquité, le plus odieux esclavage tenait lieu de domesti-

---

Sérapion qui, avant d'être évêque, étant ermite, avait quitté son désert pour se faire valet-de-pied.

La maison réglée, ou *l'Art de diriger la maison d'un grand Seigneur et autres*, etc., par Audiger, in-8°. Paris, 1692. Il évalue à 1880 liv. 15 sols la dépense annuelle d'un seigneur, ayant douze couverts et deux repas par jour. Cet ouvrage porte l'empreinte du caractère religieux dont s'honoraient encore les grandes maisons. Parmi les fonctions de l'aumônier, on compte celle d'instruire les domestiques, de bénir les viandes, de faire les prières avant et après le repas, la prière du soir et matin, et *y viennent le seigneur et ses domestiques.* Audiger présente ensuite des réglemens pour les maisons des divers états; et dans les conseils qu'il donne aux domestiques, il

cité. Combien sous ce rapport, ainsi que sous tous les autres, on doit bénir le christianisme

---

n'oublie pas les apprentis, les garçons et les servantes d'auberge.

Voici encore d'excellens domestiques :

Innocent Fai, garçon de charrue chez les solitaires de Port-Royal, à la ferme des Granges, s'épargnait tout pour ne rien épargner aux pauvres : il n'est personne, disait-il, qui n'ait plus de richesse qu'il ne lui en faut pour mourir. Le savant Hamon rédigea son épitaphe. — Jean Laisné, domestique au même lieu, mort en 1709. On était obligé de donner ses gages en garde à un autre, afin d'empêcher que ses largesses ne le dépouillassent entièrement. — Charlot, jardinier du monastère, mort en 1668, qui, par ses vertus, mérita d'avoir Hamon pour biographe. — Pierre Bouchier, jardinier du même monastère, à qui, lors de la destruction en 1709, on contesta

qui abolit entièrement l'esclavage en Europe.

Un fait trop peu développé

---

même ses hardes; et qui, mort aux Incurables en 1721, y laissa le souvenir de la piété la plus tendre, et du désintéressement le plus sublime. —Armelle Nicolas, servante d'une famille distinguée en France, dont la vie édifiante a été traduite en anglais, et réimprimée en Amérique.—Marguerite Ward, servante d'une dame anglaise qui, pour avoir porté des secours à des prêtres catholiques persécutés, fut pendue à Tyburn en 1588, et mourut avec le courage qu'inspirent l'innocence et les bonnes œuvres. — La servante Fidèle qui sauva la vie à Grotius, enfermé dans une caisse.—Jean Carbonne, garçon d'auberge à Gênes, qui, en 1746, à la tête des cordonniers, tapissiers et autres artisans, ayant sauvé la ville, couvert de blessures, remit au Doge dans l'assemblée des Oligarques, le trophée de la porte

par les historiens, (dit l'auteur de *la domesticité*, etc.), c'est que les maximes bienfai-

---

Saint-Thomas, en disant : Vous l'aviez livrée à l'ennemi, nous le lui avons arraché au prix de notre sang; gardez-le mieux désormais. Il y avait plus de grandeur d'âme dans ce valet que dans tout le sénat ligurien, coupable d'une lâcheté à laquelle il mit le comble, puisque Jean Carbonne ne fut pas inscrit au nombre de ses membres.

Le nommé *Dieu*, que le roi de Prusse, Frédéric II, fit conseiller privé, et qui avait été domestique de son ami Jordan. — Un nègre, dont on aurait dû nous transmettre le nom, qui vendit tout ce qu'il avait, et travailla jusqu'à la mort pour nourrir son maître du Colombier, retiré auprès de Nantes. — Un autre nègre, Louis Desrouleaux, pâtissier de la même ville, qui devenu riche, fit à son maître, devenu pauvre, une pension viagère de quinze mille

santes de l'Évangile furent une des causes des persécutions, par lesquelles on tenta de sub-

---

francs.— Une femme qui, pendant le cours d'une longue vie, avait servi si fidèlement la famille de miss Élisabeth Moody, et sur les funérailles de laquelle cette dernière a publié une pièce sentimentale insérée dans la collection de ses poésies. — Marguerite Roux qui, à l'aide de son mari, Simon Henri, par son travail, nourrit Adanson, chez qui elle était entrée en service en 1783; elle a soigné ce savant jusqu'à sa mort. — Enfin Richeri, membre de l'Académie des sciences de Turin, étant tombé dans l'indigence, et devenu aveugle, ses domestiques consacraient leur travail à lui procurer sa subsistance, et lorsque ce travail était insuffisant, ils allaient mendier pour lui.

On pourrait faire aussi une liste fort longue des bons maîtres. Lors de la canonisation du pape Pie V, les auditeurs de Rote

merger dans des flots de sang une doctrine qui réclame partout en faveur de l'indigent et du faible, qui censure sans ménagement les oppresseurs : cette morale philantropique épouvantait le despotisme. Dans ces derniers siècles, les classes

---

insistèrent vivement sur le soin qu'il prenait de ses domestiques. Il faut associer à cet éloge le cardinal Barbarigo ; saint Charles Borromée, le vénérable Palafox, Albergati, évêque de Bologne, le chancelier d'Aguesseau, Pierre Pithou qui, dans son testament, déclare avoir toujours vécu avec ses domestiques comme avec des hommes; le marquis de Sévigné qui servait les siens devenus infirmes; Joseph Dudley, gouverneur de Massachussets, mort en 1720, qui les catéchisait lui-même.

ouvrières se plaignirent de la multiplicité des fêtes, sans songer que l'Église les avait multipliées pour alléger le joug du servage en attendant qu'elle pût le briser. Cette intention est formellement exprimée dans l'ancien rituel de Rome, connu sous le nom d'*Ordo Romanus*, en parlant des trois jours des Rogations.

On plaçait au premier rang des bonnes œuvres, celle qui donnait la liberté. De là, tant d'affranchissemens, avec cette clause : *Pour la rémission de mes péchés, pour le soulagement de mon âme et de celle de mes ancêtres.*

Jadis dans le sens le plus étendu, l'acception du mot *Domesticité* s'applique à tous les subordonnés, ou attachés au service. Dans l'histoire du Bas-Empire *le Grand Domestique* était la première place du palais : le fameux Cantacuzène qui monta sur le trône, fut *Grand Domestique*. Depuis Charlemagne (1), souvent on nomma *Domestique* ceux qui aidaient le prince dans les affaires du gouvernement, et même les grands officiers de la couronne : à ce titre, les élec-

(1) Qui abolit entièrement l'esclavage en France.

teurs d'Allemagne étaient encore réputés *Domestiques* de l'empereur Germanique.

Les anciens nobles plaçaient chez d'autres nobles plus riches qu'eux, leurs enfans, dès l'âge de dix, douze ans; ils y portaient la livrée, faisaient les fonctions d'écuyers, pansaient les chevaux, servaient à table. Dans les Mémoires de Bayard, on lit qu'étant fort jeune, il fut conduit par son père chez son oncle, évêque de Grenoble. De là viennent les pages: et comme toujours tout tend à s'élever, les pages ont fini par ne plus servir que les princes du sang royal.

En Suisse, à Berne, un domestique qui a reçu un soufflet de son maître ou de sa maîtresse, peut quitter sa condition sur-le-champ; et le maître ou la maîtresse est obligée de lui payer un an de service. On assure que dans la principauté de Neufchâtel la domesticité a toujours été douce; elle l'est aussi en Hollande. Lors de l'incendie du théâtre d'Amsterdam, plusieurs domestiques se précipitèrent au milieu des flammes, et y périrent, en voulant sauver leurs maîtres.

D'après le journal du voyageur anglais Clarke, les domestiques calmoucks sont particu-

lièrement estimés dans toute la Russie pour leur intelligence et leur zèle. A cette occasion, il cite un de ces Calmoucks expatriés que lord Elgin prit à son service, et qu'il avait trouvé exécutant les plus beaux dessins au milieu des ruines d'Athènes.

La *domesticité*, dit Arthur Young, est extrêmement maltraitée en Irlande; et il en cite les traits les plus révoltans.

La *domesticité* est établie dans l'Inde, où, pour être bien servi, on préfère aux Européens les gens du pays. On est obligé d'en avoir un grand nombre, parce que la division des castes

ayant réparti les fonctions, chacun se borne à celles qui sont affectées à sa caste ; si on lui demande plus, il répond : *Ma caste le défend.* Cette multiplicité de domestiques est telle, qu'au rapport des voyageurs, il n'est pas rare de voir à la porte d'une assemblée de quinze à vingt personnes, deux cents domestiques qui attendent leurs maîtres (1). L'inconvénient du grand nombre est compensé par la modicité des gages, puisque trois serviteurs malabares ne

(1) *Voyages aux Indes*, etc. Par Renouard de Sainte-Croix, *in*-8°. Paris, 1810. T. 1, p. 69, et lettre 19, p. 120.

coûtent pas plus qu'au en Europe, et ils sont en général plus fidèles. Cependant, au rapport de Wardt, on y trouve aussi de très-mauvais domestiques.

On a fait des lois et des réglemens en divers pays concernant la domesticité; en voici quelques-uns extraits du livre cité ci-dessus. Quelquefois les gouvernemens ont essayé de diminuer le nombre des domestiques. Louis XIII, en 1636, ordonna de congédier tous ceux qui ne seraient pas reconnus comme nécessaires. Cette mesure en fit renvoyer vingt mille, dont on fit des soldats, à la

décharge des provinces obligées de fournir des recrues.

Un autre moyen, dans plusieurs contrées de l'Europe, est une taxe somptuaire, de laquelle sont exceptés les domestiques employés dans les établissemens d'agriculture, d'industrie et de commerce. Cette livrée nombreuse dont s'entoure le luxe, au lieu d'avantages réels, ne lui fournit qu'une complication d'embarras, et rappelle la réflexion plaisante du poète Sarrazin, qui, à la suite d'un emportement contre son domestique, disait à un duc : « Croyez-vous que je puisse souffrir d'être aussi mal

servi avec un seul que vous l'êtes avec trente? »

Cette diminution des serviteurs laisserait des places aux personnes de l'autre sexe que la nature destine plus spécialement aux détails du ménage. L'infériorité de force et la décence leur interdisent l'exercice de quelques professions; mais, indépendamment des soins du ménage, il est des professions sédentaires où elles peuvent rivaliser de talens avec les hommes, et les remplacer (1). Cette observation n'a

(1) Il serait bien à désirer, comme je l'ai déjà dit, que l'on naturalisât parmi nous les

point échappé à l'estimable auteur de la *médecine domestique*. Si l'on élevait les filles, dit Buchan, à des ouvrages mécaniques, nous n'en verrions pas un si grand nombre livrées au crime pour gagner leur vie, et nous ne manquerions pas d'hommes pour la navigation et l'agriculture. Je suis surprise que les gouvernemens de l'Europe n'aient pas, depuis des siècles, favorisé ce système, vu le besoin continuel de nou-

---

petites bêches à la main du Holstein, avec lesquelles les jeunes filles de neuf et dix ans bêchent assises toutes les plates-bandes des jardins de cette province.

veaux soldats pour fournir à ces boucheries humaines qu'on appelle des guerres. Nos légions de cuisiniers et de laquais seraient d'une grande ressource, et feraient place à un sexe qui, ne trouvant plus ni mariage, ni emploi, se livre au libertinage.

Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, établit une maison de refuge pour les filles sans condition, jusqu'à ce qu'elles en eussent trouvé. C'était peut-être la seule existante alors dans toute la France.

Le prince de Ligne regardait comme un grand malheur que la classe des domestiques fût mal élevée; il voulait des écoles

pour leur apprendre à bien penser, bien servir, bien converser; car on se trouve souvent en société avec eux, à la campagne, en voyage, en ville; il demandait qu'on érigeât des colléges pour leur enseigner la morale, la littérature, la musique et le dessin, comme moyens de plaire à leurs maîtres, qui alors feraient leur fortune. C'est trop, sans doute; il faudrait se borner à leur apprendre à bien mettre des cordes à tous les instrumens, et peut-être à savoir un peu copier de la musique. Il est pour chaque état un degré convenable de connaissances qu'il ne faut point outre-passer;

et tel est, dit-on, le but de l'école formée à Fribourg, en Brisgau, pour l'instruction religieuse, morale et industrielle des filles de quinze à seize ans que la nécessité réduit à servir. Le père Sautier, ex-jésuite, est le fondateur de cet établissement, pour lequel il a formé les principes d'un régime extrêmement sage, et sur lequel il a publié divers opuscules.

Depuis près de deux siècles, il y avait à Reims, pour les servantes, une fondation par une femme, dont la mémoire doit y être couverte de bénédictions, et dont le nom doit être recueilli avec respect.

Madame Barbe Martin, veuve de Nicolas Colbert, seigneur de Magneux, eut chez elle, pendant quelques années, une petite communauté de filles qu'elle formait à la vertu, à l'économie domestique. Encouragée par le succès, elle voulut perpétuer la durée de ce bienfait; elle donna un bien-fonds pour dix pauvres filles de Reims et de Rhétel, qui seront élevées dans la *piété et les exercices du ménage, pour servir domestiquement*, sous la conduite de deux femmes, veuves ou filles âgées. Cette fondation, approuvée par l'archevêque de Reims, en 1634, fut confirmée

l'année suivante par des lettres-patentes du roi.

La fondatrice porta depuis à quatorze le nombre des filles à élever, et à cinq celui des maîtresses et gouvernantes.

A Paris, *la Petite-Union*, nommée autrement, *le Petit-Saint-Chaumont*, formée, en 1679, par le vertueux prêtre Le Vachet, et par les demoiselles de Lamoignon et Mallet, était destinée à retirer les filles arrivant de province, à les instruire de manière que les dames pussent trouver parmi elles des femmes de chambre et des servantes de bonnes mœurs. Un curé de Paris avait désiré

qu'on les y logeât, de même que celles qui étaient sans condition, en attendant qu'elles pussent se placer, afin de les soustraire au danger des mauvaises mœurs. Quelques hospices accordaient cette faveur aux domestiques sans place; ils pouvaient y rester pendant trois jours. Tels étaient, pour les servantes, la maison de Sainte-Élisabeth, l'hôpital Sainte-Catherine, rue Saint-Denis; et pour les hommes, celui des Filles-Saint-Gervais, vieille rue du Temple (1). Ces établisse-

(1) Une de ces bonnes hospitalières qui donnaient des secours à l'indigence, n'en

mens, dévorés par la révolution, renaîtront peut-être par l'effet de ce zèle qui multiplie, depuis quelques années, dans les départemens, des fondations utiles. La ville de Strasbourg a des ateliers de charité où l'on reçoit les domestiques des deux sexes qui n'ont pas de service.

Chamousset, le Howard, le Hanway de la France, avait conçu, dès l'an 1754, un projet d'association pour les domestiques. Au moyen d'une somme modique, chaque souscripteur

---

trouva pas dans le temps de la persécution. On lui refusa même un matelas.

devait y trouver toutes sortes de secours. Mais la plupart des vues si utiles de cet homme bienfaisant n'eurent dans le temps aucun succès (1).

L'hospice de Saint-Janvier, hors des murs de Naples, est spécialement destiné à recueillir les gens de livrée devenus invalides. Ils sont habillés en bleu, et n'ont guère d'autre occupation que d'assister aux funérailles des personnes riches, qui font ordinairement des legs à cet hôpital. En

(1) On n'adopta guère que son projet de sa petite poste de Paris qui lui est entièrement dû, et qui fut établi sur-le-champ.

1789, on y comptait deux cent trente-trois domestiques invalides.

L'Allemagne a retenti des éloges donnés à M. de Voght, de Hambourg. Ses voyages, ses lumières, ses travaux ont été dirigés vers le soulagement des pauvres dans cette ville, où l'on comptait, il y a quelques années, 15,000 domestiques. Cette classe faisait des aumônes considérables ; à présent elle en fait peu. L'expérience a prouvé que la plupart des familles pauvres étaient d'anciens domestiques. On y a formé un hospice pour les servantes malades; et la Société patriotique

a distribué, en 1810, des médailles aux domestiques des deux sexes qui avaient résidé pendant quarante ans chez le même maître.

A Brieg, en Silésie, s'est formé, pour les domestiques femelles, un autre établissement de bienfaisance, auquel avaient souscrit, en 1811, deux ou trois cents familles.

En Suède, la Société finlandaise d'économie politique distribuait des prix aux domestiques en récompense de leur fidélité.

Des réglemens étendus sur la domesticité ont été publiés, en 1810, par les gouvernemens

de Prusse et d'Autriche. Ce dernier accorde cent cinquante florins de récompense à dix domestiques, mâles ou femelles, de Vienne, qui, ayant servi avec sagesse et fidélité pendant vingt-cinq ans, ont résidé dix ans au moins chez le même maître. Quoique cette capitale ne soit pas à l'abri de l'immoralité qui infecte toutes les grandes villes, au premier concours pour les prix, en mai 1811, la liste des aspirans fut de sept cent cinquante-un, dont cent quatre-vingt-neuf hommes, et cinq cent soixante-deux femmes, parmi lesquels seize avaient servi plus de cinquante

ans, soixante-dix-huit plus de quarante, deux cent trente-trois plus de trente, et quatre cent vingt-trois plus de vingt : dans ce nombre étaient des vieillards de soixante à soixante-dix ans, qui continuaient l'état dans lequel ils avaient blanchi. Il fut vérifié qu'environ cinq cents avaient rempli toutes les conditions requises par la loi. Les prix furent décernés à trois hommes et sept femmes. Dans ce nombre, il en est une surtout, Rosalie Swabada, qui mérite bien d'être citée nominativement. Elle n'avait servi que vingt-neuf ans, mais toujours dans la même maison, et

chez une veuve maltraitée par la fortune. Les gages de Rosalie n'ayant pu être payés, s'étaient accumulés au point d'en former un capital assez considérable. Loin de réclamer cette somme, elle avait continué de dévouer au soutien de la famille de cette veuve, son temps, ses forces, et tout ce qu'elle possédait. La distribution de ces prix se fit avec une solennité imposante; et, comme une bonne œuvre est le germe d'une autre, à l'instant la *Société des dames nobles* fonda, pour dix domestiques, des prix annuels de soixante florins.

La Société d'agriculture de

Toulouse a statué qu'elle délivrera tous les ans quatre médailles de vingt-quatre livres chacune, à autant de valets de charrue qui, pendant dix ans, n'auront donné lieu à aucune plainte de la part des maîtres cultivateurs, auront mieux soigné les bestiaux, et se seront fait remarquer par leur diligence à donner les différentes façons aux terres.

La Société d'agriculture de Paris, depuis son origine, est dans l'usage de distribuer des prix aux domestiques qui ont demeuré long-temps chez le même maître, ou qui ont donné des preuves signalées de bonne

conduite. Dans la séance de 1805, elle adjugea trois médailles, une pour être placée sous la statue du duc de Bedfort, une à Jefferson, président des États-Unis, une à un valet de charrue.

En Angleterre, les Sociétés agronomiques de Sussex, de Hereford, et beaucoup d'autres, distribuèrent pareillement des prix aux domestiques.

Le voyageur John Carr parle avec éloge d'une école en Irlande, établie à Killarney, pour les enfans catholiques, qui, à leur sortie de cet établissement, où ils ont reçu une excellente éducation, sont recherchés avec

empressement comme domestiques par les protestans et les catholiques (1).

En Angleterre, jusque dans les villages, indépendamment de la taxe pour les pauvres, il y a des souscriptions libres pour procurer des maîtres d'école, des livres, des sages-femmes, du bouillon, de la houille, aux personnes indigentes, des bibles aux soldats et aux matelots. Dans ce pays, on trouve des sociétés pour le soulagement des nègres, pour les né-

(1) The Stranger in Ireland, etc., par John Carr, in-8°. Philadelphie, 1805, p. 242.

gocians qui ont fait faillite en commerçant aux Indes, pour les enfans des condamnés à mort, pour les convalescens. A Liverpool, l'école pour les aveugles de tous les pays du monde; à Londres, la Société des amis des étrangers malheureux, établie, en 1807, sous le titre de *Société samaritaine;* pour les cochers et les palefreniers, la Société dite de *Saint-Thomas;* pour la conversion des femmes qui ont manqué aux mœurs, l'hôpital de *la Madeleine;* depuis sa fondation, en 1758, jusqu'en 1802, il y fut reçu trois mille quatre cent trente-sept femmes, dont quatre cent

soixante-seize ont été expulsées comme incorrigibles; mais deux mille deux cent trente, ramenées à la vertu, ont été placées comme servantes.

Pourrions-nous ne pas parler des Sociétés amicales (*friendly societies*), si répandues dans les trois royaumes, et dont l'utilité est justifiée par tant de succès? A leur imitation ont été formées nos *Sociétés de prévoyance*.

Le christianisme faisant son entrée dans l'univers, est précédé des étendards de la charité et de la vérité; sous l'une il place ses dogmes, sous l'autre sa morale. Essentiellement

ami des hommes, il agrandit, perfectionne et purifie les institutions qui peuvent tourner à leur bonheur. Dans la hiérarchie des ministres qui l'entourent dès son berceau, déjà l'on voit une classe d'individus, sous le nom de diacres, pour recevoir et répartir les aumônes. Combien est touchant ce tableau tracé par Tertullien de ces *dépôts de la piété* que la générosité des fidèles ne laissait jamais tarir! L'orphelin, la veuve, le vieillard, le malade, le pauvre, le captif, en un mot, tous les êtres souffrans, étaient sûrs d'y trouver des secours. Depuis sa naissance jusqu'à

l'époque actuelle, le christianisme n'a-t-il pas peuplé d'établissemens de bienfaisance les contrées qu'il a couvertes? Le zèle est attiédi chez bien des gens qui n'ont de chrétien que le nom; mais la doctrine qu'ils professent accuse leur lâcheté.

Voilà les bases sur lesquelles reposent les *friendly societies*. Aujourd'hui toutes les classes du peuple les moins instruites en parlent avec connaissance de cause. On les a variées pour toutes sortes d'assistances dont les pauvres laborieux peuvent avoir besoin; par exemple, on en a institué une dans Bartholomew's Close, pour les funé-

railles que tout Anglais ambitionne d'avoir décentes, et qui sont un article coûteux.

Parmi les heureux effets de ces associations, on pense avec raison que les membres sont très-jaloux de leur réputation de probité; que leurs assemblées ont l'effet de les encourager à l'industrie, à la sobriété, en éloignant l'aspect de la misère, mère, plus féconde qu'on ne pense, de bassesses et de crimes.

Un modèle de réglement pour ces sociétés, proposé par James Cowe, vicaire de Sunbury, est inséré dans le *Recueil des établissemens d'humanité*.

Quiconque souscrit pour une, deux, six, dix guinées, est censé membre de la société pendant une, deux, six, dix années, et dans ce laps de temps il a le droit de faire enregistrer un domestique de l'un ou de l'autre sexe, dont l'âge n'excède pas cinquante ans, pour participer aux récompenses et encouragemens décernés par la société.

Quiconque souscrit pour quinze guinées est membre à vie, et il a le droit de faire inscrire à vie un domestique de l'un ou de l'autre sexe.

Si un domestique, ayant servi trois ans le maître qui l'a fait inscrire, se trouve constitué par

maladie dans l'impossibilité de continuer son service, il reçoit tous les ans (jusqu'à ce qu'il soit guéri) une annuité de trois livres sterling, payables par quartier.

Si l'incapacité de ce domestique provenait d'immoralité, il ne serait pas admis à recevoir l'annuité.

Si le domestique a servi six ans le maître qui l'a fait inscrire, l'annuité est de six livres; elle est de neuf s'il a servi neuf ans: ainsi de suite dans la même progression.

Si un domestique qui se trouve constitué temporairement, et sans qu'il y ait de sa faute, dans

la nécessité d'interrompre son service, entre dans les trois mois chez un autre souscripteur, ce temps lui est compté comme continuation de service.

En cas de mort du maître, on écrit aux héritiers pour savoir s'ils veulent continuer la souscription.

Si un domestique inscrit se marie, s'il devient fermier, ou s'il prend un état quelconque (à l'exception de ceux de cabaretier ou de péager), l'assemblée du trimestre est autorisée à lui payer comptant une somme égale à son annuité.

En cas de maladie ou de besoins constatés, on peut éga-

lement avancer les paiemens.

Dans divers pays on a établi des bureaux d'indication pour les domestiques. A Berlin il y a des loueurs-jurés; à Madrid ce sont les *hospicianos* ou vieillards entretenus dans l'hospice, qui se répandent aux portes des églises avec la liste des domestiques sans place.

La société de Londres a formé, en faveur de ses membres, un bureau d'indication où l'on s'assure, autant qu'il est possible, de la capacité et de la moralité des domestiques : ce qui diminue les chances de déception.

L'indispensable supplément

des lois, c'est la religion qui seule peut les sanctionner dans le cœur, et donner à chacun une garantie. Il n'est pas une âme vertueuse, pas une famille honnête, qui ne soit intéressée à ce projet. Ce n'est pas peu de chose qu'un homme bon ou méchant *de plus ou de moins* dans la société (1).

---

(1) Tout cet avant-propos est extrait de l'ouvrage instructif de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc. sur la *domesticité ancienne et moderne;* non-seulement on en a tiré les faits intéressans et curieux, mais encore toutes les pensées utiles, religieuses et remarquables.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA LECTURE EN GÉNÉRAL.

Tout *n'est pas dit*, quoi qu'en ait soutenu La Bruyère (1). Il est une classe de la société dont nos moralistes n'ont jamais daigné assez s'occuper, en dépit des rapports intimes qu'ils ont avec elle, et quoiqu'il soit de la plus grande importance pour

(1) La Bruyère a fait un excellent ouvrage, intitulé : *Caractères de quelques personnes de ce siècle;* il le commence ainsi : *Tout est dit; nous venons après les anciens*, etc.

cette classe, et pour toutes celles de la société, d'éclairer les domestiques sur leurs devoirs et sur leurs véritables intérêts.

Les mauvaises lectures sont funestes à toute la jeunesse en général; mais du moins, dans les rangs au-dessus du peuple, l'éducation, les bienséances convenues, la conversation des gens instruits et raisonnables, enfin l'usage du monde, en tempèrent toujours les inconvéniens; tandis que, pour le peuple, cet affreux danger est sans aucune modification; et il est aujourd'hui plus terrible que jamais: on en peut juger par le nombre effrayant de vols domestiques, de brigands et de filles publiques: ce sont les mauvaises lectures qui ont pro-

duit tous ces ravages. Depuis que les livres impies, obscènes et séditieux se sont multipliés progressivement et à l'infini, on a inventé plusieurs méthodes qui apprennent à lire, tant bien que mal, en peu de mois, aux paysans, aux villageois et au peuple des villes : il en résulte tout ce que nous voyons. Néanmoins, au milieu de ces déplorables désordres, il existe encore des domestiques que l'on peut citer comme des modèles de fidélité, d'attachement et d'élévation d'âme ; et j'aurai un grand plaisir à en rapporter plusieurs exemples. Mais, en général, les domestiques ont bien dégénéré de ce qu'ils étaient autrefois. J'ai consigné dans les Mémoires de Dangeau, dont je suis le premier

éditeur (1), un fait qui honore la classe tout entière. Sous le règne de Louis XIV, on établit le plus fort des

(1) Cet important ouvrage n'existait qu'en manuscrit, dont l'original in-folio, en 11 volumes, écrit pendant une longue suite d'années, en forme de journal, et de la main de l'auteur, est soigneusement conservé dans la maison de Luynes. La bibliothèque publique du roi et celle de l'Arsenal n'en possèdent que des copies in-4°, mais très-authentiques, et fidèlement collationnées sur l'original. Je suis, comme je l'ai dit, le premier auteur qui ait offert au public un extrait suffisamment détaillé de cet important et utile ouvrage, écrit sans aucune prétention, et avec une candeur et une impartialité qui font si bien connaître le siècle immortel de Louis-le-Grand. J'ai joint au texte original des notes et des remarques critiques que j'ai eu le temps de méditer, car j'ai été forcée de lire deux fois le ma-

impôts, celui de la capitation ; et il fut spécifié dans l'ordonnance que tous les domestiques en seraient

---

nuscrit, la première, pour l'empereur Napoléon, auquel je donnai ce premier travail, en lui écrivant que je n'en gardais aucun brouillon. Après cet engagement, je n'aurais pu en réserver une seule phrase sans manquer à la probité. Ainsi je fus obligée de recommencer et de refaire entièrement ce travail. J'ai supprimé du journal de l'auteur une foule de petits détails minutieux qui manquaient absolument d'intérêt; et, en outre, des listes longues et multipliées de toutes les promotions militaires, et tous les emplois donnés à la Cour et même dans les provinces; enfin, la nomenclature de tous les personnages figurant dans les tournois, les carrousels, etc., et l'annonce de toutes les morts des gens célèbres.

On trouve dans ces Mémoires de grands

exempts, et ne payeraient rien. Cette exemption, loin de leur être agréable, les blessa et les irrita. D'un commun accord, ils s'assemblèrent à Paris, et dans toutes les villes du royaume; et, au nom de tous, ils dressèrent une requête adressée à la Cour, dans laquelle ils demandaient à être compris dans l'impôt, disant que les en exclure était une injustice; parce

éloges de Louis XIV et de madame de Maintenon; et ces éloges ne sont pas suspects; car l'auteur ne voulut jamais en lire une ligne à Louis XIV et à madame de Maintenon durant tout le règne de l'un et la faveur de l'autre. Madame de Maintenon les lut pour la première fois après la mort de Louis XIV, dans sa retraite de Saint-Cyr, où elle n'avait plus aucune espèce de crédit.

qu'ils étaient citoyens comme tous les autres Français.

Les domestiques ne peuvent pas faire de longues lectures, raison de plus pour n'en faire que de bonnes, afin de mettre véritablement à profit le peu de temps qu'il leur est possible d'y donner chaque jour. Ils trouveront à la fin de ce volume un petit catalogue raisonné des ouvrages qu'ils pourront lire avec fruit, et dont leurs maîtres devraient faire présent au plus studieux d'entre eux, qui, vraisemblablement se ferait un plaisir de les prêter successivement à ses camarades.

Il est très-utile aux valets de chambre et aux femmes de chambre de savoir bien lire tout haut ; cela seul sou-

vent procure de bonnes places : ils doivent donc s'y exercer ; et pour la prononciation, consulter les personnes bien élevées, que l'on rencontre toujours à demeure dans les grandes maisons, et qui sont assez obligeantes pour donner à cet égard d'excellens conseils, quand on les leur demande, et qu'elles voient qu'on en sait profiter. Mais si un maître ou une maîtresse avait assez peu de principes ou de réflexion pour vouloir se faire lire des livres impies et seulement licencieux, les domestiques doivent s'y refuser nettement, mais sans phrase pour faire valoir cette retenue et surtout sans prendre un ton arrogant ; on se plaindra sans doute de cette délicatesse, on s'en moquera peut-être

mais on en estimera davantage ceux qui en sont capables, et l'estime est dans tous les états une véritable conquête; dans les classes tout-à-fait inférieures, elle est d'un prix inestimable, pour l'intérêt de l'avancement et de la fortune.

Sophie lit parfaitement bien tout haut, elle a des inflexions toujours justes, un joli son de voix, et elle fait la plus grande attention à la ponctuation, ce qui fait qu'on lit toujours bien, ou du moins très-passablement. La marquise de R***, pour ce seul talent, l'avait prise à son service. Au bout de trois semaines, la marquise forcée de garder le lit pour un violent rhume, pria Sophie de lui lire tout haut un livre

qu'elle lui remit ; Sophie en l'ouvrant vit aussitôt par le titre que c'était un roman, elle le referma et le posa sur ses genoux, en disant d'un ton doux et respectueux qu'elle n'ignorait pas qu'il y avait des romans que l'on pouvait lire sans aucun danger, que même elle en connaissait les titres, et qu'elle s'était imposé la loi, que même elle avait fait le vœu de n'en point lire d'autres ; que n'ayant jamais entendu parler de celui-ci, elle ne pouvait en faire la lecture, et qu'elle suppliait de ne lui faire lire en général que des livres de piété, de morale, d'histoire, et quelques pièces du théâtre français. La marquise était impérieuse et violente ; elle trouva de la pruderie, de la *cagote-*

rie et de l'impertinence dans des scrupules si bien fondés. Sophie persista, mais toujours avec le même ton de douceur, de modestie et de respect. Elle fut renvoyée le jour même, et l'on ne put lui refuser un certificat de bonnes mœurs et de fidélité. Avant de quitter cette maison, elle prit par écrit le titre de l'ouvrage, cause de sa disgrâce : c'était un infâme roman, rempli d'impiétés et de détails licencieux!...

Sophie eut le bonheur de trouver une condition digne d'elle; elle entra chez la comtesse de***** dont la raison et les lumières égalaient l'esprit et les vertus. La comtesse sut apprécier le mérite et les excellentes qualités de Sophie; elle lui donna

toute sa confiance et la combla de bienfaits. Par les conseils et les leçons qu'elle a reçues de sa maîtresse, Sophie a perfectionné sa manière de lire, son orthographe, et son écriture ; car les domestiques qui veulent ne point perdre de temps en ont toujours assez pour acquérir l'instruction qui leur manque, et leurs maîtres trouvent toujours un grand plaisir à les seconder dans ce noble et louable dessein lorsqu'ils leur voient une application soutenue, qui marque toujours en eux une grande élévation de sentiment et le caractère le plus estimable.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DES BONS ET DES MAUVAIS MAITRES.

Le proverbe dit, *tel maître tel valet*, ce qui est très-souvent faux; car il y a des domestiques tellement incorrigibles, que nul maître au monde ne pourrait les rendre tels qu'ils doivent être; mais il est vrai que les maîtres vicieux ont presque toujours de mauvais sujets pour domestiques, et d'autant plus qu'un domestique

vertueux ne restera pas à un maître dont il ne recevra que de mauvais exemples. L'estime, le respect et l'admiration ennoblissent la servitude et l'obéissance. Le chevalier de *** est fat et joueur; Ernest, son valet de chambre, l'imite parfaitement; ses cheveux sont toujours arrangés en *coup de vent*, et pour les maintenir en cet état, il y porte la main à toute minute. Tous les dimanches, il a permission de sortir pour son compte pendant deux heures et demie; alors il met une chemise et une cravate blanche; il s'empare furtivement d'une badine de son maître, et si c'est en été, il ne manque pas d'emprunter au chevalier, à son insu, une belle paire de bas

de soie blancs pour aller danser dans quelque guinguette fameuse. Son élégance, son ton hautain et son air vainqueur, lui procurent toujours quelques conquêtes et plusieurs querelles. D'ailleurs dans les antichambres, il passe tout son temps à jouer à la triomphe et à l'écarté. Avec une telle conduite, son service est la chose du monde dont il s'occupe le moins; aussi son maître très-mécontent de lui s'apprête à le renvoyer incessamment.

Le bon, l'honnête Ledoux est un de ces vieux serviteurs comme on n'en voit guère aujourd'hui; il a vieilli dans la maison où il sert; il y entra d'abord comme jockey: on en fit ensuite un *chasseur* et enfin un valet-

de-chambre. Tous les autres domestiques ont pour lui une juste déférence ; ils le consultent et il ne leur donne que d'excellens conseils ; les amis de la maison ne le rencontrent jamais sans lui dire un mot agréable. S'il est malade, il reçoit de toute la famille les plus tendres soins ; et tel sera toujours le sort de tout domestique vertueux et affectionné.

Baptiste demandait à son maître de bons livres, qu'il lisait dans l'antichambre quand il était obligé d'y passer des heures entières ; en outre, il acheta sur les quais des exemples de belle écriture, qu'il copia à main posée dans ses momens de loisir ; en peu de mois il se forma ainsi une écriture très-lisible ; encouragé par

son maître, il redoubla d'application : au bout de dix-huit mois, il avait une si belle écriture et une si bonne orthographe, qu'il est parvenu au grade honorable de secrétaire (1).

---

(1) Cette écriture, sans doute, puisqu'elle était lisible, n'était sûrement pas celle que depuis trois ou quatre ans on appelle *anglaise*, et qui défigure tellement les lettres, qu'il faut une grande habitude pour être en état de la lire couramment. Les *p* ressemblent à des *f*, les *N* majuscules à des *h*, etc. Cette écriture est certainement beaucoup moins agréable à l'œil que la *française;* elle n'offre point le mérite de la difficulté vaincue, car on peut l'imiter parfaitement en une seule leçon. Malgré l'empire souverain de la mode, plusieurs personnes déjà l'ont abandonnée. Espérons qu'on en reviendra à la superbe et parfaite écriture de nos Roland, de nos Tardieu, etc. On ne

Sa sœur Hortense a fait une fortune plus brillante encore : placée à quinze ans comme fille de garde-robe, elle resta plus d'un an confinée dans les cuisines. Son frère qui venait la voir quelquefois, l'engagea à s'occuper, surtout les fêtes et les dimanches qu'elle passait dans une totale oisiveté quand elle n'était pas à l'église ; il lui donna même quelques leçons, non-seulement de lecture tout haut, mais d'explications des mots en grand nombre qu'elle n'en-

---

vent plus, avec grande raison, des secrétaires qui ont adopté l'*écriture anglaise*, qui, au reste, est une invention toute nouvelle, et qui n'existait pas, même en Angleterre, il y a douze ou quinze ans.

tendait pas; elle se fit expliquer avec un soin particulier les mots et les phrases qu'elle ne comprenait que très-imparfaitement et qui se trouvaient dans ses prières et dans ses livres de piété. Elle savait que l'ignorance absolument forcée n'est point un péché, mais que lorsqu'elle est volontaire en matière de religion, elle en est un mortel, parce qu'elle suppose et que même elle prouve à cet égard l'indifférence la plus coupable. Il n'est pas nécessaire de connaître comme un théologien, ou seulement comme un prêtre, tous les détails de la religion; mais il est indispensable de connaître parfaitement la signification de toutes les paroles qu'on adresse à Dieu. Com-

ment peut-on espérer d'être exaucé quand on ne comprend pas ce qu'on lui dit? Comment peut-on être touché d'un sermon qu'on lit ou qu'on écoute lorsqu'on en perd plus des trois quarts? Hortense n'avait pas le sot amour-propre de vouloir cacher son ignorance ; au contraire, afin d'en sortir elle en convenait franchement, mais elle recueille aujourd'hui le fruit de sa modestie, de sa sincérité et de son désir de s'instruire; comme elle n'en a jamais perdu une seule occasion, elle a acquis plusieurs connaissances utiles et agréables; car chacun se fait un plaisir d'enseigner quelque chose à une jeune personne studieuse, et qui n'a ni prétention ni présomption.

Elle a de très-bonnes notions d'agriculture, de jardinage et de botanique; elle connaît toutes les plantes usuelles; elle sait les dessécher et faire des herbiers; elle lit tout haut très-correctement; son orthographe est devenue parfaite, et elle excelle dans tous les ouvrages de femme: ces divers talens, ses manières, son maintien, son bon ton, l'ont successivement élevée au-dessus des personnes de son état, et ont fini par lui procurer une place d'institutrice auprès d'une jeune personne très-riche qui vient de faire un grand mariage, en comblant de présens sa gouvernante, en lui donnant un joli logement chez elle, et en lui assurant une bonne pension.

Hortense, qu'on désigne depuis long-temps par son nom de famille, a eu d'autant plus de mérite à se conduire aussi bien, qu'étant fort jeune encore, elle a eu pendant plusieurs années pour compagne une femme-de-chambre plus âgée qu'elle, et qui lui donnait de fort mauvais conseils. Françoise, c'était le nom de cette femme-de-chambre, était ce qu'on appelle une bonne fille; elle n'avait dans sa personne rien de rude et de désobligeant; mais n'ayant jamais fait une seule réflexion et ne pensant jamais, elle oubliait tout, et l'excès de son ignorance était extraordinaire et très-remarquable, même dans son état; elle ne savait pas quarante mots de la

langue française, encore leur donnait-elle communément une acception fausse et ridicule; il était risible de la voir les fêtes et dimanches tenant un livre dans ses mains et dormant constamment au lieu de lire; quand elle cousait ou repassait, elle chantait à tue-tête et elle se moquait à sa manière du modeste silence et de l'application d'Hortense. A quoi bon tout cela, lui disait-elle, vous êtes bien nigaude de vous donner *tant de mal, à quoi ça sert?*..... Toujours lire des sermons c'est un *casse-tête, y faut couper ça avec de petites droleries, ça délasse*, je vous en prêterai si vous voulez? Mais, ma chère, répondait Hortense, j'espère que vous n'entendez pas mieux ces *petites dro-*

leries que les autres livres, et pour moi qui courrais le risque de les comprendre un peu mieux, je n'en veux point, justement par cette raison. — Tiens, comme elle fait la mijaurée!... Cette belle réflexion de Françoise terminait presque toujours ses entretiens avec Hortense; elle voulut plus d'une fois l'emmener au bastringue et au théâtre de la *Gaîté* où l'on voyait, lui disait-elle, *des choses superbes, des baquets de sang, des cochons, des coups de poignards, etc.* Hortense ne fut jamais tentée par ces tableaux *séduisans*, elle refusa toujours avec autant de fermeté que de douceur, et Françoise en la quittant ne manquait pas de répéter son refrain ordinaire: *Tiens, fait-elle la mijaurée?*.....

Françoise pour ses oublis, ses détours, et ses mensonges continuels, fut enfin renvoyée, ce qui débarrassa Hortense d'une compagne qui pouvait être dangereuse pour elle, mais qui lui devenait chaque jour plus désagréable. Mademoiselle Eléonore Desbrosses est presque aussi ignorante que Françoise, mais elle est bien pire à quelques égards; l'élégance du nom d'Eléonore lui donne beaucoup de suffisance et de prétention, elle se croit fort au-dessus des Françoise, des Catherine, des Fanchons et de leurs semblables; elle a été pendant assez long-temps femme de charge et de confiance chez la baronne de Bercy qui est aveugle, et qui lui faisait souvent lire tout haut

les lettres qu'elle recevait ; elle se permettait quelquefois d'y ajouter ou d'en retrancher des phrases suivant son caprice ou ses intérêts particuliers, ce qui remplissait communément ces lettres de fautes grossières de langage. Quand la baronne s'en apercevait, Eléonore soutenait qu'elle avait bien lu, la baronne finissait par le croire, et s'étonnait alors du style incorrect de ses amis. Eléonore profitant d'une manière très-coupable de la cécité de sa maîtresse, la trompait ainsi en mille autres choses. Enfin la baronne en acquit la certitude, et Mademoiselle Eléonore Desbrosses fut honteusement renvoyée.

CHAPITRE TROISIÈME.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

La marquise de Blagny, très-agréable dans le monde, montre dans son intérieur un caractère tout différent; elle est impérieuse, capricieuse, humoriste; elle gronde, boude, et même s'emporte souvent sans raison; les contrariétés qu'elle éprouve du dehors lui donnent une humeur qui se répand sur tous ses domestiques; elle se dédommage de la con-

trainte continuelle qu'elle s'impose dans la société par les injustices sans nombre et le despotisme altier qu'elle exerce journellement dans sa maison. Que peut opposer une femme de chambre à tous ces défauts? Elle ne les corrigera certainement pas, il faut donc qu'elle les supporte avec douceur, respect et patience.

Madame de *** ne ressemble en rien à la baronne: loin d'être flatteuse et dissimulée dans le monde, elle y porte une franchise et un naturel inaltérable; quand elle a des sujets de tristesse ou qu'elle est souffrante, elle n'y paraît point. Elle est toujours bonne maîtresse, tout bon sujet préférera sa maison à toute autre, mais les mauvais n'y pourront

rester. La mort lui a enlevé une femme de chambre qu'elle chérissait avec raison et qui l'avait servie pendant dix-huit ans; depuis cette perte elle en a changé successivement dix ou douze fois sans qu'il y ait eu de sa faute : les unes étaient paresseuses et coquettes, les autres impertinentes et menteuses, d'autres enfin ne se faisaient aucun scrupule de *ferrer la mule* dans leurs petits mémoires; ce qui est une énorme bêtise dans un domestique, car pour gagner ignominieusement quelques sous il s'expose à perdre immanquablement sa réputation et sa condition, et à n'en point trouver d'autres, puisqu'on ne lui donnera sûrement pas de certificat de fidélité.

Un bon domestique est fidèle, tempérant, vigilant; il a toujours de la religion, car sans elle on n'a point de principes assurés; il ne ment jamais; le mensonge toujours odieux et méprisable lui serait inutile, puisqu'il est continuellement occupé de son devoir; il prend à cœur les intérêts de ses maîtres, il leur est dévoué et sa plus douce récompense est dans la satisfaction qu'il leur cause et dans l'estime et l'amitié qu'il leur inspire. Les récompenses *matérielles* ne leur manqueront pas : les gratifications, les gilets, les cravattes, etc. ; les excellens dindons donnés à la cuisine et à l'office le jour de la Saint-Martin et le jambon à Pâques. sans oublier les œufs rouges. Un ex-

cellent domestique est assuré d'ailleurs d'avoir toujours un asile honorable dans la maison ou dans la famille; il sait qu'il sera bien soigné dans sa vieillesse et dans ses infirmités, et que les bontés de ses maîtres s'étendront jusqu'à sa femme et ses enfans s'il en a; qu'en un mot, s'il survit à ses maîtres, il ne sera point oublié dans leur testament.

Voilà ce qu'on gagne à bien servir, tandis qu'un mauvais domestique végète misérablement, et meurt dans l'abandon et dans la misère.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE L'IMPERTINENCE.

Une politesse banale adoucit et déguise l'impertinence des gens du monde; mais dans les dernières classes, l'impertinence est toujours visible et grossière; elle saute aux yeux, elle se montre dans les gestes, dans le maintien et dans la physionomie. Babet en est la preuve; elle est *la bonne* (c'est-à-dire la gou-

vernante) d'un vieux garçon; Babet a le regard effronté, les manières et le maintien brusques; elle marche pesamment parce qu'elle est fort grasse, mais d'un air arrogant et dédaigneux; quand elle est de mauvaise humeur; ce qui lui arrive souvent, elle est brutale avec les personnes qui viennent voir son maître; quand elle est dans ses jours de gaîté, elle rit aux éclats de la manière la plus glapissante; en quelque disposition qu'elle puisse être, elle jette les portes avec fracas au lieu de les conduire et de les fermer doucement. Elle est d'habitude bavarde et médisante, et par dessus tout cela, elle est d'une extrême impertinence, même avec son maître. Quand, du ton le plus

calme, il la reprend de ses éternels oublis, loin d'en faire des excuses et d'en paraître fâchée, elle secoue la tête, et témoigne son mécontentement par la brusquerie de son air et de son geste; et toujours elle invente des raisons absurdes qui ne peuvent réfuter des faits positifs. Il y a quatre ans que cela dure : pourquoi ne la renvoie-t-on pas? C'est qu'elle fait d'excellent bouillon, de bonnes tisannes, du bon chocolat, et que son maître est infirme et vieux.

Il y a différens genres d'impertinence : la plus insoutenable de toutes est l'impertinence babillarde, toujours mêlée de colère, de tout oubli des convenances, d'une inconcevable

et ridicule ineptie. L'impertinence silencieuse est plus supportable : elle est causée seulement par l'humeur; elle se manifeste par le ton sombre, lugubre, les yeux éteints, des monosyllabes prononcés d'un ton lamentable, à voix basse et entre les dents. L'impertinence insouciante, qu'on peut souvent ne pas remarquer, parce qu'elle ne dure qu'un moment, et qu'elle ne se montre que par un geste équivoque et un air léger et dégagé.

Mademoiselle Agathe, quand sa maîtresse va chez quelque ami à la campagne, s'y fait remarquer, à l'office, par sa tournure hautaine, délibérée, et son ton toujours dénigrant; elle trouve la cuisine mau-

vaise; elle appelle la soupe de la *ripopée*, les ragoûts des *fricots* manqués; le vin lui paraît détestable; elle se plaint avec amertume que l'eau ne soit pas suffisamment épurée : elle contrôle aussi les meubles de la maison, qui ne sont, dit-elle, ni assez riches, ni assez frais. Elle fait sans cesse des comparaisons désobligeantes de toutes ces choses avec celles qui se trouvent dans l'*hôtel* de ses maîtres à Paris. Mademoiselle Agathe est au service de la femme d'un financier, qui possède d'immenses richesses, et qui ne s'occupe que de ses schalls, de ses pierreries, de ses bijoux et de ses *routs* (1).

(1) *Rout* est un mot pris de l'anglais,

tards; il a trouvé des embarras affreux, il a exposé sa vie dans deux ou trois carrefours, il a empêché un enfant d'être écrasé par un cabriolet, etc.

Son camarade Lafranco n'a point toutes ces aventures touchantes; mais malgré sa démarche lourde et pesante, il revient toujours beaucoup plus tôt; il n'est point amateur de caricatures et d'estampes, il va paisiblement à son but et il arrive sans accident. Il a pourtant aussi un petit inconvénient dans ses commissions; c'est lorsqu'on le charge de dire quelque chose, d'en oublier toujours au moins la moitié.

Il est remarquable que tous les domestiques attentifs à leur devoir et

Zéphirin (1) est un coureur fort leste, et fort élégant; cependant ne lui donnez pas une commission, il n'en reviendrait pas de sitôt, car il ne manque jamais de s'arrêter à toutes les boutiques d'estampes, pour y considérer avec détail les caricatures nouvelles; il rit à gorge déployée en les examinant, quelque stupides qu'elles puissent être, et souvent même sans en comprendre le trait satirique. Quand il retourne à la maison, il a toujours des histoires toutes prêtes pour excuser se re-

---

que l'on prononce *raout*, et qui signifie *grande et nombreuse assemblée du soir.*

(1) *Zéphirin* est un nom de baptême qui se trouve dans le calendrier.

zélés pour leurs maîtres ne manquent jamais de mémoire; tandis que les autres oublient constamment tout ce qui a rapport à leur service, et la preuve de cette vérité, c'est qu'ils se ressouviennent très-bien de tout ce qui les touche et les intéresse personnellement. Il y a des domestiques qui paraissent avoir mille défauts et qui n'en ont qu'un; ils sont seulement lâches et paresseux. Mlle Marianne est âgée de vingt-quatre ans; on l'aime quand on ne la voit qu'en passant; sa figure est agréable et elle a naturellement de l'obligeance; mais quand on vit de suite avec elle on la trouve insupportable; on dit qu'elle est étourdie, qu'elle ne fait attention à rien, qu'elle n'a ni ordre,

ni propreté ; ses maîtres se plaignent sans cesse de sa désobéissance, elle ne peut rester dans aucune maison, elle en change tous les trois mois ; c'est son excessive paresse qui lui donne l'apparence de tous ces défauts : c'est la paresse qui fait qu'elle ne remet rien à sa place, qu'elle ne retrouve rien et que toutes les choses dont elle se charge sont toujours en désordre, car toutes les fois qu'il faut faire quelques pas de plus pour ranger la chose qui lui est confiée, elle la pose sur le guéridon, sur la table qui se trouve sous sa main, et communément sans prendre la peine de l'assujettir solidement, de sorte que le moindre choc peut la faire tomber et la briser si elle est fragile. Ma-

rianne, toujours dans la crainte de se fatiguer, ne lave rien ou lave mal; et quand elle ne suit pas les ordres qu'on lui donne, ce n'est point par désobéissance, c'est encore par une paresse qu'elle croit indomptable, quoiqu'il n'y en ait point de telle; nous pouvons toujours, quand nous le voulons sincèrement, nous corriger de nos défauts et de nos vices les plus enracinés.

Le plus grand plaisir de Marianne est de se *reposer* sur une chaise ou dans un bon fauteuil quand elle en peut attraper un; et qu'y fait-elle? Ordinairement elle y dort. Quelle ennuyeuse végétation? — C'est qu'elle n'a jamais *essayé de vivre*. L'absence de la douleur, le sommeil, l'oisiveté.

le plaisir de regarder par la fenêtre donnant sur une rue passante, celui de boire et de manger, de mettre une robe et une collerette neuves, un bonnet brodé, forment pour elle le bonheur. Si elle avait un peu goûté le charme de l'application et de l'étude, elle aurait quelques idées, elle serait capable de réfléchir, elle pourrait entrevoir le véritable but de la vie; elle ne rabaisserait pas sa noble existence au-dessous de celle des brutes.

Marianne a encore un inconvénient assez commun parmi les domestiques : elle est tout-à-fait incapable de voler de l'argent ou des bijoux; mais elle se permet sans aucun scrupule de prendre furtivement une infinité de petites choses, toutes les

fois qu'elle en peut attraper sans être vue, des bouts de rubans, des aiguilles, des épingles, des bonbons, des morceaux de sucre, etc. Elle croit qu'il n'y a point de péché à cela; elle se trompe : les plus légères fautes, passées en habitude, conduisent infailliblement aux plus grandes. L'infraction à la loi, quelque petite qu'elle soit, est toujours un grand mal. On se défie avec raison d'un domestique qui se permet de semblables libertés. Songeons que tout ce qui est prohibé dans l'Évangile, l'est toujours sans restriction : par exemple, quand dans l'Évangile le Sauveur nous défend en général le mensonge, il nous défend de même *le mensonge officieux qui ne fait tort à personne.*

CHAPITRE CINQUIÈME.

CONVERSATION ÉCOUTÉE ET RECUEILLIE.

Mon ami Thraséas m'avait donné un rendez-vous chez lui; je m'y rends à l'heure convenue. Il n'y était pas; mais toutes les portes me sont ouvertes, et l'on me prie de sa part de l'attendre; j'y consens. Comme je me promenais en rêvant dans son vaste appartement, j'entendis très-distinctement parler près de moi dans un

cabinet, dont je n'étais séparé que par une mince cloison. Je prête l'oreille, et je connais que ce sont plusieurs domestiques qui s'entretiennent ensemble. Comme il n'y avait ni tête-à-tête ni mystère dans cette conversation, je m'amusai à l'écouter, d'autant plus que je compris qu'elle roulait sur une discussion très-animée. Je porte doucement un fauteuil contre la cloison. J'écoute attentivement, et j'entends, sans en perdre un mot, un entretien qui contient un fait si extraordinaire, qu'il est impossible de l'oublier. Je l'écrirai littéralement, sans en changer les termes impropres ou les étranges locutions. Le voici; une voix de femme le commença en ces termes :

« Tiens !.. il est bon là ! Vous croyez qu'une femme ne peut jamais avoir l'intelligence d'un homme? — Oui, je le crois, reprit une grosse voix; j'en suis même sûr. A-t-on jamais vu une femme procureur, avocat, bedeau?... — Parce qu'on ne les élève pas pour ça. Mais il y a eu bien pis: des femmes qui se sont battues dans les armées comme des perdues; d'autres ont été reines: c'est plus beau, je crois, que d'être *avocat*... — Mais c'est moins difficile. C'est y donc bon malaisé d'être roi ou reine, avec tant d'argent, et quand tout le monde vous obéit? — Moi je trouve que madame a autant d'esprit que monsieur : elle sait tant de belles choses! — Ah bon oui ! je t'en souhaite; elle

ne sait que des fariboles, des airs de musique, des pompons peinturlurés sur du papier... — Tu veux dire des fleurs; et ses charmantes broderies, en ferais-tu autant? — A quoi tout ça sert? elle ne pourrait tant seulement pas faire une chemise. — Que t'es donc grossier! — Oui, c'est vrai; il n'a pas été éduqué dans les arts. — Je vous demande si madame, comme monsieur, pourrait être banquer? — Pourquoi pas? — Ah ben, par exemple!.. »

Ici une petite voix de femme qui n'avait pas encore parlé prit la parole. « Ah ça, dit-elle, depuis une demi-heure je vous laisse dire, il est temps que je m'en mêle. — Oh! oh! v'la du nouveau. — Oui, du nouveau,

et très-nouveau. Vous connaissez M. P***, l'ami de notre maître? — Le receveur-général? — Justement. Eh bien, il a une caisse conséquente, car elle est toujours toute pleine d'argent; aussi faut-il avoir un *caissier*. — C'est une belle place, car il lui passe joliment d'argent par les mains; et puis il faut savoir *la ritmétique* sur le bout de son doigt. — Je vous en réponds. Madame ne ferait-elle pas un beau caissier?—Je vous attendais là. Je connais une femme qui est caissier. — Sa caisse est donc remplie de chiffons de mode?—Point du tout; elle est pleine de bel et bon argent; et le caissier, ou, pour mieux dire, la caissière, tient les livres, et fait toute seule les comptes, et tout

le monde en est émerveillé : et savez-vous quelle est cette femme si habile ? c'est la nourrice de M. P***, le receveur-général (1).

Dans ce moment on entendit une voiture s'arrêter et des portes s'ouvrir et se refermer : c'était Thraséas qui rentrait ; j'allai au-devant de lui ; je lui rendis compte de la conversation que je venais d'entendre ; il m'en confirma l'entière vérité.

---

(1) Ce fait est exactement vrai, et sans aucune espèce d'exagération, rien ne manque à sa singularité, puisque c'est une vieille femme de la campagne qui est capable d'une telle chose.

CHAPITRE SIXIÈME.

HISTOIRE TOUCHANTE.

La même société de domestiques se rassembla le lendemain dans l'antichambre de M. P***. Deux ou trois personnages de plus survinrent, et ils rendirent la conversation beaucoup plus vive et plus intéressante ; on parla beaucoup de la nourrice, *aissière*. Un des domestiques, prenant la parole, « Je vais, dit-il, ache-

ver de rabattre le caquet de ceux qui médisent des femmes; je vais vous conter une histoire infiniment touchante, celle de la femme Rispal; la voici :

« Il y a environ deux ou trois ans qu'un assassinat fut commis, dans nos provinces méridionales, par un scélérat qui rejeta son crime sur un paisible laboureur nommé Rispal, et parfaitement innocent. Sa femme, qui en était convaincue, se confia en la bonté divine, certaine (par la foi) qu'elle ne permet jamais le triomphe durable des méchans. Cependant l'affaire s'instruisit, et le malheureux Rispal fut injustement jugé coupable, et condamné aux galères. Cet infortuné subit sur-le-champ son jugement,

et tint à sa femme le discours le plus touchant. « Je te quitte, lui dit-il, pour aller me livrer au sort le plus honteux et à la vie la plus pénible ; je te laisse et nos pauvres enfans livrés à l'ignominie ! Mais à mesure qu'ils grandiront répète-leur que leur malheureux père n'a jamais fait une mauvaise action. Mais il faut espérer que le bon Dieu, qui peut tout, me justifiera ; en attendant, soumettons-nous, résignons-nous. » Aussitôt que Rispal fut parti, sa femme, confiant ses enfans à une voisine, vendit une partie de ses effets pour se rendre sans retard à Paris. Là, elle s'adresse à un célèbre avocat ; elle lui dit que s'il voulait se charger de cette cause, elle était sûre, en retournant dans

son pays, de pouvoir y recueillir les preuves les plus convaincantes de la parfaite innocence de Rispal. Fort bien, ma chère, lui répondit l'homme de loi; mais savez-vous lire? — Oui, monsieur, un peu. — Savez-vous écrire? — Pas du tout. — Je ne pourrais pas alors correspondre avec vous; cependant il faudrait vous guider dans vos recherches pour vous en épargner d'inutiles, et qui feraient traîner l'affaire en longueur; et comme vous ne pourriez ni me lire couramment ni me répondre, je ne puis me charger de votre cause. — Je resterai six semaines de plus à Paris, et pendant ce temps j'apprendrai à écrire par la nouvelle méthode d'enseignement mutuel. — Cela est impossible en si

peu de temps. — Je passerai, s'il le faut, les jours et les nuits; je prierai le bon Dieu de tout mon cœur, et rien n'est impossible avec sa protection, et pour sauver un mari faussement accusé d'un crime affreux. — Quel âge avez-vous? — Quarante-deux ans. — Cela est impossible à un tel âge. — Nous verrons.

En effet, la femme Rispal se fit recevoir le même jour à une école d'enseignement mutuel, et, dès les premières leçons, elle confondit tous les maîtres par son application et ses progrès; d'autant plus qu'à la première vue, toute l'école s'était égayée sur son âge; car, comme presque toutes les paysannes, ayant l'air plus âgée qu'elle ne l'était réellement,

on lui avait donné d'un commun accord au moins cinquante ans.

Comme elle l'avait annoncé, elle sut au bout de six semaines fort bien écrire et très-lisiblement, et même passablement l'orthographe; elle en fit juge l'avocat qu'elle avait choisi, qui fut saisi d'une telle admiration, qu'il lui promit d'employer tous ses soins à seconder son zèle si édifiant, et qui lui faisait faire des choses si merveilleuses, et il tint parole. La femme Rispal partit sans délai pour son pays; aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle fit toutes les recherches nécessaires avec une incroyable célérité, et elle écrivit sur-le-champ à l'avocat avec un détail si exact et si clair, qu'il fut intimement persuadé de

l'innocence de son mari; on recommença de nouveau le procès; on fit venir le scélérat calomniateur; les preuves étaient foudroyantes, et le scélérat, accusé et convaincu de beaucoup d'autres crimes, fut forcé d'avouer celui-ci; il fut condamné à la mort, et l'on se hâta de rappeler Rispal des galères. Sa première entrevue avec sa femme fut bien touchante, il lui devait tout, et son malheur n'avait servi qu'à lui faire connaître tout son bonheur, en lui apprenant quel trésor il possédait dans cette femme véritablement angélique. Leur union est plus intime que jamais, l'éducation de leurs enfans va toute seule; il n'est pas difficile de bien élever des enfans qui trouvent

dans leur famille de si beaux exemples. Quand les enfans de Rispal montrent du dégoût pour l'étude, le père leur cite la conduite de leur mère; les enfans s'attendrissent, font de nouveaux efforts qui sont toujours suivis d'un plein succès (1).

Le domestique qui contait cette étonnante aventure est lui-même une preuve de l'utilité, de l'attention et de l'application : il s'exprime en bons termes ; il a des manières qui ne sont nullement celles d'un laquais ordinaire; il sait un peu de tout; il n'a point eu de maîtres; il n'a jamais eu

(1) Toute cette histoire est d'une parfaite vérité; elle est consignée dans tous les journaux.

de leçons réglées, il sait coiffer; il fait au besoin un peu de cuisine; il lit assez bien tout haut, sa prononciation n'a rien de vicieux, on comprend à merveille tout ce qu'il dit, parce que lui-même comprend tous les mots qu'il répète ou qu'il emploie; enfin, quoiqu'il ne sache pas parfaitement l'ortographe, il est en état de copier très-lisiblement et sans faire une seule faute. A quoi doit-il tant d'intelligence et de talens utiles? Au désir d'obliger ses camarades et de plaire à ses maîtres. On a recours à lui dans mille circonstances; veut-on écrire une lettre, c'est lui qui la compose; veut-on faire un compte un peu difficile, c'est lui qui en fait l'addition; il est toujours prêt à rendre

service; il ne perd pas non plus une occasion de s'instruire. Son bon naturel lui a appris l'art de questionner sans être importun; il demande à ceux qui en savent plus que lui ce qu'il ignore; tantôt la signification d'un mot, tantôt l'explication d'une phrase. Ce qu'il apprend ainsi dans le cours d'une année n'est pas concevable. Enfin, il est l'oracle des antichambres, et il jouit de ce triomphe avec une extrême modestie; personne au monde ne le trouve pédant, quoiqu'il reprenne sans cesse les femmes-de-chambre et ses camarades d'une énorme quantité de mauvais mots et de façons ridicules de parler.

La Brie, devenu une espèce de grand personnage, et aujourd'hui le

comte de Bournel, fut encore plus étonnant; avant la révolution, dans sa première jeunesse, il entra au service du duc de C***; sa charmante figure, sa bonne grâce naturelle, sa parfaite fidélité, son désir de plaire et de s'instruire, le rendirent bientôt cher à son maître, qui en fit son élève plutôt que son valet-de-chambre; il perfectionna son langage, son écriture et ses manières; La Brie en vint à connaître parfaitement les nuances les plus délicates du respect dû aux vieillards, aux femmes, aux gens en place; aussi nul domestique ne faisait les commissions mieux que lui; sage, exact, laborieux, affectionné, il devint non-seulement le disciple, mais l'ami de son maître, et le confident

le plus intime de ses sentimens et de ses pensées les plus secrètes. Au bout de douze ans; il eut le chagrin de voir mourir son maître, et pendant deux mois que dura sa maladie, il le soigna avec autant de zèle que d'attachement; le duc de C*** lui laissa par testament toute sa garde-robe, une partie de ses bijoux et une somme de vingt mille francs; la révolution commençait, le duc pensa avec raison que si La Brie voulait passer dans les pays étrangers, de l'argent comptant lui serait plus agréable qu'une pension viagère; les héritiers du duc pensaient noblement, et ne trouvaient rien d'exagéré dans ce legs si considérable. La Brie en effet quitta la France, il passa en Angleterre,

séjourna peu de temps à Londres, et s'enfonça dans l'Écosse. Il y trouva des compatriotes qui ne l'ayant point vu en France le prirent pour le fils d'un grand seigneur de la cour, car son ton et ses manières faisaient à cet égard une complète illusion ; il leur dit qu'il avait toujours vécu dans la meilleure compagnie, mais qu'il n'avait jamais été à la cour, et il garda le silence sur son origine, que personne en le voyant ne pouvait deviner. Il avait vingt-huit ans, il était encore dans tout l'éclat de la jeunesse, une riche veuve se passionna pour lui et l'épousa. Il réalisa sa fortune et revint en France au moment où Napoléon montait sur le trône ; il eut la permission de prendre le

nom d'une jolie terre qu'il acheta à vingt lieues de Paris ; il se tint là, tranquille avec sa femme, jusqu'à la restauration. Il acquit dans cette solitude de l'instruction et plusieurs talens agréables, entre autres celui du dessin et de la peinture à l'aquarelle ; il conserva parfaitement la connaissance de la langue anglaise, qu'il savait bien en revenant de ce pays, ce qui le mit en état de lire, peu de temps après, dans la langue originale, les ouvrages intéressans de Walter-Scott, dont les traductions françaises ne donnent qu'une bien imparfaite idée. Sans renoncer à l'habitation de sa terre, où il avait trouvé la paix et le bonheur, il acheta une petite maison à Paris,

pour y passer les quatre mois de l'hiver. Il s'est formé une société agréable et spirituelle, et comme ses désirs sont modérés, qu'il a de la piété, des principes solides, qu'il n'est jamais tourmenté, balotté par l'ambition; qu'il a su s'arrêter sur la route si glissante des honneurs et des richesses, il est estimé de tout ce qui le connaît, et il est heureux quoiqu'il ait fait à tous égards une fortune surprenante, ce qui communément (de nos jours surtout) n'est nullement un bonheur. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE L'OBÉISSANCE.

Après la fidélité, le premier devoir d'un domestique envers ses maîtres, est l'obéissance; à moins qu'on ne lui ordonne une chose contre l'honnêteté, il doit obéir ponctuellement, et même sans comprendre les raisons de l'ordre qu'il reçoit. On prend des domestiques pour en être servi; et ne pas obéir, c'est ne

pas servir : c'est pis encore, c'est tromper; puisque en entrant au service on a pris l'engagement positif d'obéir, et on le promet de nouveau chaque jour, toutes les fois qu'on est chargé d'une commission, ou d'exécuter un nouvel ordre. Tout domestique désobéissant d'habitude est nécessairement menteur; car il tâche autant qu'il le peut de cacher ses désobéissances. Lorsqu'on ne compte pas sur l'obéissance d'un domestique, il est impossible d'avoir de la confiance en lui; et, par la raison contraire, Adeline possède toute la confiance de sa maîtresse; elle sent si bien l'étendue de ses obligations à cet égard, qu'elle est encore plus exacte à les remplir quand elle

n'est pas sous les yeux de ses maîtres; c'est alors qu'elle redouble d'attention, et que son obéissance est toujours stricte et même minutieuse: aussi n'a-t-on aucune réserve avec elle; on lui confie avec une entière sécurité toutes les clefs, tous les papiers les plus importans; on lui donne sans aucune crainte les commissions qui demandent le plus de soin, de circonspection et d'exactitude; on est certain que, lorsqu'elle a bien compris ce qu'on lui prescrit, elle le fera sans en rien retrancher, sans y rien ajouter; elle n'écoute rien légèrement, elle ne rougit pas de demander toutes les explications qui lui sont nécessaires; et, pour plus grande sûreté, ne se fiant ni à

sa mémoire ni à son intelligence, elle en écrit souvent une partie, sous la dictée de sa maîtresse, dans un petit livret, que, dans ce cas, elle porte toujours avec elle.

CHAPITRE HUITIÈME.

DE L'INATTENTION ET DE L'ATTENTION.

MADEMOISELLE Jacinte causant un jour dans l'antichambre avec mademoiselle Charlotte, sa compagne, lui demandait comment elle pouvait toujours savoir à point nommé le prix des denrées du moment, des primeurs et mille autres choses. Ça n'est pas ben fin, répondait Charlotte, j'apprends tout ça dans les rues. — Comment? — Pardi oui, je regarde en passant

le long des boutiques, et quand ma commission n'est pas très-pressée je demande le prix, je regarde aussi comment une quantité de mots dont nous avons sans cesse besoin sont écrits, ça me donne pas mal d'orthographe; oh! les rues apprennent bien des choses; mais si on ne s'amuse qu'à regarder les passans et les images, on n'apprend rien du tout. Mademoiselle Charlotte avait raison, car c'est ce qui arrive à la plus grande partie des femmes-de-chambre et des servantes; il est encore une autre cause de leur extrême ignorance, c'est qu'elles n'écoutent que des babioles et des commérages, et qu'elles ne font aucune attention aux choses qui chaque jour dans

la maison pourraient les instruire ; par exemple, elles devraient écouter avec application les personnes bien élevées, elles devraient prendre un peu de leur maintien, de leur langage, et de temps en temps questionner sur les choses essentielles qu'elles ignorent ; particulièrement sur tout ce qui est relatif à la religion, dont elles ne savent pas un mot, et même leurs prières. L'évangile nous dit que *l'ignorance involontaire ne nous sera point imputée*, mais que nous serons punis quand nous y resterons par notre faute. L'orgueil empêche presque toutes les femmes-de-chambre de s'éclairer sur ce point le plus important de tous ; elles ne questionnent jamais

pour ne pas montrer leur ignorance que l'on connaît parfaitement au bout de quelques jours ; et de plus, on méprise justement un projet si ridicule et une obstination si coupable. Au lieu d'édifier elles font hausser les épaules, quand les fêtes et les dimanches on les voit passer des heures entières à lire le beau livre de l'*Imitation* et des recueils de sermons dont elles ne comprennent pas les trois quarts ; enfin elles feraient toutes très-bien d'avoir chacune un petit dictionnaire portatif de la langue française, et d'y recourir communément quand elles veulent connaître la signification d'un mot ; ce qui leur épargnerait l'embarras de questionner aussi souvent.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DES MENSONGES.

Dieu est la vérité même : cela seul jette une éternelle ignominie sur le mensonge. En effet, le mensonge est infernal, puisqu'il est l'opposé de Dieu. La seule lumière toujours éclatante et pure, c'est Dieu : cette lumière divine ne peut ni s'éteindre jamais, ni s'augmenter, ni s'affaiblir. Le mensonge n'est qu'obscurité, que

ténèbres profondes; aussi ne peut-il tromper que des aveugles privés de la clarté céleste; un seul rayon de la vérité suffit pour l'anéantir! Il est un proverbe outrageant pour toute une classe; tous les domestiques doivent s'unir pour le rendre aussi faux qu'il est insultant. On dit: *Menteur comme un laquais.* Ce n'est point la classe entière, mais seulement quelques mauvais sujets, qui ont donné lieu à cette odieuse façon de parler, malheureusement très-usitée. Tous les domestiques qui ont de l'élévation d'âme (et il en est un grand nombre) sont révoltés de cette calomnie; ils n'ont d'autres manières de la faire tomber qu'en montrant la plus grande indignation à ceux de leurs égaux

qui non-seulement font des mensonges, mais qui, ne répondant jamais franchement, emploient continuellement des détours. Telle est la jeune Pauline : faites-lui une question, elle vous répondra toujours d'une manière ambiguë, à laquelle vous ne comprendrez rien, alors même qu'elle n'a aucun intérêt à vous tromper; mais c'est là son premier mouvement: ensuite elle divaguera encore pendant quelques minutes sur vos nouvelles questions, et puis vous finirez par arracher d'elle un oui ou un non, qui, prononcé tout de suite, vous eût épargné à l'une et à l'autre le dialogue, ou, pour mieux dire, le verbiage le plus obscur et le plus ennuyeux. C'est bien pis encore quand

elle veut colorer un oubli : elle se perd dans une infinité de petites inventions et de petites histoires qui n'ont véritablement pas le sens commun. Le commerce de Pauline n'est pas agréable à ceux qui haïssent le galimatias, et qui répugnent à perdre une partie de leur temps à dire de pures inutilités, et qui, de plus, causent de l'impatience.

N'oublions pas un *agrément* peu commun de Pauline : elle est très-inattentive et un peu dure d'oreille, ce qui fait qu'elle n'entend presque jamais la première fois ce qu'on lui dit ; et comme elle prétend deviner, au lieu de faire répéter, elle se met en marche pour faire toute autre chose. On a beau l'exhorter à con-

venir bonnement qu'elle n'a pas entendu, rien ne peut l'y engager; mais quand on lui donne une commission, et qu'elle en oublie la moitié, elle ne manque pas, alors, d'en donner pour excuse qu'elle n'a pas entendu.

CHAPITRE DIXIÈME.

DES CUISINIÈRES PARESSEUSES ET QUI FERRENT LA MULE.

Madame Boileau, cuisinière, et veuve depuis dix ans, dès ses premiers travaux prit la résolution de devenir (comme elles disent) un des *cordons bleus* de sa classe, et de faire fortune dans son état. Il y en a des moyens sûrs : c'est d'abord, comme pour tout domestique, de se faire

une excellente réputation de principes religieux, et par conséquent de bonnes mœurs, d'exactitude, de fidélité, de zèle à remplir ses devoirs; avec tout cela on ne manquera jamais de place, on ne restera point sur le pavé, on ne sera pas forcé de manger à mesure ses petites épargnes, et même de faire des dettes ou de mettre en gage ses effets. Il faut d'ailleurs qu'une cuisinière soit active et vigilante, ce qui est très-bon dans tous les états, mais de rigueur dans une cuisinière; car elle doit se lever avec le jour pour aller au marché; elle doit encore être d'une scrupuleuse propreté, et ne jamais être en retard sur les heures convenues. L'étourderie et le manque de mémoire,

qui ne sont que des défauts dans les autres, sont en elle des vices capitaux, parce qu'ils peuvent exposer à des dangers affreux ; la vie, ou du moins la santé de ses maîtres. Des casseroles de cuivre mal étamées, de l'oseille cuite ou farce avec d'autres herbes acides oubliées dans du cuivre et s'y refroidissant, ont souvent causé d'horribles accidens ; le lait se refroidissant dans du cuivre a tous les mêmes inconvéniens, ce qui n'est malheureusement pas assez généralement connu : il est nécessaire qu'une cuisinière connaisse de certaines herbes fraîches, de manière à ne pouvoir faire des méprises dangereuses et funestes ; on ne lui demande pas d'être botaniste, mais on veut avec

faison qu'elle sache parfaitement distinguer, par l'aspect et par l'odeur, le cerfeuil et le persil de la ciguë, et la bonne camomille (la romaine) de la mauvaise qui est un poison; en un mot, une bonne cuisinière ne sale jamais trop, n'emploie les épiceries que rarement, toujours avec précaution, ne les prodigue jamais. Elle fait surtout du bouillon parfait, sans y mettre une seule goutte de jus; il est fort, il est restaurant, il embaume; son vermicelle, son riz, sa semoule ont toujours une grande renommée; elle abandonne aux mauvaises cuisinières la gousse d'ail mise dans le pot-au-feu, et l'artifice de l'oignon brûlé pour donner de la couleur au bouillon; on peut lui

appliquer ce vers d'une de nos tragédies :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Je connais une cuisinière qui possède toutes ces qualités, et dont en outre le rôti n'est jamais ni cru, ni brûlé ; heureux qui a mangé de ses fricandeaux si tendres à l'oseille, piqués finement avec du petit lard qui dépasse à peine, et bien *glacés*, de ses fricassées de poulets, dont les poulets sont si bien *blanchis !* de ses fritures qui ne sont jamais trop grasses ! de ses beignets de pommes ou de pêches ! de ses pannequets et de son blanc manger (1) ! de ses œufs

(1) Dont elle a pris les recettes immun-

au lait! de ses crêmes au café et au chocolat! de ses gigots de mouton sur des pommes de terre coupées par tranches, etc. Cette bonne cuisinière joint à tout cela les vertus surtout indispensables dans son état; les intérêts de ses maîtres lui sont chers; elle connaît les prix de tous les comestibles et les divers petits changemens qu'ils subissent tous les

---

quables (données jadis par le fameux cuisinier Léda) dans le livre intitulé : *Maison rustique, par madame de Genlis.* Ces recettes ne se trouvent que dans cet ouvrage; Léda fut long-temps cuisinier de madame de Genlis; et lorsqu'elle le plaça chez M. le duc d'Orléans, chef des cuisines du Palais-Royal, il donna à madame de Genlis toutes ses recettes, qu'elle a mises depuis dans sa *Maison rustique.*

ans; elle sait marchander; elle a l'œil aux poids et mesures; elle est d'une fidélité minutieuse, et quand les achats sont un peu considérables, elle se fait donner des reçus dans lesquels les prix sont toujours spécifiés; car lorsqu'on agit avec une véritable droiture, on veut toujours qu'il n'y ait rien d'obscur dans sa conduite et dans ses comptes. C'est ainsi qu'une cuisinière fait fortune dans son état, tandis que les cuisinières paresseuses et ferrant la mule ne prospèrent jamais, passent leur vie à mentir, à tromper, à essuyer des reproches, laissent enfuir leur pot-au-feu, le remplissent d'eau, le dégraissent mal, manquent tous les ragoûts, les salent et les poivrent à l'excès,

et servent un dîner brûlé en partie et de la plus mauvaise mine. On les renvoie; elles partent chargées du mépris de toute la maison; elles vont se réfugier dans quelques petits ménages obscurs; on ne les y garde pas plus long-temps; elles ne savent plus que devenir. Communément elles errent de cabarets en cabarets, et elles finissent ordinairement par aller grossir le nombre des infortunées qui meurent à l'hôpital. On peut dire, à l'honneur de la nature humaine, que ces indignes cuisinières sont infiniment plus rares que celles qui remplissent bien leurs devoirs.

CHAPITRE ONZIÈME.

DE LA GOURMANDISE ET DE L'IVROGNERIE.

Voila deux vices bien bas et malheureusement assez communs dans toutes les classes; mais ils paraissent davantage parmi le peuple, parce qu'ils s'y montrent avec plus d'excès, de bruit et de grossièreté. Dans le temps de la grande cherté du sucre, sous Napoléon (1), toutes les fem-

(1) Le sucre alors coûtait cent sous la li-

mes de chambres, les cuisinières et les servantes réformèrent le café à la crême; les plus sages le remplacèrent par les pommes, les petites poires, le beurre frais, le fromage et les radis; les autres y substituèrent l'eau-de-vie et l'anisette de Bordeaux, communément faite à Paris; ainsi le renchérissement d'un comestible devint une nouvelle source de corruption, ainsi dans un gouvernement aucun réglement, aucun impôt n'est indifférent même en morale.

Augustine est presque toujours malade; elle a de violens hocquets, de grands maux d'estomac, des coli-

---

vre, encore n'était-ce que du sucre de betteraves.

ques, des migraines, etc.; elle se plaint et mange toujours, et comme elle s'y délecte, c'est avec une lenteur très-mal placée; on lui dit qu'il faut beaucoup mâcher, elle n'en tient compte et ne fait que *tordre et avaler;* mais elle met un temps énorme à couper son pain, sa viande, à retourner ses épinards et à porter sa fourchette, sa cuiller à sa bouche; si elle devient sobre, elle prendra une fort bonne santé et gagnera beaucoup de temps.

Antoine serait un fort bon domestique s'il avait moins de goût pour le vin; il ne s'enivre pas jusqu'à être *ivre-mort*, mais il est presque toujours dans l'état qu'on appelle *entre deux vins.* Il en résulte qu'il est

en quelque sorte abruti par la boisson, que tous les autres domestiques n'écoutent jamais ce qu'il dit, qu'on ne cause point avec lui; et que toujours il bâille, s'ennuie ou dort et ronfle dans l'antichambre.

Ce vice devrait être aujourd'hui d'autant plus rare, que jamais, dans aucun temps, le vin n'a été si peu naturel, si dangereux et si mauvais. Il est à remarquer que, dans les domestiques, la tempérance et la sobriété sont des gages certains de mille autres vertus. Je connais un portier de maison qui, non-seulement ne s'enivre point, mais qui, ainsi que sa femme, ne boivent jamais une seule goutte de vin; il est robuste, agile, infatigable; il suffit à tout, et

nul homme au monde ne remplit mieux les devoirs d'un état pénible, difficile, et qui demande autant de zèle, d'intelligence, et de mémoire que de probité. Sa femme est, dans son genre, aussi parfaite que lui; on n'entend jamais dans cet heureux ménage ni discussion ni querelle. Pour que rien ne manque à leur bonheur, ils ont de beaux enfans, bien forts et bien soumis, et qui ne recevant que d'excellens exemples ne leur donneront jamais que de la satisfaction (1). En tout, l'ordre des

(1) Voici encore un fait et des portraits qui ne sont point d'invention; je les trouve réunis dans la maison où je suis maintenant, rue Sainte-Croix Chaussée d'Antin.

portiers et portières, à Paris, est généralement très-bien composé, quoiqu'il n'y ait point, comme on l'a déjà dit, de service plus fatigant et plus minutieux; et que ces domestiques si précieux par leur emploi et leur importante responsabilité soient toujours très mal logés, et trop souvent même d'une manière très-malsaine. On devrait bien, en bâtissant tant de maisons, songer davantage à eux et leur préparer de meilleurs logemens.

Je pourrais faire encore l'éloge le mieux mérité d'un portier et d'une portière que j'ai connus dans la rue Pigale, et de plusieurs autres dans différens quartiers.

CHAPITRE DOUZIÈME.

DES QUERELLES ENTRE DES DOMESTIQUES.

Quel train, quel tapage dans cette maison! Les maîtres n'y sont pas, et il n'y reste que deux domestiques, il est vrai que ce sont deux femmes; dix hommes ne feraient pas plus de vacarme : l'une a une voix claire et glapissante, et l'autre, une grosse voix de crocheteur; on se dispute avec emportement; enfin,

malgré la volubilité du discours, je distingue, je comprends les paroles : Oui, dit la grosse voix, parce que vous faites la belle parleuse avec Madame, et que vous mettez un schal rouge et un chapeau quand vous sortez, vous croyez qu'on n'est pas digne de délier les cordons de vos souliers. — Vous êtes bien impertinente, bien grossière... — On vous vaut bien; vous n'êtes qu'une péronelle, une mijaurée.... — Je n'y puis plus tenir. — Eh bien, allez vous-en. — C'est ce que je ferai.

C'est ce que font en effet les domestiques mécontens les uns des autres, ils ont tort; l'attachement pour leurs maîtres devrait les retenir; cependant il en est quelques-uns qui pen-

sent assez bien pour se mettre au-dessus de ces dissensions intérieures; Joséphine et Marie, femmes de chambre de Mme de ***, sont compagnes depuis sept ans, et n'ont jamais pu s'accorder ensemble; c'est la faute de Marie qui est envieuse, acariâtre et contrariante; mais Joséphine lui passe tout, et quand on la loue de sa douceur, je n'y ai point de mérite, répond-elle, je suis contente de ma maîtresse, je l'aime, voilà l'essentiel. Quand je suis entrée à son service je n'ai pas mis dans mon marché que je serais toujours en parfaite intelligence avec ma compagne; Marie est contrariante, que m'importe, je ne veux pas la soumettre à ma volonté, je ne suis pas obligée de faire la sienne;

elle crie, elle m'injurie, c'est pour moi comme le bruit d'un carrosse qui passe dans la rue.

Léonard est à la tête des domestiques d'une grande maison; ses camarades qui lui sont un peu subordonnés ne l'aiment point, parce qu'il les surveille de près, qu'il ne souffre pas le plus petit gaspillage, et qu'il réprime toute espèce de désordre. Léonard est honnête et il a de l'esprit, une de ces deux choses suffirait pour l'engager à se conduire ainsi. Il a calculé, sans en avoir besoin, que de lâches complaisances n'inspirent jamais de gratitude, et ne forment point de liaisons solides; et qu'enfin le seul intérêt personnel, bien entendu de tout domestique, doit lui

faire attacher un prix inestimable à l'estime et à la confiance de ses maîtres. Il souffre donc sans aucun chagrin que quelques-uns de ses camarades l'appellent entre eux *M. le Majordonne*, qu'ils se plaignent amèrement de lui, qu'ils l'accusent *de faire toujours le bon valet*, de les *vexer* pour des riens, etc. Léonard sait que toutes ces plaintes sont de véritables éloges pour toutes les personnes de bon sens.

CHAPITRE TREIZIÈME.

DES ENFANS ET DES MALADES.

Mélanie est chargée des enfans; elle se croit un prodige en ce genre, et elle ne s'y entend pas le moins du monde; elle répète avec orgueil tous les lieux communs qu'elle a pu ramasser sur ce sujet, *que c'est rendre un mauvais service aux enfans que de les gâter; qu'il faut les mener tambour-battant*, etc. En effet, elle crie, elle

tempête; les enfans qui lui sont confiés sont d'abord très-effrayés, ensuite ils s'accoutument tellement à ce tapage, qu'il ne leur fait pas plus d'effet que le bruit d'un carrosse qui passe dans la rue. Mademoiselle Angélique a des principes tout opposés, et qui cependant ne valent pas mieux; *elle dit qu'il faut toujours prendre les enfans par les sentimens*, au lieu de les mettre en pénitence; en conséquence, elle leur passe tout, ou pour mieux dire elle n'a jamais l'œil sur eux; il en résulte qu'elle ne prévient jamais un seul accident. Les enfans tombent, se heurtent, se cognent; elle n'en est avertie que par le bruit qu'ils font ou par leurs cris; souvent elle les engage à mentir à

leur mère : *Il ne faut pas dire cela à Madame*, c'est une de ses phrases favorites. Il faut étudier le caractère des enfans, et les traiter d'après cette connaissance indispensable. Il faut avoir avec tous une exacte justice; mais il est des enfans qui demandent à être conduits en général avec douceur, d'autres exigent de la sévérité; mais dans aucun cas, on ne doit se permettre avec eux de la rudesse, de la brusquerie et de l'emportement. Un devoir bien essentiel est de leur donner, en toute occasion, de bons exemples, surtout ceux de la piété, de la charité, de la tempérance et de la sincérité parfaite. La *bonne* qui engage un enfant à mentir, quelque léger que soit le mensonge, mérite

d'être renvoyée. Enfin elle ne doit jamais les laisser dans une totale oisiveté ; il faut qu'ils jouent ou qu'ils travaillent. Mais *polissonner* est fort différent de jouer ; les *polissonneries* doivent toujours être expressément interdites. Les jeux positifs, le volant, la balle, le jeu de quilles, le colin-maillard, la main chaude, le petit palet, etc., sont seuls permis dans les récréations.

Thibaut est un fort mauvais domestique ; il se contraint devant ses maîtres ; il a en leur présence un maintien et un langage honnêtes ; mais lorsqu'il n'est pas sous leurs yeux, il n'est plus reconnaissable : il est chargé du soin de coucher tous les soirs et d'éveiller tous les matins

l'enfant de la maison, le jeune Pamphile, âgé de douze ou treize ans; il se permet en l'habillant de jurer, et le ton le plus grossier; Pamphile, flatté par lui, l'aime assez; ses manières burlesques le font rire, et Thibaut encouragé devient souvent dans ces entretiens (par bonheur toujours courts) un bouffon très-indécent.

Clémentine ne conduit pas mieux les deux petites sœurs de Pamphile, dont elle est la *bonne;* elle ne suit pas un mot des ordres qu'elle reçoit de leur mère; elle les accoutume ainsi à désobéir et à mentir. Clémentine, comme presque toutes les femmes de chambre, aime passionnément le café au lait, déjeuné fort mal sain qui est

défendu aux enfans, et Clémentine ne manque pas de leur en donner en *cachette* quand elle peut elle-même en avoir ; ceci se découvrira comme toute désobéissance domestique, Clémentine perdra sa place, et d'autant plus que Clémentine est si étourdie par insouciance et faute d'attention qu'elle est absolument incapable de soigner des malades, chose intolérable dans toute femme de chambre et surtout dans celles qui sont *bonnes* d'enfans ou qui servent les femmes âgées ; quand elle veut faire une tisane, elle met la cafetière au feu, ensuite elle n'y regarde plus, n'y pense plus ; la tisane s'enfuit ou brûle, ou sent le graillon. Clémentine n'est pas plus en état de surveiller un pot-au-

feu de malade ; elle ne saurait même pas faire un lait de poule. Avec cette profonde ignorance, et par conséquent une extrême maladresse, elle se garde bien de faire jamais une seule question sur ce qu'elle ne sait pas, car sa présomption égale, s'il se peut, son ineptie, et si on lui demande l'explication de ce qu'elle prétend savoir, si elle ne fait pas éclater de rire, du moins elle confond d'étonnement par son incouce-vable absurdité. La simplicité, la modestie, la pure et naïve sincérité, l'aimable candeur donnent un prix inestimable à l'esprit et au savoir, elles en donnent même à l'ignorance. Avec ces précieuses vertus, on n'est jamais ridicule, quelque borné que l'on

puisse être; on n'excite ni le dédain, ni la moquerie. Il y a tant de charmes dans la vérité, qu'avec elle la niaiserie même ressemble à l'ingénuité et à l'innocence.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DES BONS CUISINIERS, DES BONS COCHERS ET DES VOYAGES.

Il ne suffit pas qu'un cuisinier sache faire d'excellens ragoûts et de *bons fricots*, il faut encore qu'il connaisse bien les plantes potagères, qu'il ne confonde jamais la pernicieuse ciguë avec le persil; il serait bon aussi qu'il eût une connaissance générale des propriétés de ces plantes, ce qu'il peut facilement acqué-

rir en lisant un dictionnaire de botanique, et n'y cherchant que les noms des légumes.

Anselme est le vrai modèle des cuisiniers, et par conséquent des cuisinières; jamais son rôti n'est brûlé, ni ses ragoûts trop salés ou trop épicés; il a de petites mesures pour toutes ses doses, jamais il ne peut se tromper; il a l'œil sur son pot-au-feu, que sa vigilance empêche de s'enfuir, et qui, pendant sept ou huit heures, ne bout jamais trop vite. Il a toujours l'œil sur son aide de cuisine, et ne souffre pas qu'il laisse refroidir dans du cuivre, quelque bien étamé qu'il puisse être, de la farce, ou du lait, ou des ragoûts vinaigrés et acides. Anselme connaît

non-seulement les propriétés des plantes légumineuses, mais encore celles de tout ce qui se mange; de sorte que lorsque ses maîtres sont absens, il fait à leurs enfans la cuisine la plus saine. Il sait que le persil est très-échauffant et n'a nulle bonne qualité, que les ognons blancs sont beaucoup meilleurs que les rouges, que les navets sont bons pour la poitrine, que les truffes, très-échauffantes, n'ont aucune bonne propriété, qu'on doit s'en abstenir quand on est au régime, et n'en point donner aux enfans; il n'emploie les champignons (1) qu'avec

(1) Les morilles moins dangereuses sont aussi très-mauvaises.

une extrême mesure, il connaît tout le danger de cet aliment, et combien il est difficile de discerner les vénéneux de ceux qui ne le sont pas. Anselme possède aussi le talent d'acheter parfaitement, et de faire des comptes qui ont toujours la plus grande clarté, mérite précieux qui se trouve toujours réuni à l'irréprochable fidélité. Il résulte de toutes ces choses tant d'avantage et d'économie, que l'on peut donner à Anselme de très-forts gages, que l'on ne donnera jamais à ceux qui manquent d'ordre ou de probité. Un domestique qui n'a pas ces deux qualités est toujours un sot, car il agit contre ses propres intérêts. C'est surtout des domestiques que l'on peut dire

qu'ils ont leurs destinées entre leurs mains : qu'ils soient honnêtes et vigilans, et ils seront toujours heureux.

La comparaison désobligeante sur les fiacres est bien injuste et bien fausse aujourd'hui, depuis que les cochers élégans des femmes et des jeunes gens à la mode remplissent les rues et obstruent les carrefours : ce sont ceux-là qui accrochent, qui versent, qui brisent, qui cassent les voitures, qui estropient les personnes, et qui souvent même les tuent. Un cocher habile et prudent est un vrai trésor qu'on ne saurait trop payer; il va toujours d'un train modéré dans les rues, il ne renverse et ne blesse jamais les piétons, il n'ou-

blie point de crier *garre*, de bien *couper les ruisseaux* et de faire *un temps d'arrêt* avant de franchir les portes cochères; il ne sort jamais de la maison sans avoir bien examiné la voiture qu'il doit conduire, car il sait qu'un petit clou de moins peut faire manquer une roue, etc., etc. : il a le même soin de ses chevaux, qui sont toujours dans le meilleur état, ainsi que son écurie. Cette perfection dans les cochers suppose toujours une infinité de bonnes qualités morales, la vigilance, l'activité, l'attention, les bonnes mœurs, l'attachement à ses maîtres; on ne pourrait rien obtenir de semblable d'un paresseux, d'un ivrogne, d'un libertin, ni même d'un homme arrogant et pré-

somptueux ; car celui-là s'engagerait témérairement dans de mauvaises routes, il irait toujours *ventre à terre*, voulant passer toutes les autres voitures; il oublierait de bien entretenir la sienne, et souvent d'enrayer dans les descentes de grand chemin ; il ne manquerait guère d'aller sur le bord des précipices quand il pourrait faire autrement, etc., etc. ; et ce mauvais cocher ne se corrigera jamais, parce que plus il est insolent et aventureux, plus il se croit étonnant et supérieur.

Dans les voyages un peu longs, quand on a un bon cocher, on fait très-bien de l'emmener avec soi, et de l'établir sur le siége de la voiture, afin de contenir les postillons,

ce qui prévient beaucoup d'accidens.

Il est bien utile aussi dans les voyages d'avoir une femme-de-chambre intelligente, et non comme mademoiselle Alexandrine, qui est toujours très-étonnée de ne pas trouver dans les pays étrangers le langage et les coutumes de la France; elle prend constamment en aversion toutes les servantes des auberges étrangères, parce qu'elle ne comprend rien, dit-elle, *à leur vilain jargon*, et que ces *sottes créatures* de leur côté ne comprennent jamais ce qu'elle leur dit, ce qui signifie que mademoiselle Alexandrine ne sait ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'italien; et d'ailleurs ne s'informant de rien, n'ayant aucune idée des monnaies

étrangères, elle se laisse tromper tant qu'on veut sur tout ce qu'elle achète. Et n'ayant aucune prévoyance, incapable de la moindre attention, elle laisse manquer de tout ses maîtresses, ou les fait toujours attendre. Nous disons ses *maîtresses*, car elle en change sans cesse. Elle finira promptement par n'en plus trouver. Sophie est bien différente d'Alexandrine, c'est particulièrement dans les voyages qu'elle déploie toutes ses bonnes qualités : personne n'emballe si lestement et mieux qu'elle ; les robes, les jupons et les chapeaux arrivent partout avec une fraîcheur qui surprend tout le monde. Sophie a eu soin de placer dans tous les plis des falbalas et dans tous les nœuds de rubans, du coton

ou de petits rouleaux de papier ; les fleurs artificielles ne sont jamais froissées; sa maîtresse, durant tout le voyage, trouve constamment les matins dans les auberges, au bout d'un petit quart-d'heure, presque tous les déjeûners auxquels elle est accoutumée; Sophie, en quittant Paris, n'oublie pas d'emporter un petit mortier de bois, une provision d'amandes, pour faire des laits d'amandes; du sirop de gomme et d'oranges, et plusieurs livres de l'excellent chocolat de Poinçelet, ou de Marquis, ou de Debauve, etc. ; comme il faut au moins deux heures pour faire du bon chocolat, Sophie n'en fait que la veille pour le lendemain matin, lorsqu'on couche dans les au-

berges. Quand Sophie entre dans un pays étranger, elle commence par y apprendre une douzaine de petites phrases absolument nécessaires pour parler aux servantes, aux valets d'auberge, et pour leur demander les choses dont on a besoin (1). Si ses maîtres sont malades en route, Sophie sait parfaitement les soigner, et peut leur faire toutes les tisanes et toutes les infusions que prescrit leur état. Enfin, elle a le secret de se faire aimer, sans commérage, et par conséquent sans perte de temps,

---

(1) On trouve toutes ces choses dans un ouvrage, (par l'auteur de celui-ci) intitulé : *Itinéraire des voyageurs.*

dans tous les lieux qu'elle parcourt, ce qui est très-utile, parce qu'alors on trouve partout de l'obligeance.

CHAPITRE QUINZIÈME.

DE LA DISCRÉTION ET DE LA BASSESSE DE L'ESPIONNAGE.

Les bons domestiques doivent avoir une sûreté parfaite en tout; il ne leur suffit pas de n'être pas capables de voler de l'argent et des effets, il faut encore qu'ils aient la même délicatesse pour tout ce qu'ils voient et entendent dans l'intérieur de la famille de leurs maîtres; écouter des choses qui

ne s'adressent point à nous, découvrir des secrets qu'on veut cacher, ou trahir ceux qu'on nous a confiés sont de véritables délits, et souvent plus coupables et plus importans que des vols pécuniaires. Un domestique ainsi que toute autre personne est impardonnable aussi, lorsqu'il lit des lettres qu'il trouve sur des tables, dans les appartemens, ou qu'on a perdues dans les jardins et ailleurs. En un mot la discrétion est une qualité indispensable dans tous les individus de la société, et particulièrement dans les domestiques, qui ont plus d'occasions et de moyens d'y manquer. Quelque mécontent qu'un domestique puisse être de ses maîtres, il ne doit jamais se permettre

de s'en plaindre et d'en dire du mal; qu'il se borne à demander son congé lorsqu'il trouve qu'on est injuste pour lui; et, quand il a quitté sa condition, s'il déchire les gens qu'il a servis, il se fera tort à lui-même, et l'on prendra la plus mauvaise opinion de son caractère.

Il est inutile d'insister sur la bassesse de l'espionnage dans les domestiques; il est bien généralement reconnu qu'écouter aux portes, épier leurs maîtres, ensuite publier ou vendre leurs découvertes, est en eux le comble de l'infamie, parce qu'ils abusent indignement de l'hospitalité qu'ils reçoivent, et de la sécurité si naturelle à leur égard. Aussi, jamais un domestique qui passe pour

avoir exercé le vil métier d'espion, de quelque manière que ce puisse être, ne trouve à se placer.

CHAPITRE SEIZIÈME.

DU BON JARDINIER.

SYLVAIN, jardinier du comte de ***, est un des meilleurs des environs de Paris et même de France; il est infiniment plus instruit qu'on ne l'est communément dans sa classe; le comte a une belle bibliothèque, et Sylvain, secondé par lui, en a épuisé depuis trois ans tous les livres qui traitent d'agriculture, de jardinage

et de botanique ; Sylvain avait voyagé en Allemagne, il avait vu là des jardiniers très-ingénieux, il y apprit plusieurs procédés de jardinage extrêmement curieux, il y vit des roses sur des pommiers, des artichaux d'une grosseur monstrueuse (1), des bois entiers de roses mousseuses, et donnant de l'ombrage (2) ; Sylvain vit aussi dans le Holstein près d'Ham-

(1) On imagine par analogie que l'on pourrait de même faire grossir la fleur de tournesol jusqu'à lui donner la dimension d'une ombrelle ; on parsemerait de ces tournesols un parterre, et en portant des chaises sous ces fleurs, on aurait ainsi des parasols naturels.

(2) On en voyait un charmant et magnifique dans le jardin de la princesse Henri, près de Berlin, il y a trente ans.

bourg (1) de petites paysannes de neuf ou dix ans qui bêchaient avec beaucoup de succès, mais avec la main, elles avaient des bêches dont elles se servaient avec beaucoup de dextérité; elles étaient assises sur de petits tabourets très-bas qu'un simple mouvement faisait avancer, et n'ayant nul besoin de force, elles faisaient ainsi, sans se fatiguer, beaucoup d'ouvrage par jour. Cette invention serait en France aujourd'hui bien précieuse, depuis que celles des machines dans les manufactures ont fait perdre dans les villages tant de moyens d'existence aux vieilles femmes et aux jeunes filles; il est étonnant que

(1) Le Holstein appartient au Danemarck.

depuis trente ans aucun émigré n'ait eu l'idée d'enrichir nos villages d'une de ces petites bêches. L'auteur de cet ouvrage en avait apporté une, mais on la perdit en route avant même d'arriver en France. Sylvain invente tous les jours quelque chose de nouveau, c'est une louable ambition; il a toujours devant les yeux le noble exemple de M. Thoin qui, de simple jardinier au jardin des Plantes, devint, par son seul mérite, un des membres de l'Académie des sciences; ce corps illustre s'honora lui-même par un tel choix qui fut généralement applaudi, et plusieurs années avant la révolution. Ce n'est pas la seule illustration qu'il y ait eue dans cette classe, qui peut en compter

beaucoup d'autres : le célèbre Gourville, qui fut l'ami du grand Condé, avait été précédemment valet-de-chambre du duc de La Rochefoucauld, et plusieurs fois, chez la princesse Palatine, il eut l'honneur de faire la partie de Louis XIV; ce fut lui que le grand Condé choisit pour lui donner la preuve de confiance de lui dicter son testament, par lequel il voulut lui laisser une somme très-considérable que Gourville refusa positivement. On ne dissertait point alors *sur l'égalité naturelle*, on ne croyait point que l'argent pût l'établir, mais on pensait que les belles actions et les grands talens bien dirigés doivent donner dans la société le rang le plus désirable et le plus dis-

tingué, et une infinité d'exemples prouvaient cette vérité.

Sylvain a fait avec succès un grand nombre de tentatives de greffes, de mélanges de fleurs, de procédés nouveaux (du moins en France), et d'expériences curieuses qui, par la suite, comme on l'a déjà dit, étendront prodigieusement l'art du jardinage, et l'attacheront immédiatement à la botanique et à l'agriculture, car tout se tient dans les connaissances humaines, on ne peut en agrandir une sans la rapprocher d'une autre, et quelquefois de plusieurs; par exemple, la chimie a beaucoup de liaisons avec le jardinage, les arrosemens de diverses liqueurs peuvent produire dans les fleurs de très-grands chan-

gemens, surtout dans les couleurs, etc. ; ces différens procédés sont indiqués dans presque tous les dictionnaires de botanique ; mais on ne les met point assez en usage ; on a vu à Gand, il y a vingt-neuf ans, un cerisier donner des cerises grosses comme des pommes, quatre de ces cerises pesaient une livre ; le propriétaire de cet arbre extraordinaire en envoya une feuille et un noyau à son correspondant allemand, à Berlin, M. Boucher, fleuriste justement renommé ; cet échantillon pouvait parfaitement donner une idée de l'énorme grosseur du fruit. M. Boucher, qui avait beaucoup d'amitié pour l'auteur de cet ouvrage, lui montra ces merveilles ; il serait aussi inté-

ressant que curieux de chercher et de découvrir la cause de ce phénomène, afin de le reproduire. L'art de naturaliser les plantes exotiques (1) est une grande partie de la science du jardinier, et l'on y a fait de grands progrès dans ces derniers temps. Il y aurait encore des découvertes à faire sur les moyens de régénérer les arbres et les arbustes qui dépérissent lorsqu'ils se couronnent (qu'ils se dessèchent par le haut) ; on rend à une fleur cueillie et fanée, sa fraîcheur et son éclat, en brûlant le bout de la queue et la mettant ensuite dans l'eau : ne serait-il pas pos-

(1) C'est-à-dire *étrangères*. On appelle plantes *indigènes* les plantes du pays.

sible d'obtenir le même résultat, en creusant autour de l'arbre un petit fossé qui, en découvrant les racines, donnerait la facilité de les brûler légèrement, ce qui sans doute ferait remonter la sève, et vivifierait l'arbre; après cette opération, on remplirait d'eau le petit fossé, et l'on recouvrirait légèrement le tout. Dans la proportion de la durée d'un arbre et d'une fleur, l'arbre serait vraisemblablement ranimé pour plusieurs années. Sylvain n'a pas négligé dans ses observations les choses commodes qui, sans appartenir directement au jardinage, peuvent néanmoins rendre un jardin plus agréable; par exemple, il a établi dans son jardin plusieurs bancs couverts, semblables à ceux

qu'il a vus en Angleterre dans les promenades publiques.

Je ne dois pas oublier de dire que Sylvain a transporté aussi dans son jardin les charmans tapis de mousse des jardins anglais, qui rendent les longues promenades véritablement délicieuses; ces tapis tiennent lieu de nos sentiers sablés. Le climat humide d'Angleterre leur est plus favorable; mais nos printemps et nos automnes sont en général humides, et d'ailleurs les arrosemens peuvent vaincre cette difficulté.

J'ai encore une chose à proposer à notre jardinage : très-souvent nous avons dans nos potagers des espaliers presque entièrement privés de soleil, je crois que l'on pourrait obvier à cet

inconvénient si funeste aux fruits en peignant en noir les murailles, ce qui quadruplerait l'intensité de la chaleur, chose dont on peut s'assurer en mettant une main sur une porte noire d'un jardin, et l'autre à côté sur le mur, la porte noire sera très-chaude et le mur très-froid. Ceci pourrait épargner beaucoup de tuyaux de chaleur.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

DES VALETS-DE-PIEDS.

On appelle *valet-de-pied* les domestiques montant derrière les voitures des princes du sang; ce chapitre sera court, car il n'y a en général que des éloges à donner à cette classe élevée de domestiques, on a remarqué qu'ils sont infiniment plus polis que tous les autres, indépendamment de la couleur des livrées;

on pourrait facilement, par le ton et les manières, discerner l'antichambre d'un prince de celui d'un particulier et surtout *d'un parvenu*. On trouverait dans le premier antichambre des domestiques obligeans, ayant dans toute leur personne l'expression de la douceur, et même quelque chose de très-distingué; on reconnaîtrait l'antichambre du parvenu au ton bruyant, à l'impolitesse et trop souvent à l'impertinence des domestiques. Cependant ce jugement n'est pas sans exception, et c'est ce que nous admettons volontiers. Les manières des maîtres influent beaucoup sur celles des gens qui leur sont attachés, ou, pour mieux dire, elles les forment. L'affabilité étant toujours

une grâce dans les princes, il en résulte que tous ceux qui les approchent ont un maintien à la fois réservé, ouvert et gracieux. Les places de domestiques chez les princes sont communément les meilleures de toutes : elles sont les plus lucratives, les plus honorables, les plus solides; c'est pourquoi les bons sujets seuls y prétendent; de sorte qu'étant toujours bien composées, les individus ont ordinairement un meilleur langage, de meilleures manières, et des sentimens plus élevés.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CARACTÈRES DIVERS.

Le marquis de Saint-Flour est capricieux, inconstant, minutieux; ses domestiques souffrent cruellement de ces défauts; il est impossible de le servir à son gré : ce qu'il exige un jour lui déplaît le lendemain. Tantôt les soins et les prévenances l'importunent, tantôt il se plaint qu'on n'a pas d'attention pour lui ; il ne gronde

point, il murmure, ce qui souvent est pire; car les emportemens passagers blessent moins que le mécontentement habituel : c'est pourquoi les caractères humoristes sont si difficiles à supporter.

Ergaste, dans un autre genre, est un bien mauvais maître. Sa violence est excessive, et va quelquefois jusqu'à la fureur. Nul domestique, à moins d'une patience angélique, n'y peut tenir plus d'un mois. Mais le plus haïssable de tous les maîtres, est Alcippe : hautain et dédaigneux avec tous ses gens, il les regarde comme étant d'une espèce tout-à-fait inférieure à la sienne; il ne pense pas qu'un homme montant derrière un cabriolet, portant un habit de li-

vrée, ne faisant qu'une chère grossière et couchant dans une soupente, puisse avoir une âme semblable à celle de l'homme qui possède une voiture, une bonne table, de beaux logemens, des habits brodés, une montre d'or à répétition, etc. Alcippe est tellement imbu de ces idées, il est d'ailleurs si avare, que lorsqu'il prend des informations sur un domestique qu'il veut attacher à son service, il questionne comme s'il s'agissait d'un cheval; il commence par demander *s'il mange beaucoup*, combien il lui faut de pain par jour, *s'il a une bonne allure, s'il est bien fait, s'il est facile à mener*, etc. Mélinde est de même insupportable à servir: tout le temps de sa toilette est un

orage ; elle gronde, elle crie, elle tempête ; ce qui se renouvelle souvent, car elle fait régulièrement trois ou quatre toilettes par jour ; et si son miroir lui dit qu'elle a les yeux battus, le teint plombé, ou si elle a mal dormi, sa mauvaise humeur est au comble.

A l'égard des filles entretenues publiquement et des libertins, non-seulement les bons domestiques ne peuvent rester dans de telles maisons, mais ils n'y doivent point entrer. Une bien triste condition pour eux est celle d'un joueur de profession ; par la manière dont on les traite quand on perd, il semble qu'ils soient responsables des mauvaises chances du jeu ; d'ailleurs ils voient chaque jour

appauvrir la maison, les créanciers l'assiéger tous les matins, ils sont mal payés, et forcés de passer presque toutes les nuits.

Les meilleures maisons ne sont pas les plus riches et les plus brillantes, mais celles où la religion est la base et le garant de toutes les vertus, ainsi que de la paix, de l'ordre et du bonheur; c'est-là que l'on vit tranquille et que la bonne conduite est récompensée; nul maître n'est solidement bon, lorsqu'il est irréligieux, et les impies sont nécessairement inconséquens, fantasques et livrés aux passions. *Les incrédules savent-ils* (dit le vrai La Bruyère), *que c'est par ironie et pour se mocquer d'eux qu'on les appelle esprits forts?* En effet, la vé-

ritable *force* est de se maîtriser soi-même et d'être invariablement pur, indulgent et vertueux. La religion est si belle, sa morale est si sublime, que ce n'est jamais que par ignorance qu'on peut l'outrager ; aussi les plus grands génies, les hommes les plus profondément instruits ont tous été religieux. Les incrédules n'ont jamais que des connaissances superficielles (1), mais nos plus grands

(1) Par exemple, Voltaire, qui n'avait jamais lu quatre pages de suite de la Bible, et qui n'a de sa vie blasphémé sans mentir, car il écrivait ses impiétés d'après des extraits infidèles qu'il faisait faire dans ce dessein, ou d'après ses propres inventions, ou bien enfin en copiant de méprisables ouvrages remplis de grossières impostures.

hommes étaient religieux ; les plus grands rois, saint Louis, Charlemagne, etc. ; parmi nos grands capitaines, Duguesclin, le grand Condé, Turenne, etc. ; nos savans les plus célèbres, l'astronome Cassini, Pas-

---

On pourrait parier à coup sûr que Voltaire n'a jamais écrit une page contre la religion, sans faire au moins deux ou trois mensonges, et mentir dans ce cas c'est bien prouver qu'on n'a pas de raisons plausibles à donner. L'abbé Guénée, dans ses excellentes *Lettres de quelques juifs*, a prouvé cette vérité, et que d'ailleurs M. de Voltaire avait fait de fort mauvaises études, qu'il savait très-mal le latin, qu'il ne savait point du tout l'hébreu, ni même le grec, et qu'il était d'une telle ignorance qu'il confondait souvent le titre d'un livre avec le nom de l'auteur. M. de Voltaire vivait quand ces cri-

cal, Arnaud, Nicole, etc. On pourrait en nommer plusieurs qui existent, mais leur modestie le défend; nos véritables moralistes et nos grands littérateurs ont tous été religieux : encore Pascal, auteur de maximes

---

tiques ont été faites, il n'a même pas entrepris de les réfuter, il n'y a répondu que par des invectives et par des calomnies; et c'est ainsi qu'il a constamment répondu à tous ses adversaires. Appelant M. de Pompignan *un sot*, s'écriant en parlant du savant abbé Nonotte : *Comment s'appelle-t-on Nonotte!* disant d'un autre qu'il avait été *balayeur de sacristie*, soutenant que Fréron avait été condamné aux galères, etc., etc. Ces réponses étaient plus ridicules que plaisantes; mais tous les gens dont Voltaire flattait les passions, s'accordaient à les trouver d'une gaîté inimitable.

admirables ; nos orateurs chrétiens éloquens et sublimes sans inconséquence, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Fénélon, Fléchier ; les auteurs de Polyeucte et d'Athalie n'auraient jamais fait ces chefs-d'œuvre, s'ils n'eussent pas été religieux. Le piquant La Bruyère a dû à la religion les plus beaux traits de son ouvrage. Les pensées les plus frappantes de La Rochefoucauld, de Vauvenargues et de Pompignan sont religieuses.

La vicomtesse de R*** est la meilleure des maîtresses quand elle trouve de l'obéissance, de la candeur, et par conséquent une piété sincère. La vicomtesse, dans ce cas, excuse sans peine le défaut d'intelligence ; mais, si ce défaut est réuni à la présomp-

tion et au manque de sincérité, elle pense que l'indulgence trop prolongée serait alors, non une vertu, mais une faiblesse très-condamnable. Quand on répond à ses soins, elle se plaît à instruire une femme-de-chambre ignorante et docile qui veut sortir de cet état apathique, et on le peut toujours quand on le veut. La vicomtesse n'exige jamais que des choses justes, raisonnables; elle récompense avec noblesse le devoir bien rempli et les attentions qui viennent du cœur; lorsqu'on est bien née, on s'attache à elle comme on s'attache à la vertu, parce qu'elle est équitable, touchante, solide et vraie, et parce qu'on satisfait sa conscience en lui obéissant; on la sert, non

par intérêt, mais par inclination, et pour goûter le charme de la paix intérieure, le premier de tous les biens.

BELLES ACTIONS

VÉRITABLES,

FAITES PENDANT LA RÉVOLUTION.

BELLES ACTIONS.

INTRODUCTION.

« Les Italiens ont à citer un excel-
» lent ouvrage sur les domestiques, et
» qui est intitulé : *Abrégé de la vie de*
» *Louis Stefanelli*, domestique du
» cardinal Cibo, mort à Rome en
» odeur de sainteté, le 8 septembre
» 1737. Le cardinal ayant, de concert
» avec un autre ecclésiastique, re-
» cueilli les faits, chargea de la ré-
» daction un humble cordelier, que
» la providence destinait à la plus

» haute dignité de l'église. Dans cette » biographie, Ganganelli montre la » religion comme elle est essentielle- » ment; toujours grande, toujours » aimable. Son ouvrage, publié en » 1737, fut traduit, douze ans après, » dans notre langue.

» Il faudrait (disait le cardinal Cibo » au pape (Clément XII), il faudrait » descendre dans le cœur de Stefa- » nelli pour savoir jusqu'où le chris- » tianisme élève les personnes les plus » communes. Je suis ravi, mais étran- » gement humilié de voir qu'un jeune » homme, qui n'est que mon domes- » tique, est cependant mon maître » dans la vie spirituelle et la pratique » des conseils évangéliques. Il parle » de Dieu comme s'il était inspiré, il

» agit comme s'il avait la foi qui trans-
» porte les montagnes. Je le révère au-
» point que depuis long-temps je l'au-
» rais tiré de la domesticité s'il avait
» voulu y consentir, et je me mettrais
» souvent à ses genoux, si je ne crai-
» gnais de lui faire de la peine. Il est
» pour moi l'homme le plus capable
» de m'encourager à la piété. »

Clément XII fut tellement frappé de cet éloge, qu'il chargea le cardinal Cibo de le recommander aux prières de Stefanelli, avec lequel il voulut ensuite s'entretenir, et dont il demandait souvent des nouvelles, tant il est vrai que la vertu commande l'admiration. Un simple domestique conquit l'estime de plusieurs papes, et mérita d'avoir pour historien celui

d'entre eux qui, dans le dix-huitième siècle, a le plus illustré la tiare (1).

Dans l'ouvrage dont nous venons d'extraire la vie de Stefanelli on trouve l'indication de deux vies de saintes, qui toutes deux furent servantes; l'une *la vie de sainte Marie*,

---

(1) J'ai tiré cet intéressant article d'un excellent ouvrage intitulé : *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc. Je ne connaissais pas cet ouvrage aussi curieux par les recherches, qu'il est utile et agréable par les détails, et le but moral, et la manière dont il est écrit. Il est étonnant que ce livre si estimable ne soit pas plus généralement connu, d'autant plus qu'il est fait avec une précision remarquable, et qui devient tous les jours plus rare; il est en un volume in-8° qui n'a que 231 pages.

servante et martyre, dont la fête est fixée au 1.er novembre; l'autre, intitulée ainsi : *Modèle et patron des servantes et ouvrières, de toutes personnes en service*, ou *vie de sainte Zite*; in-8°. Chambéri, 1811, avec approbation du grand-vicaire M. Bigex.

BELLES ACTIONS

VÉRITABLES,

FAITES PENDANT LA RÉVOLUTION.

MADAME la marquise de M*** et sa sœur étant encore dans la première enfance durant le règne de la terreur, furent sauvées l'une et l'autre par une femme de chambre qui les conduisit dans les pays étrangers, et les y fit vivre de son travail pendant plusieurs années. Cette héroïque femme de

chambre existe, et elle jouit d'une bonne pension que lui fait la reconnaissance; elle est d'autant plus heureuse que son bonheur est le fruit de sa conduite et de ses vertus. Je pourrais citer un très-grand nombre d'exemples de ce genre; mais il faut savoir s'arrêter surtout quand on ne veut faire qu'un seul volume. Presque tous les dépositaires fidèles ont été des domestiques.

Madame la comtesse A. de B*** étant ruinée par la révolution, fut obligée d'abandonner à ses créanciers la belle maison qu'elle occupait dans le faubourg Saint-Germain. Elle s'établit dans la même rue, à un cinquième étage, vis-à-vis son ancien hôtel; elle congédia tous ses gens,

se contentant d'être servie par une *femme de ménage*; mais ses deux femmes de chambre voulurent absolument rester à son service, en annonçant qu'elles ne recevraient pas de gages et qu'elles vivraient de leur travail. Toutes deux également nobles et généreuses, n'étaient cependant ni sœurs ni parentes; elles pensaient qu'elles ne pouvaient abandonner dans le malheur celle qui, dans la prospérité, les avait comblées de bienfaits. Elles possédaient tous les talens utiles dans leur état; et encore dans la force de l'âge, elles n'auraient pas manqué de bonnes places si elles en eussent cherché. Elles prodiguèrent constamment à leur infortunée maîtresse les soins

les plus tendres et les plus assidus.

La comtesse de B*** se mourait de la consomption ; incapable de cultiver les talens agréables qu'elle avait eus, elle l'était même de se livrer à la moindre occupation ; une paresse insurmontable, présage de sa fin prochaine, la privait de toute espèce de distraction. Elle avait conservé une harpe posée dans un coin de sa petite chambre. Hélas ! disait-elle, je suis sans voix, elle est sans cordes, et je n'ai pas la force d'en remettre ! Je m'éteins, et elle a perdu son éclat ; après avoir brillé, l'obscurité, l'oubli, sont désormais notre partage ; nous sommes devenues le plus triste emblême l'une de l'autre !..... Le seul plaisir de cette mal-

heureuse personne, jadis si vive, si généralement louée, était de s'établir dans l'embrasure de sa fenêtre, et de contempler l'hôtel où s'étaient écoulés les plus beaux jours de sa vie. Elle se rappelait avec détail des amusemens frivoles, des discours pleins de séduction, de vains éloges, des protestations trompeuses... Ces souvenirs déchiraient son cœur, et néanmoins elle y trouvait une sorte de charme indéfinissable, quoiqu'elle en connût toute l'illusion, et qu'ils lui rendissent sa situation présente plus amère. Elle ne se plaignait point; on la croyait concentrée dans une affection obscure et particulière; mais depuis long-temps l'ingratitude en avait brisé les nœuds: on l'ou-

bliait sans dureté. Cependant une de ses anciennes amies apprit par hasard sa situation, et vola sur-le-champ chez elle pour lui offrir tous les services, tous les secours de l'amitié; elle la pressa, mais vainement, d'accepter un asile dans sa maison de campagne. Non, non, lui répondit la comtesse, quand on a été forcé d'entrer ici, *on n'en doit sortir que pour aller au tombeau!*....

L'infortunée ne survécut que peu de mois à cette entrevue. La religion et les soins des deux fidèles amies qui ne l'avaient jamais quittée, adoucirent pour elle l'horreur d'un douloureux abandon et les angoisses de la mort; que dis-je! elle ne dut point sentir la cruelle amertume de l'aban-

don, l'amitié la mieux éprouvée, la plus désintéressée lui restait !... (1)

Tout le monde a vu, à Hambourg, le nommé Gérard, français, émigré avec M. et Mme de F***, ses maîtres, dont il avait été cuisinier à Paris pendant plusieurs années. Il se fit restaurateur; et comme il était excellent cuisinier, il eut bientôt une grande vogue. Ses anciens maîtres, qui avaient été forcés d'abandonner une fortune considérable en France, se trouvaient à Hambourg sans aucune

---

(1) Tous les détails qu'on vient de lire sur la comtesse A. de B*** sont très-exactement vrais. On n'y a rien ajouté.

ressource. On citait à ce sujet un mot charmant de Gérard : *Malgré les jacobins*, dit-il, *je resterai leur cuisinier;* il aurait pu ajouter qu'il leur ferait toujours faire aussi bonne chère, car il leur envoyait constamment tous les jours le dîner le plus délicat et le plus recherché, pour six personnes. Cette générosité les toucha vivement : cependant ils voulurent d'abord s'y opposer; ils cédèrent à la fin aux instances de Gérard, qui leur répétait qu'ils le payeraient lorsque, de retour en France, on leur aurait rendu leurs biens. Cet héroïque restaurateur avait en outre dans sa maison une salle éloignée de toutes celles qu'il abandonnait au public; cette pièce avait une issue secrète

pour entrer et pour sortir, et tous les matins, à midi, on y servait un énorme potage, une grosse pièce de rôti, deux grands plats de légumes, du bon pain en abondance, cinq ou six bouteilles de bière, le tout formant un dîner donné secrètement à douze pauvres émigrés dont le maître de la maison connaissait seul les noms.

On pouvait citer à Hambourg, dans le même temps, plusieurs exemples de ce genre donnés dans la même ville par des domestiques. Pour ne pas trop grossir ce volume, je ne parlerai que d'une jeune personne qui a trouvé sa récompense dans sa vertu même. Elle était femme de chambre de madame la marquise du B*** de la M***, et de plus élevée par

elle depuis l'âge de neuf ans; elle en avait dix-sept, et elle était extrêmement jolie, ayant plus d'éducation qu'on n'en a communément dans son état, lisant et écrivant bien, ayant un bon langage et des manières agréables; elle aurait pu facilement, en pays-étranger, trouver une bonne place de demoiselle de compagnie; mais, décidée à ne point abandonner sa bienfaitrice, perclusе de la moitié du corps, et à la faire vivre du travail de ses mains (1), elle resta

(1) Ce qu'elle effectua en vendant de belles broderies de son ouvrage, que tout le monde se fit un plaisir d'acheter, non-seulement sans marchander, mais en les payant au-dessus de leur valeur.

avec elle dans un grenier, dont elle ne sortait que les dimanches pour aller à l'église catholique y entendre une basse messe ; car elle savait que se priver de la grand'messe pour soigner une infirme était une œuvre méritoire. Bientôt sa jolie figure et les choses intéressantes que ses hôtes racontaient d'elle attirèrent à cette église une foule de curieux ; dans ce nombre se trouva un riche négociant qui en devint amoureux ; il lui fit d'abord d'indignes propositions, qu'elle rejeta avec le dédain le plus sincère ; peu de temps après, il lui offrit de l'épouser. J'accepte cet honneur, lui dit-elle, mais à condition que vous vous chargerez de madame la marquise du B*** de la M***, qu'elle aura

un bel appartement dans votre maison, et qu'elle sera toujours traitée, par vous et par vos gens, comme la mère de votre épouse. Le négociant, qui avait des sentimens nobles, sut apprécier ceux de cette angélique jeune fille; il l'épousa avec l'approbation universelle. Madame du B*** de la M*** fut magnifiquement logée et meublée, et traitée constamment par le mari ainsi que par la femme avec tout le respect de l'affection filiale.

Ce fait est exactement vrai, ainsi que tous ceux qui sont cités à la louange des domestiques dans le cours de cet ouvrage; et plusieurs personnes qui étaient à Hambourg en 1796, et qui vivent encore,

en ont conservé le touchant souvenir.

Qu'il est injuste, qu'il est absurde, de mépriser, de condamner toute une classe et un ordre entier, parce qu'il s'y trouve beaucoup de sujets médiocres et quelques scélérats! C'est ce qui s'est vu en tout temps, dans toutes les associations considérables. Les familles royales étant moins nombreuses que les autres, ont produit aussi beaucoup moins de crimes. Le nombre des bons rois et des grands empereurs surpasse de beaucoup, chez toutes les nations, celui des mauvais, même parmi les Païens, et, depuis l'établissement du christia-

nisme, les princes atroces sont heureusement devenus des chimères partout où cette loi divine a été reçue, ou du moins on en citerait à peine un ou deux par siècle. Les ordres religieux connaissant mieux que les particuliers cette loi céleste, source éternelle de toute vérité, ont toujours offert un prodigieux nombre d'exemples admirables et sublimes dont on chercherait en vain ailleurs le modèle; tels furent saint Vincent de Paul, saint François de Sales, des millions d'archevêques, d'évêques, de curés, d'ermites (1), de

(1) On compte parmi les ermites beaucoup de princes qui, dégoûtés des grandeurs humaines, si fragiles et si dangereu-

religieuses, toutes les sœurs de charité, tous les fondateurs d'ordres religieux, etc. Il est à remarquer que toutes ces personnes n'agissant nullement pour la gloire humaine,

---

ses, ont fini leurs jours dans des ermitages; entre autres, dans le bas-empire, le fameux Cantacuzène, héros aussi distingué par sa piété que par ses talens politiques et guerriers. Le dernier empereur l'avait désigné pour son successeur au préjudice de son fils. Cantacuzène accepta, monta sur le trône, et prit aussitôt pour collègue le fils déshérité du dernier souverain, accordant ainsi avec l'exacte justice le respect qu'il devait aux dernières volontés de son bienfaiteur. L'empire était déchiré par des factions intérieures, et par la guerre. Cantacuzène se mit à la tête des armées, et par d'éclatantes victoires, termina la guerre; il soumit ensuite les factieux, et ayant rétabli

ne font en général point de bruit, et que presque toutes leurs belles actions se font secrètement et dans

---

l'ordre et la paix, il abdiqua pour se retirer dans un ermitage, afin de se livrer sans distraction à la religion et à la vie contemplative. Peu d'années après il apprit que de nouveaux troubles agitaient l'empire ; il n'hésita point à s'arracher de sa retraite, et à voler au secours du jeune empereur, et il se remit à la tête des armées, remporta une nouvelle victoire, dompta pour la seconde fois les rebelles et les séditieux, qui croyaient voir en lui le génie de l'empire. Lorsque le calme le plus parfait eut succédé à tant d'orages, il abandonna les rènes du gouvernement, et retourna dans son ermitage, où il termina saintement, dans un âge très-avancé, sa noble et sublime carrière, dont une grande partie fut employée à chercher l'oubli de la gloire humaine qui l'avait illustré.

l'ombre. Que de dignes prêtres se conduisent ainsi tous les jours et dont les noms restent ignorés! L'Europe entière doit sa civilisation à des prêtres catholiques, et nommément l'Angleterre, qui les a tant persécutés depuis. L'Université d'Oxford fut fondée par Alfred-le-Grand, qui fit venir des prêtres catholiques étrangers pour en tenir toutes les écoles, non-seulement de théologie, mais de toutes les sciences humaines; car les prêtres seuls alors, et pendant longtemps depuis, avaient de l'instruction; c'est à des prêtres (aux jésuites) que toute la jeunesse européenne doit les idées saines généralement répandues sur les études et sur l'éducation. Ainsi l'on peut croire

que les jeunes gens aimeront toujours particulièrement cet ordre qu'ils doivent regarder comme bienfaiteur de leurs ancêtres. Nous devons aussi aux savans bénédictins les recherches les plus approfondies sur l'histoire ; ce sont eux encore qui, pendant l'invasion des peuples du nord, préservèrent nos manuscrits les plus précieux de la fureur destructive de ces barbares. Nous devons à des missionnaires, surtout aux jésuites, toutes les richesses de l'Inde : la soie, le thé, le café, le cacao, la vanille, l'indigo, le quinkina, et beaucoup d'autres drogues qui guérissent tant de maux. Enfin le peuple doit uniquement aux prêtres, par les leçons du catéchisme et par les prédications,

son instruction morale, qui seule peut établir entre tous les individus d'une nation, une véritable égalité de droits à l'estime, et quels que soient leur naissance et leur état. Ainsi l'enfance, la jeunesse, instruites par les prêtres, les vieillards, les infirmes, les malades, consolés et soignés par eux avec dévouement, doivent également les bénir. Si l'on répondait que de nos jours les personnes consacrées à Dieu n'ont plus cette ardente charité, ce serait une insigne calomnie démentie par des milliers de faits récens (1). Tous les

(1) Pendant le règne de la terreur, une multitude de prêtres ont été martyrs de la charité chrétienne. Ceux qui ont pu émigrer

ecclésiastiques restés en France (pendant la vie de Robespierre), le nombre en fut grand, périrent sur des échafauds pour servir la religion, et avec un courage inébranlable; et en célébrant chaque jour la messe dans des caves, chaque prêtre en consom-

---

ont édifié tous les étrangers par la perfection de leur vertu: sans aucune prédication, et même sans en avoir le projet, ils ont converti un très-grand nombre de servantes et de domestiques protestans, par la seule puissance de l'exemple, la profonde admiration qu'ils inspiraient conduisait naturellement à la foi. L'un d'eux, avec le dessein de devenir curé, avait fait d'abord à Montpellier toutes les études relatives à la médecine; après avoir été reçu médecin, certain alors d'être un jour doublement utile à ses paroissiens, il entra au séminaire et se fit prêtre: il obtint une cure aux environs

mant comme ministre le saint Sacrifice, pouvait aussi s'offrir à Dieu comme victime, puisque s'il eût été découvert, on l'aurait, sur-le-champ, conduit à la guillotine, ce qui est arrivé mille fois. On a publié de gros

---

de Montpellier; mais presque aussitôt la révolution éclatant, il ne voulut pas prêter un serment contraire à l'obéissance que les ecclésiastiques doivent au Saint-Siége, et il se sauva en Angleterre; là, il se consacra aux émigrés français comme prêtre et comme médecin; il sauvait la vie ou l'âme, et souvent les deux; il exerça pendant plusieurs années cet ingénieux et saint ministère; ensuite il revint dans sa patrie. Quand on rétablit la religion, il fut admis grand vicaire du diocèse de Paris, où il exerça la médecine pour les pauvres; enfin il fut nommé curé comme il le désirait aux environs de Paris.

volumes sur les belles actions des prêtres pendant la révolution ; voyez entr'autres l'ouvrage volumineux intitulé : *Les Martyrs de la foi durant la révolution.*

Parmi tant d'exemples admirables, je ne rapporterai plus de ce temps qu'un seul trait que j'ai déjà cité dans un autre ouvrage (*les parvenus*) ; mais d'une telle sublimité, qu'on ne saurait trop le répéter. Un saint prêtre caché à Paris pour y assister ceux qui s'y trouvaient et qui pouvaient avoir besoin de son ministère, fut imploré par une femme du peuple très-pieuse, mais dont le mari mourant avait été et se piquait d'être, encore à l'agonie, le plus insigne et le plus féroce jacobin. Le digne ecclé-

siastique consentit à l'aller exhorter, malgré le risque qu'il courait en entrant dans cette maison. Lorsqu'il fut dans la chambre du moribond, ce dernier se mit dans une violente colère aussitôt qu'il l'aperçut, et, en étendant vers lui un bras décharné, il s'écria : Il n'y aura point de miséricorde pour moi ; ce bras que vous voyez a égorgé quatre-vingt-dix prêtres !..... Eh bien ! mon fils, répondit le vénérable ecclésiastique, remerciez Dieu qui en a sauvé un pour vous absoudre !...

Qui pourrait ne pas chérir une religion qui sait inspirer de telles réponses et des sentimens si sublimes ? Le malheureux jacobin qui, jusque-là, n'avait aperçu dans une autre

vie que de justes et d'horribles châtimens, éclairé par une lueur soudaine et céleste, entrevit le ciel dans l'éternité; il écouta avec ferveur, se repentit avec sincérité, et mourut en paix et saintement.

On ne peut comparer ce beau trait qu'à l'action de M. de Chevérus, évêque de Montauban (aujourd'hui archevêque de Bordeaux), qui, sans discours, sans exhortation, raccommoda pour la vie, il y a trois ou quatre ans, deux ennemis qui paraissaient être irréconciliables. Le digne prélat apprenant que le curé et le maire d'une petite ville voisine de Montauban, étaient brouillés avec un éclat qui scandalisait les gens de bien, et sachant de plus que le maire venait

souvent à Montauban, ordonna qu'on l'avertît la première fois qu'il y viendrait; alors il se rendit sur-le-champ à son hôtellerie : le maire fut étrangement surpris de l'honneur que lui faisait Sa Grandeur en venant le chercher dans son cabaret; l'évêque lui dit qu'il avait une grâce à lui demander à laquelle il attachait le plus grand prix, et qui, loin de le compromettre, ne pouvait que lui être utile. Le maire répondit qu'il n'avait rien à refuser à Sa Grandeur, et qu'il s'engageait d'avance à faire ce qu'il désirait; à ces mots l'évêque s'approche, le prend dans ses bras, le serre étroitement contre sa poitrine, l'embrasse à plusieurs reprises, et lui dit ensuite: Je vous demande, quand

vous serez de retour dans votre ville, d'aller sur-le-champ chez votre curé, de lui rendre cet embrassement; mais exactement tel que vous l'avez reçu et avec la même effusion de cœur. Le maire, touché jusqu'au fond de l'âme, tombe aux pieds de l'évêque, promet tout, et tint parole. Le raccommodement entre lui et le curé fut également prompt, sincère et durable. Ce même évêque, dans les funestes inondations qui ont désolé ce beau pays, a montré un courage et une charité véritablement sans bornes. Voilà des faits incontestables; et quelle foule d'autres actions de ce genre, faites par des ecclésiastiques, se sont passées sous nos yeux! Que l'on cesse donc de répéter, dans

les salons et dans les antichambres, ces lieux communs aussi injustes qu'injurieux contre les ordres, les associations, etc., etc.; que les domestiques songent qu'en devenant l'écho de ceux qui disent continuellement, sans aucune réflexion, que les prêtres sont *séditieux*, *ambitieux*, *dominateurs*, *intrigans* (1), ils n'auront

(1) Ces calomnieuses accusations rappellent un mot plaisant cité par l'auteur *des Martyrs de la foi pendant la révolution*; une douzaine de vertueux prêtres furent conduits à la mort par la gendarmerie; on les plaça au bas de la guillotine en attendant qu'une exécution commencée fût finie: l'un d'eux pleurait; les autres ecclésiastiques l'exhortèrent doucement à la parfaite résignation; alors un gendarme s'écria: *Taisez-vous, cabaleurs!..*

pas le droit de s'offenser du proverbe outrageant et si souvent injuste, qui dit : *menteur comme un laquais.* Et néanmoins il faut absolument, pour leur honneur, leur réputation, et le bonheur de leur existence, qu'ils fassent entièrement tomber, par leur bonne conduite et leur moralité générale bien reconnue, cette insultante comparaison, et qu'ils se réunissent pour y substituer celle-ci : *fidèle comme un laquais ;* le mot *fidèle* s'appliquera également à l'attachement et à la probité.

Oui, en général les domestiques ont été *fidèles*, sous tous les rapports,

pendant les calamités de la révolution, et même mieux que *fidèles*, ils ont montré à l'envi les uns des autres une grandeur d'âme et une générosité réellement admirables. Nous en avons déjà cité plusieurs traits. Nous ne pouvons mieux terminer cet ouvrage qu'en rapportant quelques exemples de ce genre.

Madame de ****** en émigrant, au commencement de l'année 1791, fut obligée de laisser ses domestiques à Paris; elle regrettait surtout l'un d'eux qui se nommait Geoffroi; elle l'avait marié, et, en le gardant à son service, elle lui avait alors assuré une petite pension viagère de deux cents francs, qui lui fut conservée par les jacobins qui se piquaient de bien

traiter les domestiques qui ne suivaient point leurs maîtres; en se séparant de lui, madame de ****** trouva le moyen de lui assurer une forte gratification de cinquante louis, en lui remettant un billet dans lequel elle reconnaissait lui devoir cette somme qui lui fut payée en arrivant à Paris. Peu de temps après, Geoffroi qui possédait beaucoup de talens précieux dans son état, se plaça avantageusement dans une grande maison; sa femme, qui était bonne couturière, y fut reçue aussi en qualité de femme de charge; ils auraient pu vivre là parfaitement heureux, mais Geoffroi, tourmenté par le souvenir de sa première maîtresse, ne pouvait se consoler de l'avoir perdue; il parvint à

faire passer sur la tête de sa femme sa petite pension, ensuite il fit tant de démarches secrètes, qu'il découvrit la retraite dans les pays étrangers de madame ******, et sous quel nom supposé elle y vivait; il lui écrivit la lettre la plus touchante, pour la conjurer de lui permettre de l'aller servir sans gages, et de faire le voyage à ses frais, en ajoutant qu'il avait conservé tout entière sa généreuse gratification de douze cents francs; sa lettre finissait ainsi : *Souvenez-vous, ma chère bienfaitrice, que je sais faire en perfection les confitures de Bar, que vous aimez tant!*

Madame ******, en exprimant une vive sensibilité, refusa cette preuve d'un dévoûment qui méritait toute sa reconnaissance, et elle ajouta

qu'elle n'aurait même pas de quoi payer le sucre nécessaire pour faire les bonnes confitures ; qu'ainsi il fallait attendre des temps plus heureux. Le pauvre Geoffroi ne put attendre, le chagrin le consuma, il mourut au bout de huit mois d'une maladie de langueur (1).

Voici un autre fait dont les personnages existent encore : je les nommerai, parce qu'ils peuvent prétendre

---

(1) On peut certifier que l'histoire du bon Geoffroi est de la plus scrupuleuse vérité, car l'auteur de cet ouvrage est madame ***.

aux prix bienfaisans fondés par feu M. de Monthion :

Une jeune fille, nommée Marie, est entrée il y a environ quinze ans au service de madame de Roquelay, veuve d'un ancien conseiller du parlement de Rouen. Cette dame, autrefois très-riche, est tombée par la suite déplorable de différens malheurs dans une profonde misère, très-âgée, et réduite à renvoyer tous ses domestiques ; elle s'affligeait surtout de se séparer de Marie qu'elle aimait particulièrement, mais Marie n'a jamais voulu la quitter ; elle la sert tout le jour avec un zèle qui n'éprouve point de ralentissement, et elle passe une partie des nuits à travailler pour elle. Marie est adroite,

bonne ouvrière et laborieuse; elle fournit parfaitement à la subsistance et à l'entretien de sa maîtresse; elle lui porte tout l'argent qu'elle gagne; elle ne dispose jamais de la plus petite somme : depuis douze ans cette conduite admirable ne s'est pas démentie un seul instant, et Marie est si soumise, si respectueuse, que lorsqu'on les voit ensemble, et qu'on ignore ces détails, on doit croire que c'est madame de Roquelay qui est la bienfaitrice (1).

Il existe présentement à Bordeaux

(1) Je tiens cette notice d'une personne aussi véridique qu'elle est aimable et spirituelle, madame de Sartory, qui connaît madame de Roquelay.

deux infortunées aussi intéressantes par leurs vertus que par leur situation; l'une, mademoiselle Férand, a perdu tout ce qu'elle possédait, il y a plusieurs années; l'autre, Catherine Pernelle, justement surnommée Angélique, et qu'on ne désigne que sous ce nom, était à son service avant cette époque, et elle y est restée par attachement et pour faire vivre sa maîtresse de son travail, ce qu'elle a fait pendant beaucoup d'années; mais mademoiselle Férand a soixante-dix ans aujourd'hui, elle est accablée d'infirmités, dont chaque jour accroît la violence et le nombre; son héroïque femme-de-chambre en a soixante-huit, et les soins constans qu'elle prodigue à sa malheureuse

maîtresse, les veilles et le travail ont presque épuisé ses forces; elle éprouve une douleur inexprimable de ne pouvoir plus subvenir qu'imparfaitement aux besoins de celle qui est l'objet de toutes ses pensées, et en prévoyant que bientôt ses propres souffances physiques la mettront tout-à-fait hors d'état de lui être utile. Ces deux infortunées, si dignes d'exciter la plus tendre compassion, mériteraient bien que le gouvernement vînt à leur secours, en leur assurant une petite pension viagère. M. l'archevêque de Bordeaux et M. le préfet rendront d'elles les meilleurs témoignages, ainsi que toutes les personnes distinguées et charitables de cette ville.

Le héros des domestiques de notre temps est certainement celui de M. Barthélemy ; ce dernier, au nombre des seize déportés, envoyés à Cayenne sous le directoire, vit accourir, au moment de son départ de Paris, son fidèle domestique, nommé Letellier, qui montra un écrit fait par les autorités, qui lui permettait de suivre Barthélemy. Le commandant de l'escorte (1) voulut

(1) « Ce commandant sortait depuis un » mois des galères de Toulon, où il avait été » mis en exécution du jugement d'un conseil » de guerre, pour crimes de vol, assassinat » et incendie commis dans la Vendée. » Le nom de ce misérable est mis dans la relation; je m'abstiens de le répéter par égard pour sa famille, s'il en a laissé une.

l'écarter, et sur sa ferme résistance il lui dit (*Relation de M. Ramel*) : « Tu veux donc associer ton sort » à celui des hommes qui sont per- » dus pour jamais ; quels que soient » les événemens qui les attendent, » sois sûr qu'ils n'en reviendront pas. » Mon parti est pris, répond Letel- » lier ; je suis trop heureux de parta- » ger les malheurs de mon maître. Hé » bien, va, fanatique, réplique le » commandant, va périr avec lui » Letellier se précipite aux genoux » de Barthélemy, qui fut trop heu- » reux, dans cet affreux moment, de » serrer contre son cœur un tel ami: » Cet homme a constamment montré » le même dévouement et le même » courage ; nous l'avons toujours traité

» et considéré comme l'un de nos » compagnons. » (*Relation faite par l'un des déportés, M. Ramel,* et imprimée à Londres en 1799, sous le titre de : *Journal de l'adjudant-général Ramel.*)

Le Tellier eut d'autant plus de mérite à suivre son maître qu'il était persuadé que les malheureux déportés seraient embarqués dans ce qu'on appelait alors *des bateaux à soupape*, et, par conséquent, noyés comme beaucoup d'autres déportés l'avaient déjà été. La ville entière d'Orléans montra beaucoup d'humanité aux malheureux exilés lorsqu'ils y passèrent ; ils y furent bien logés et bien nourris : deux dames de la ville se déguisèrent et prirent des habits

grossiers pour les servir ; elles leur portèrent et leur donnèrent secrètement mille petites choses inestimables dans leur situation ; elles leur offrirent même de l'argent qu'ils refusèrent. Il est impossible de donner une idée de ce que souffrirent ces infortunés durant leur déportation. L'attachement de Le Tellier pour son maître doublait ses forces et son courage : uniquement occupé de lui, on ne l'entendait jamais se plaindre de ses propres souffrances, et même sa santé n'en fut point altérée ; la providence semblait la lui conserver pour offrir en lui l'exemple admirable d'une vertu aussi touchante que sublime. Au milieu des horreurs de la faim et d'une affreuse captivité,

dans des cachots infects, privé de jour, couché la nuit sur de la paille pourrie par l'humidité, dévoré par des milliers d'insectes et de reptiles venimeux, il fut toujours en état, non-seulement de soigner nuit et jour son maître accablé d'infirmités, mais de rendre en outre une infinité de services de ce genre aux autres déportés. Plusieurs déportés trouvèrent le moyen de s'évader et lui offrirent de l'emmener avec eux; il les refusa, parce que Barthélemy était trop malade pour soutenir une longue navigation; et Le Tellier perdit volontairement une occasion qui paraissait unique de recouvrer sa liberté, et même malgré le maître auquel il la sacrifiait; car Barthélemy

le pressa vainement de s'embarquer. — Non, répondit Le Tellier, sans vous je ne serais pas libre, et je ne puis l'être qu'en vous servant, puisque c'est mon bonheur et ma volonté. — Ce vertueux Le Tellier ne reçut dans ce monde que le véritable prix des belles actions et d'une vie sans tache, le témoignage de la conscience et l'admiration de ses contemporains : lorsqu'il vit son maître convalescent, il succomba enfin à tant de veilles et de fatigues, il tomba tout-à-coup mortellement malade; son digne maître le soigna à son tour avec tout le zèle de la reconnaissance, et il expira dans ses bras (1)....

(1) On peut comparer à Le Tellier la

Presque tous les prix bienfaisans, fondés par feu M. de Montyon, ont été donnés à des domestiques, en-

---

touchante Marianne Rambour dont j'ai conté l'histoire dans *les Veillées du château.* Plusieurs années avant la révolution, Marianne Rambour était femme-de-chambre de la dame de Salency, qui voulait fonder une école de charité dans ce lieu devenu si célèbre par ses rosières, sa mort l'empêcha d'exécuter ce projet bienfaisant; Marianne Rambour voulut y suppléer, elle se retira à Mézières sa patrie, elle se priva de tout, travailla nuit et jour, et vint à bout d'amasser la somme nécessaire qu'elle envoya au prieur de Salency, en le priant d'établir l'école, au nom *de sa chère maîtresse*, qui avait emporté au tombeau le regret le plus vif de n'avoir pu la fonder. Quand mon ouvrage parut, je m'empressai à l'heure de notre lecture du soir, de lire ce trait à mon élève, duc de Valois, alors âgé de

tr'autres les suivans: M. Antoine Magy fut entièrement ruiné par la révolution : il vint à Paris avec ses deux anciens domestiques, Guanisset et sa femme ; il sollicita vainement des in-

---

neuf ou dix ans (aujourd'hui duc d'Orléans); il se passionna tellement pour Marianne Rambour, qu'il me quitta brusquement sans me dire son dessein, il courut à la salle de billard où jouait le prince son père, il interrompt la partie, conte rapidement l'histoire de Marianne Rambour et demande pour elle une pension de six cents francs qui lui fut accordée sans difficulté. Il revient à toute jambe me conter cet heureux succès; il écrivit de sa main à Marianne Rambour pour lui annoncer cette nouvelle. La pension a été exactement payée jusqu'à l'émigration; mon élève, devenu duc de Chartres, avait à cette époque dix-huit ou dix-neuf ans.

demnités ; et, depuis cette époque, il n'a existé que par les sacrifices de ses fidèles serviteurs. Le mari se plaça sacristain chez les carmelites, rue d'Enfer : il recevait chaque mois quinze francs qu'il mettait dans la maison ; l'épouse se procura des ouvrages de couture qui furent employés au même usage. Elle mourut il y a trois ans ; Guanisset se trouva seul chargé de son malheureux maître : il redoubla de zèle et d'activité. Dans les momens libres que lui laissaient les soins de la sacristie, il faisait des commissions. Il a partagé avec un autre le prix de vertu fondé par M. de Montyon, et le gouvernement doubla ce prix. Il s'était fait inscrire au bureau de charité ; et, par un senti-

ment de respect, il refusa de faire porter sur ce même rôle d'indigence le nom révéré de son vieux maître, âgé de quatre-vingt-dix ans.

M. et Mme Chartier émigrèrent en Angleterre, n'emmenant avec eux qu'une femme-de-chambre nommée mademoiselle de Courty, qui, en partant, annonça qu'elle renonçait à toute espèce de gages. Mademoiselle de Courty avait des talens extraordinaires dans son état, qu'elle réunissait à tous ceux qu'on exige dans une femme-de-chambre. On lui offrit à Londres des places très-lucratives, qu'elle refusa toutes avec une inébranlable fermeté, déclarant que rien ne la détacherait de madame Chartier, devenue souffrante et fort

infirme. On lui proposa aussi vainement un mariage extrêmement avantageux.

M. et Mme Chartier revinrent en France avec leur fidèle compagne, mademoiselle de Courty; M. Chartier y fit d'infructueuses réclamations, et mourut peu de temps après. Mademoiselle de Courty resta seule chargée de sa veuve, dont elle est l'unique ressource. Elle a reçu en 1821 la moitié (quatre cents francs) d'un des prix fondés par M. de Montyon.

Mademoiselle Coillard, âgée en 1822 de soixante-seize ans, et née à Saint-Germain, en Basse-Normandie, entra, il y a trente ans, au service de M. Millien, ancien procureur du roi au conseil d'Artois. M. Millien

ayant perdu sa charge au commencement de la révolution, se retira à Lyon, avec sa femme et ses enfans, auprès d'une tante, dont il recueillit presque aussitôt l'héritage. A l'époque du siége de cette ville, la maison de M. Millien fut incendiée : il fut obligé de se réfugier à Paris ; car on le proscrivit à Lyon comme royaliste. Les rentes viagères de sa femme servirent seules à l'entretien du ménage ; mais elle mourut il y a plus de vingt ans, et M. Millien se trouva sans aucune ressource. Jeanne Coillard prit alors la ferme résolution de ne jamais l'abandonner, ainsi qu'elle l'avait promis à madame Chartier mourante. Les enfans furent placés. Depuis ce moment elle consacra sa

vie à M. Millien, non-seulement en le servant gratuitement, mais en lui rapportant chaque mois ce qu'elle gagnait par son travail, et en faisant plusieurs ménages. M. Millien devint infirme et sourd; Jeanne Coillard n'a jamais voulu consentir à le laisser placer dans un hospice; et, par son infatigable activité, elle a toujours pu suffire à tous ses besoins; et pour y parvenir, elle se passait de tout, non-seulement sans se plaindre, mais avec joie. Un particulier charitable, dont Jeanne Coillard faisait le ménage, connut avec certitude tous ces détails; et le dévouement de Jeanne Coillard le toucha si vivement, qu'il promit à cette vertueuse fille qu'on lui distribuerait tous les jours, chez

lui, un bon dîner : elle l'accepta ; mais il a été reconnu qu'au lieu d'en profiter pour elle-même, elle le portait tous les matins à son maître, trouvant ce dîner beaucoup meilleur que celui qu'elle pouvait lui procurer (1). Jeanne Coillard a partagé avec une autre vertueuse fille, nommée mademoiselle Petit-Jean (qui n'était pas domestique) le prix de vertu fondé par M. de Montyon.

Extrait de l'intéressant discours de M. le comte de Ségur, prononcé à l'Institut en 1814.

---

(1) L'homme généreux qui fit cette action existe toujours, et ne veut pas être nommé.

« MARIE-BARBE Ansement, portière, rue Saint-Louis, au Marais, n. 40, est née à Rarecourt, près Clermont en Argonne, département de la Meuse.

» Une jeune personne, âgée de 22 ans, nommée Françoise Sellier, était domestique dans les environs de Paris; voulant retourner chez ses parens à Rarecourt, elle vint à Paris pour faire ses adieux à la dame Ansement.

» Elle se trouva si fatiguée, que la dame Ansement ne voulut pas la laisser monter en voiture, et la contraignit d'accepter l'hospitalité chez elle. Une maladie se déclara, fit des progrès alarmans, et l'infortunée fut attaquée d'une fluxion de

» poitrine et d'une fièvre putride et
» maligne. Les amis de la dame An-
» sement, le médecin qu'elle avait
» appelé lui conseillaient de faire
» conduire la jeune Sellier dans un
» hospice, en lui déclarant que la
» maladie était contagieuse; mais ni
» le danger, ni les dépenses ne pu-
» rent la déterminer à abandonner
» sa compatriote. Malgré l'exiguïté de
» ses ressources, puisqu'elle et son
» mari n'ont, pour vivre, que 200
» francs de leurs gages, elle oublie
» qu'elle est pauvre, et d'une santé
» très-délicate, et ne voit que l'infor-
» tunée que la providence semble
» confier à ses soins. Elle prend les
» précautions nécessaires pour pré-
» server de la contagion sa fille, âgée

» de vingt-cinq ans, et son époux in-
» firme, âgé de soixante-dix-huit;
» donne à la malade le lit de sa fille,
» qui couche sur une paillasse dans
» la chambre de son père; la dame
» Ansement ne quitte ni jour ni nuit
» la malade, et pendant six semaines
» ne cesse de lui prodiguer les soins
» d'une mère tendre, sans quitter ses
» vêtemens, et presque sans pren-
» dre de repos.

» Ses petites épargnes, les gains de
» sa fille, qui est couturière, suffirent
» d'abord aux premiers frais de la ma-
» ladie; alors la charité de la dame
» Ansement redoubla, elle mit ses
» effets au Mont-de-Piété; elle y dé-
» posa même sa chaîne d'or, qu'elle
» n'a pu encore retirer. La maladie

» de la jeune Sellier a duré trois mois, » sans que le dévouement de sa com- » patriote se soit lassé ou refroidi. Ces » soins ont enfin rendu la santé à la » malade.

» Des secours furent accordés à la » dame Ansement par monseigneur » le grand-aumônier de France, mais » elle les réserva pour la jeune convа- » lescente; et quand celle-ci eut re- » couvré assez de force pour re- » tourner dans son pays, la dame » Ansement lui remit la somme, » pour fournir aux frais de son » voyage. »

Marie-Barbe Ansement reçut des prix fondés par M. de Montyon, une médaille de mille francs.

Extrait de l'excellent discours de

monseigneur l'évêque d'Hermopolis, prononcé le 5 *août* 1823.

Tout cet article se trouve dans *l'almanach de M. de Montyon, année* 1826; et il est ici littéralement copié.

« ADÈLE CAILLET, ouvrière en linge, » rue des Deux-Écus, n° 18, née à » Besançon, est âgée d'environ trente- » deux ans. Elle fut placée par son » père, ancien militaire, chez la dame » Ducornier, maîtresse couturière en » linge, afin d'y faire son apprentis- » sage.

» Lorsque la demoiselle Caillet eut » passé quatre ans auprès de cette » dame, alors âgée de quarante ans, » celle-ci tomba malade, et, depuis

» ce moment, sa santé se dérangea » de jour en jour. Sa poitrine fut » violemment attaquée, elle souffrait » de fréquentes suffocations ; de sorte » qu'elle fut hors d'état de travailler, » et de se livrer à aucune occupation » sérieuse. Le fardeau de l'établisse- » ment et des soins du ménage fut » entièrement supporté par la demoi- » selle Caillet, qui eut encore à ren- » dre à sa maîtresse malade les ser- » vices que sa situation exigeait. Com- » me la maladie se prolongea long- » temps, il arriva une époque où la » dame Ducornier n'eut plus de quoi » suffire à ses besoins ; tout ce qui an- » nonçait l'aisance dans la maison dis- » parut et fit place à la misère. La de- » moiselle Caillet n'était point décou-

» ragée par les peines qu'elle prenait,
» ni par les sacrifices qu'elle était
» obligée de s'imposer journellement;
» elle ne quittait le travail que pour
» soigner la malade, et elle était sou-
» vent obligée de se lever pendant la
» nuit pour être auprès d'elle, et lui
» procurer les soulagemens que son
» état exigeait. Durant les huit mois
» qui ont précédé sa mort, arrivée au
» mois de décembre 1822, la malade
» n'a jamais quitté son lit; la demoi-
» selle Caillet ne voulant pas consen-
» tir à ce qu'on la mît à l'hospice,
» épuisa ses propres ressources, et
» mit ses effets en gage pour subve-
» nir aux dépenses nécessaires.

» Ce qui met le comble à tant de
» dévouement, c'est qu'il n'a pas duré

» quelques semaines, quelques mois, » mais plus de douze années consé- » cutives, sans que la demoiselle Cail- » let ait ralenti son zèle un seul ins- » tant. »

Adèle Caillet reçut une médaille de 1000 fr.

Extrait du discours de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, du 25 août 1824; tiré de l'almanach de M. de Montyon, et littéralement copié.

« Marie Cantier, née à Joué, dé- » partement d'Indre-et-Loire, âgée » de trente-deux ans, demeurant à » Paris, rue du Pot-de-Fer, nº 5, » chez madame Suzanne-Véron Le- » blanc, veuve Allot, est depuis dix-

» sept ans au service de cette dame, » qui, ayant perdu une fortune con- » sidérable qu'elle possédait dans les » îles, a constamment reçu et reçoit » encore, de la part de Marie Car- » tier, les soins les plus désintéres- » sés et les plus touchans.

» Insensible à toutes les propos- » tions avantageuses qui lui ont été » faites souvent, Marie Cartier a pré- » féré de partager le sort pénible de » sa malheureuse maîtresse, et n'a » jamais voulu s'en séparer; lui a rendu » ce qu'elle avait gagné à son service, » et non-seulement elle l'a continué » sans retirer aucun gage, mais en- » core, pour la secourir, a successive- » ment mis au Mont-de-Piété ses pro- » pres effets, qui ont été perdus,

» parce qu'elle n'a pas eu le moyen de » les retirer.

» Pour fournir aux besoins de sa » respectable maîtresse, elle travaille » souvent, soit à blanchir le linge de » diverses personnes, soit à faire le » ménage de quelques autres, et se » trouve ainsi heureuse d'offrir à sa » maîtresse le produit de son travail.

» Ce dévouement, qui date de loin, » dure encore, et n'a jamais été in- » terrompu par le moindre refroidis- » sement. »

Marie Cartier reçut une médaille de 1,000 fr.

(*Extrait du discours de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, du 25 août 1824.*)

« PIERRE-FRANÇOIS-JOSEPH BÉCARD, » né à Estaire (Pas-de-Calais), âgé » de soixante-huit ans, étant domes- » tique du marquis de Stinfort, qui » fut emprisonné à Arras, et qui périt » victime de la révolution, avait eu » l'occasion de connaître la dame de » Chavilhac, née en Belgique, dont » le mari, chef de bataillon et che- » valier de Saint-Louis, se trouvait » aussi en prison; elle s'y était elle- » même enfermée volontairement » pour ne pas se séparer de lui.

» Devenue veuve en 1812, elle sol- » licita long-temps le paiement de » sommes dues à son mari. Elle se ren- » dit enfin à Paris, dans l'espoir d'y » poursuivre avec plus de succès ses » réclamations : efforts inutiles. Pri-

» vée de tout appui, n'entendant » guère la langue française, elle avait » épuisé ses ressources, lorsque Bé- » card la rencontra ; et comme tous » deux étaient à peu près du même » pays, et qu'ils parlaient la même » langue, la dame de Chavilhac lui fit » confidence de ses malheurs. Bien- » tôt dénuée de tout, elle passait les » jours et les nuits dans les larmes, » cachant son affliction et sa misère. » Par surcroît de malheur, sa vue » s'affaiblit à tel point, qu'elle fut » hors d'état de faire aucun travail.

» Bécard, qui gagnait à peine de » quoi subsister lui-même, s'empressa » de l'aider de ses faibles moyens ; » et comme elle eût rougi de se faire » inscrire au bureau de charité, il s'y

» fit inscrire pour elle ; il mangeait le » pain bis qu'il recevait, et achetait » du pain blanc pour la dame. Que ne » peut la pitié pour le malheur, quand » elle est profonde ! Dans le dessein » de se procurer des secours plus » abondans, Bécard, surmontant tou- » tes ses répugnances, se soumit à » demander l'aumône dans une place » de Paris ; mais ne pouvant, malgré » son zèle, soutenir long-temps l'hu- » miliation de la mendicité, il essaya » le métier de brocanteur ou mar- » chand d'habits.

» Cependant, le 25 septembre 1822, » la dame de Chavilhac tomba malade » dans la petite chambre qu'elle oc- » cupait rue Saint-Thomas-d'Enfer. » Bécard lui proposa de veiller durant

» les nuits ; il les passait sur une » chaise. Ce ne fut qu'au bout de » trois mois qu'il accepta un mate- » las, qu'une voisine lui offrit, et » qu'il avait jusqu'alors refusé, dans » la crainte de s'endormir et de ne » pas entendre la voix faible de la » malade.

» Après avoir veillé la nuit auprès » d'elle, il partait tous les matins, à » sept heures, pour vendre ses habits » dans les rues, faire ses marchés au » Temple, et il priait une voisine de » prendre soin de la dame en son » absence ; quelquefois il rentrait, » dans le courant du jour, soit pour » avoir de ses nouvelles, soit pour » apporter quelques secours. Bécard

» est astmatique, il a des infirmités ;
» n'importe, il se condamna aux plus
» dures privations, et se réduisit à ne
» prendre, soir et matin, qu'une
» soupe faite avec du pain et du
» gruau.

» Sa charité ne se ralentit jamais,
» bien que les soins devinssent cha-
» que jour plus pénibles par le pro-
» grès de la maladie. Il ne parlait à la
» dame de Chavilhac qu'avec le res-
» pect d'un serviteur exécutant ses
» volontés sans murmurer, quoique
» les souffrances qu'elle éprouvait
» eussent aigri son caractère.....
» Dix jours avant la mort de la ma-
» lade, Bécard, convaincu qu'elle
» ne pouvait pas rester seule, cessa

» son petit commerce, et ne la quitta » plus.

» Elle mourut le 16 mai 1823; il » lui rendit les derniers devoirs en » accompagnant son convoi; et com- » me il restait 5 francs d'un secours » que M. le curé de Saint-Jacques » avait envoyé, il les reporta, et de- » manda les prières de l'église pour » le repos de l'ame de la défunte. » Fidèle au malheur jusqu'au-delà » du trépas, Bécard fit ensuite, de » ses propres mains, une croix en » bois, au bas de laquelle il écrivit » le nom de la dame de Chavilhac, et » qu'il plaça à l'endroit où elle avait » été inhumée. »

Pierre-François-Joseph Bécard

reçut, en 1823, une médaille de 1500 fr.

(*Extrait du discours de Monseigneur l'évêque d'Hermopolis, le 25 août* 1823, copié littéralement.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE LA BRUYÈRE

DOMESTIQUES.

IMPRIMERIE DE H. BAÉZAC,
RUE DES MARAIS S.-G.

LE LA BRUYÈRE

DES

DOMESTIQUES,

PRÉCÉDÉ DE CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT DE DOMESTICITÉ EN GÉNÉRAL,

ET SUIVI

D'UNE NOUVELLE.

PAR Mme LA COMTESSE DE GENLIS.

Que le serviteur qui a du sens * vous soit cher comme votre âme.

ECCLÉSIASTIQUE, chap. VII

*Du sens, c'est à-dire de la raison. La véritable raison conduit toujours à Dieu, et par conséquent à l'accomplissement de tous nos devoirs.

TOME SECOND.

PARIS.

VICTOR THIERCELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ ST.-HONORÉ, N. 6.

PONTHIEU, PALAIS-ROYAL.

1828.

Gen 1
Fr 840.8
Gen/La-B

LA BRUYÈRE DOMESTIQUE.

SUITE DES BELLES ACTIONS.

« Marie Balthazard était orphe-
» line, et n'avait aucun moyen d'exis-
» ter, lorsque, bien des années avant
» la révolution, elle fut placée, dans
» sa jeunesse, chez la demoiselle Pio-
» let, qui entreprenait des ouvrages
» de couture, auxquels Marie Bal-
» thazard voulait se former. Sa tante,
» qui payait sa pension, étant tombée

» dans la pauvreté, la demoiselle Pio-
» let, attachée à Marie Balthazard,
» se détermina à la garder gratuite-
» ment, elle en fit une domestique
» tout à la fois et une ouvrière. Vingt
» années s'écoulèrent dans cet état,
» ensuite la révolution survint : la
» demoiselle Piolet, voyant son éta-
» blissement se détruire, et se trou-
» vant ruinée, engagea Marie Baltha-
» zard à se séparer d'elle ; et à se pla-
» cer dans une maison où l'on offrait
» de lui-procurer non-seulement des
» moyens de vivre, mais des profits
» avantageux, qu'elle pouvait écono-
» miser. Marie Balthazard ne se ren-
» dit aux instances de la demoiselle
» Piolet qu'à la condition de consa-
» crer à la soulager ce qu'elle gagne-

» rait. Ce pacte pieux fut fidèlement
» exécuté ; mais quelques années
» après, la demoiselle Piolet étant
» devenue infirme, Marie Baltha-
» zard, qui ne croyait pas que ce
» fût assez faire pour son ancienne
» maîtresse que de s'occuper de sa
» subsistance, ne put résister au dé-
» sir de se réunir à elle pour lui don-
» ner tous ses soins ; d'abord elle la
» fit vivre des économies qu'elle avait
» faites sur les produits de son travail.
» Ces économies ayant disparu, elle
» la fit vivre de son travail même ;
» elle s'imposait toutes les privations,
» rien ne lui coûtait, elle supportait
» tout ; et tant qu'elle a conservé en-
» core quelques moyens, elle a été
» heureuse du bien qu'elle pouvait

» faire à celle qui lui en avait fait à » elle-même dans sa jeunesse. »

(*Extrait du discours de M. le comte de Sèze*, copié littéralement.)

Marie Balthazard a reçu une médaille de 600 francs.

Le vertueux et courageux Mathieu-François Véry.

Des débats judiciaires ont fait connaître à tout Paris, il y a deux ou trois ans, l'action sublime de l'intrépide, du fidèle et noble domestique nommé Mathieu-François Véry, qui, attaqué dans son lit, réveillé par un coup de rasoir, blessé de coups d'épée, se précipita vers la chambre

de son maître, en barra la porte, en lui criant (au lieu de l'appeler à son secours), de se renfermer, que c'était à lui qu'on en voulait; et seul, sans armes, nud, ensanglanté par onze blessures, il recommença le combat contre un homme armé d'un rasoir, d'une épée et de pistolets. La bienfaisance de son altesse royale monseigneur le duc de Bourbon a donné à cet héroïque serviteur sa première récompense par une pension, et surtout par les marques touchantes de son approbation et de son estime; ensuite l'Académie décerna à Véry, comme *prix de vertu*, une médaille d'or de 1,200 francs.

Les Provençaux.

Allons dîner chez les Provençaux, disait Mélite au chevalier de Rumel; allons dîner chez les Provençaux.... Vous les aimez donc beaucoup? dit le chevalier. A la folie, reprit Mélite, ils font de si bon cary, de si bon pilow, et tant d'excellentes autres choses! — Je vous conterai, quand nous serons en voiture, une charmante histoire, qui vous les fera aimer bien davantage encore; ils ont inventé d'autres ragoûts? — Vous préférerez toujours une bonne action à un bon ragoût. — Certainement, et même au pilow. — Eh bien! c'est d'une bonne et belle action que je

veux vous entretenir, — et faite par les Provençaux; — par eux-mêmes, et avec une délicatesse, une modestie, une discrétion, véritablement admirables. — Ah! contez-moi sur-le-champ cette belle histoire. — Cela serait trop long, le pilow nous attend, et pour l'aller rejoindre nous avons un assez long trajet à faire, je satisferai votre curiosité aussitôt que nous serons en voiture. — Allons dîner chez les Provençaux. — Allons dîner chez les Provençaux (1).

---

(1) Ces deux vertueux frères (les Provençaux), orphelins dès leur naissance, furent recueillis par M. le lieutenant-général, marquis du Castellet, gentilhomme provençal, qui leur fit donner l'éducation la plus chrétienne, et les prit ensuite à son

La femme de chambre de la mère de M. Lanjuinais.

Dans le temps de la terreur, M. Lanjuinais fut mis hors la loi; il alla se réfugier à Rennes, chez sa

---

service. Par la suite, depuis la révolution, les Provençaux, devenus restaurateurs, et avec une vogue due en grande partie à leur parfaite probité, rendirent d'éminens services à madame la marquise du Castellet, sur lesquels leur noble et touchante modestie a toujours gardé le silence, et dont la reconnaissance de madame du Castellet a seule fait reconnaître tous les intéressants détails que l'on tient d'elle-même; cette dame a eu le bonheur de rendre aux frères provençaux toutes les généreuses avances qu'ils ont faites pour elle pendant six ans, et leur est attachée par les liens d'une profonde estime et d'une vive amitié.

mère, qui n'avait à son service qu'une ancienne femme-de-chambre, nommée Julie Poirier. M. Lanjuinais qui n'avait jamais été vu par cette personne, crut que dans un tel moment, il serait imprudent de s'en faire connaître; il pensa devoir déguiser la vérité; il ne parut aux yeux de cette femme que sous un nom supposé. Mais un jour en lisant les papiers publics, il voit que le député Guadet a été exécuté à Bordeaux, et que l'on a enveloppé dans sa proscription tous ceux de ses amis qui l'avaient reçu; et même les domestiques qui n'avaient pas déclaré son asile. M. Lanjuinais voit le péril où sa présence jette la femme attachée à sa mère, et il se décide, au

risque même de sa vie, à l'y soustraire. Il lui révèle sa position, l'avertit de ce qu'elle doit craindre, et l'engage à s'éloigner, en lui recommandant le silence. Elle lui répond qu'elle ne l'abandonnera pas quand il est en danger, et qu'il lui importe peu de mourir si elle doit le perdre. Il lui fait des représentations, toutes sont inutiles; elle réclame avec instance le bonheur de rester près de ses maîtres jusqu'au dernier moment. Lanjuinais, pénétré, se laisse vaincre, et parvint à gagner, par l'adresse de cette femme, l'époque de la chute robespierre, où elle recueillit, [illegible] le salut du fils de sa maîtresse, prix de sa vertueuse obstination.

Ce trait est tiré des notes du poëme

en vers de Legouvé, intitulé le Mérite des Femmes.

MARIE, SERVANTE A L'ÉPOQUE DE LA TERREUR.

Marie, servante dans une maison d'arrêt de Bordeaux, inspira de la confiance à deux jeunes gens, par la douceur avec laquelle elle traitait ceux qui y étaient renfermés. Ils s'adressèrent à elle pour s'évader. Elle consentit à leur en fournir les moyens. Au moment de sortir, ils lui offrirent chacun un assignat de cinq cents francs comme un témoignage de leur reconnaissance. Elle s'en offensa, et leur dit : Vous ne méritez guères ce que je fais pour vous, et le péril affreux

auquel je m'expose, puisque vous m'estimez assez peu, pour imaginer qu'un vil intérêt m'ait guidée!.... Ils eurent beau lui observer qu'elle aurait besoin d'argent pour s'échapper, si, par hasard, elle était soupçonnée d'avoir favorisé leur fuite; mais que cette seule idée les avait décidés à lui proposer cette somme, afin qu'elle pût échapper aux besoins qui viendraient l'assaillir quand elle serait sans place. Rien ne put ébranler la noble résolution de Marie. Elle fit voir dans cette occasion que la bassesse de l'état peut n'être pas un obstacle à la délicatesse des sentimens et à l'extrême élévation de l'âme.

Les jeunes prisonniers connurent

bientôt qu'il fallait, ou ne plus lui parler d'argent, ou renoncer à son secours; ils s'abandonnèrent enfin entièrement à elle; ils lui demandèrent en la quittant quel gage ils pouvaient lui laisser d'une reconnaissance et d'une admiration si bien fondée? *Embrassez-moi*, leur répondit-elle, *je ne veux pas d'autre récompense.*

LA SERVANTE D'UN SACRISTAIN DE BRUXELLES.

La nièce et en même temps la servante d'un sacristain de Bruxelles, eut le bonheur de sauver un Français, qui durant nos jours sanguinaires s'était réfugié dans cette ville. Ce fut après la bataille de Fleurus, lorsque nos

troupes entrèrent dans la Belgique.

Un malheureux proscrit menacé d'être pris dans Bruxelles fuyait; une jeune fille assise devant une porte, vivement émue par le seul intérêt qu'inspire la vue d'un infortuné, l'arrêta, en lui criant : *Vous êtes perdu, si vous allez plus loin! — Si je retourne, je le suis également! — Eh bien!* reprit-elle, *entrez ici.* Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne lui permettrait pas de le sauver s'il en était instruit, elle le conduisit dans une grange où il se cacha. A peine il faisait nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suivit sans en être aperçue; et, dès qu'ils furent

endormis, elle en profita pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr; mais, comme il s'échappait, un d'eux se réveilla, et le saisit par la main. A ce mouvement, elle s'élança entre eux, en disant : *lâchez-moi donc!.. c'est moi qui viens....* Elle n'eut pas besoin d'achever; le soldat trompé par une voix de femme, abandonna son captif. Elle mena ce dernier jusqu'à sa chambre ; là, elle prit les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvrit. Ils arrivèrent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornemens. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'il l'eut levée : « Vous voyez, lui dit-elle, » cet escalier sombre, c'est celui d'un

» caveau qui renferme les restes d'une » famille illustre ; il est probable que » l'on ne vous soupçonnera pas dans » ce lieu. Ayez le courage d'y demeu- » rer jusqu'à ce qu'il se présente un » moment favorable à votre évasion. » Il ne balance pas ; il descend avec confiance. O surprise ! les premiers objets qu'il aperçoit à la clarté de la lampe, sont les armes de sa famille, originaire de ce pays ! Il reconnaît le tombeau de ses aïeux ! Il les salue avec respect ; il touche avec attendrissement ces marbres protecteurs qui recouvrent la poussière libératrice qui le protège et qui le sauve. Honorine (c'était le nom de la nièce du sacristain), le laisse au milieu de ces touchantes impressions dont la

douceur, et surtout l'espérance de retrouver une épouse vertueuse et chérie, lui firent oublier pendant quelque temps l'horreur de son habitation; deux jours s'étaient écoulés, il ne voyait pas revenir sa bienfaitrice, il ne savait qu'imaginer; tantôt il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses louables intentions; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le malheur qui rend souvent la reconnaissance si passionnée, donne aussi quelquefois de l'injustice, et ce n'est pas l'un de ses moindres tourmens, car alors on ne peut s'empêcher de se reprocher ses craintes et le remords en augmente l'amertume.

Le besoin impérieux de la faim se joignit à ces idées effrayantes, et

le malheureux captif des tombeaux n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus horrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces s'épuisèrent ; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant un bruit se fit entendre ; c'était la voix de la sensible Honorine qui l'appelait ; accablé par la joie comme par la faiblesse, il ne put répondre ; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe en gémissant. Le malheureux épouvanté fit un effort, poussa un grand cri et accourut. Elle se hâta de lui présenter des alimens ; lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui en

ferait plus éprouver. Elle venait de le quitter, lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille ; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence. C'était en effet des hommes armés, que le sacristain accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisait pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards : ils visitèrent partout, ils marchèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs ! chaque pas qui l'ébranlait, répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'éloigna peu-à-peu, et finit par se dissiper entière-

ment. Honorine sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français alarmé et se retira. Le lendemain, les jours suivans, elle lui apporta exactement sa nourriture : il resta ainsi long-temps dans ce souterrain sous la garde de cette fille attentive. Un moment de tranquillité arriva, elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux mânes de ses ancêtres qui l'avaient protégé, sortit vivant de ce tombeau, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une épouse dont la présence et l'amour lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice.

Ces deux derniers traits sont aussi

tirés pour le fonds des notes du poëme du Mérite des femmes, *par M. Legouvé.*

INNOCENT FAY, DOMESTIQUE DE PORT-ROYAL.

Dans ce désert de Port-Royal où vécurent tant d'hommes que leur génie et leur vertu ont à jamais rendus la gloire de la religion et de la France, et où les domestiques même le disputaient aux maîtres pour la piété et les rigueurs de la pénitence, on doit remarquer Innocent Fay, natif de Montigny, qui servait aux granges en qualité de laboureur; il menait une vie très-retirée, parlant rarement, ne s'entretenant que de choses

édifiantes, fuyant l'oisiveté, toujours occupé à lire, à prier ou à copier ce qu'il avait lu, afin de le mieux retenir. En labourant la terre, et durant ses autres travaux, il était toujours en la présence de Dieu, et récitait beaucoup de passages de l'écriture qu'il avait appris par cœur.

Pour favoriser son goût pour la retraite, on lui avait donné une petite boutique, où il se retirait les fêtes et dimanches; n'en sortant que pour aller à l'église, ou pour visiter les pauvres et les malades qu'il savait être dans la nécessité. Non content de donner tous ses gages aux indigens, il vendit ses petites propriétés pour les soulager plus abondamment, et il se dépouillait lui-même pour

les revêtir, leur donnant ses hardes, ses chemises, ses souliers; en sorte qu'on le voyait quelquefois les pieds nus pour s'être déchaussé en faveur de quelque pauvre. Plusieurs jours avant sa mort, un homme de qualité lui ayant voulu faire là-dessus quelques remontrances, sous prétexte qu'il fallait être fou pour ne pas penser à l'avenir, et qu'il pouvait tomber malade, etc., ce bon domestique lui fit cette admirable réponse: Monsieur, quoique vous soyez plus riche que moi, je n'appréhende pas plus que vous de manquer de bien; Dieu pourvoira à l'avenir, je ne m'en inquiète pas. Peut-être mourrai-je bientôt, et j'espère que je ne dépenserai pas beaucoup dans ma dernière

maladie; cela ne me met point en peine.

Huit jours après il tomba malade et mourut le 16 janvier, âgé de trente-neuf ans, en ayant passé huit aux granges; il fut enterré dans l'église de P.-R., hors de la clôture régulière, et son cœur dans l'intérieur. « Nous l'avons fait enterrer dans notre église, dit la mère Angélique, et non pas au cimetière où on met les autres domestiques; et nous nous estimons plus honorées que son corps y soit que celui d'un grand seigneur.

On reconnut après sa mort, par les marques imprimées sur son corps, jusqu'où il avait porté les rigueurs de la pénitence. Nous tirons tous ces faits édifians du nécrologe de P.-R.

et d'une lettre de la mère Angélique, qui en fait le détail à la reine de Pologne, persuadée que sa piété lui fera bénir Dieu des miséricordes qu'il fait paraître en tout temps, et surtout ceux qui le cherchent en vérité, quelle que soit leur position sociale, leur misère et leur pauvreté (1).

JEAN GUÉNISSET.

« M. Antoine Magi, négociant à » Marseille, et dont les ancêtres ont » fait de tout temps le commerce avec

(1) Voyez l'histoire de Port-Royal, *in*-12, Amsterdam 1756. T. 3, page 556 et suivantes; première partie, année 1660.

» honneur et distinction, éprouva des » pertes à l'époque de nos premiers » troubles révolutionnaires. Plein de » confiance dans les opérations du » gouvernement, il risqua, après le » traité de paix d'Amiens, ce qui lui » restait encore de sa fortune, envi- » ron 130,000 francs en marchandi- » ses, sur divers bâtimens : tout fut » pris par les croisières anglaises. » Ruiné par ce nouveau désastre, il » vint à Paris avec ses deux anciens » domestiques, Guénisset et sa fem- » me, pour solliciter auprès du gou- » vernement des indemnités. Ses sol- » licitations furent sans effet.

» Depuis cette époque, M. An- » toine Magi n'exista que par les sa- » crifices de ces fidèles serviteurs,

» qui, émus par ses infortunes, se » sont attachés plus que jamais à son » sort, dans l'espoir, sinon de le » changer, du moins d'en adoucir » l'amertume. Le mari se plaça sacris- » tain chez les dames Carmelites, rue » d'Enfer, où chaque mois il touchait » 15 francs, qu'il mettait dans sa mai- » son; l'épouse se procura des ou- » vrages de couture, et, d'accord l'un » et l'autre, ils consacraient les fruits » de leurs travaux à soutenir les jours » languissans de leur bon maître. L'é- » pouse étant morte il y a deux ans, » l'honnête Guénisset garda pour lui » seul la charge touchante qu'il par- » tageait auparavant; et dans les mo- » mens libres que lui laissaient les » soins de la sacristie, il faisait des

» commissions. Une maladie grave » qu'essuya cet estimable indigent lui » fit perdre sa place, et n'eut plus, » pour son maître et lui, d'autre res- » source, que les commissions. Le » maire du douzième arrondissement » voulut le placer dans un hospice, » en se proposant de suppléer aux » soins que Guénisset rendait à M. Ma- » gi. Le modèle des bons serviteurs » aima mieux partager la misère de » son maître, et sacrifia les avantages » de cette offre. Dans son langage naïf » et ingénu, il dit : *Ce n'est pas à qua-* » *tre-vingt-dix ans, qu'a atteints mon* » *bon maître, qu'on se fait à de nou-* » *veaux visages, à de nouvelles ma-* » *nières; il est fait aux miennes, il* » *ne peut vivre heureux qu'auprès de*

» *moi, je ne puis l'être qu'auprès de* » *lui.*

» Prévoyant, en 1817, que son âge » avancé ferait baisser chaque jour » les produits déjà si faibles de son » état de commissionnaire, il se fit » inscrire au bureau de charité; et » par un sentiment de respect et de » pudeur qui mérite d'être apprécié, » il refusa de faire porter sur ce mê- » me rôle d'indigence le nom res- » pecté de son maître : mais c'est à » ce maître toujours qu'il consacra les » *trois francs* qu'il recevait par mois » comme secours, ainsi que tout ce » qu'il put recevoir encore au même » titre. »

(*Extrait de l'Almanach de M. de Montyon.*)

Ce vertueux domestique reçut un prix, qui fut doublé par le gouvernement, et partagé avec un autre personnage d'une héroïque bienfaisance; quoique son histoire, par sa profession, n'entre pas positivement dans mon sujet, elle est si touchante, que la conformité des récompenses avec Guénisset m'engage à la rapporter ici. La voici :

« M. Phlipault, ancien concierge » des académies de peinture et de » sculpture, maintenant agent de sur- » veillance à l'École royale des Beaux- » Arts, n'a pas, dans toute une car- » rière de quatre-vingt-sept ans, passé » un seul jour qui ne fût marqué par » quelque acte de désintéressement » et de bienfaisance. Sa vie apparte-

» nait plus aux autres qu'à lui-même.
» Il fit le bien sans vaine gloire, s'é-
» tonnant même que l'on trouvât des
» sujets d'éloges dans des actions qu'il
» regardait comme des devoirs. Son
» père, homme respectable, lui avait
» laissé en mourant, pour tout héri-
» tage, le soin d'élever les nombreux
» orphelins qui lui survivaient. M. Phli-
» pault, digne de la confiance pater-
» nelle, renonça pour jamais à l'es-
» poir de se voir survivre dans ses
» propres enfans, pour être sûr de
» se dévouer plus entièrement à ses
» frères, à ses sœurs, et à leur jeune
» famille, dont il allait devenir le
» père. La plupart sont morts dans
» sa maison, comblant de leurs béné-
» dictions un frère et un oncle si bon

» et si généreux. Malgré ses nombreu-
» ses charges, M. Phlipault tendait
» encore une main secourable à l'a-
» mitié malheureuse. Un poète connu,
» et un vieil ami de collége, éprou-
» vèrent, jusqu'à leurs derniers mo-
» mens, la bonté de son cœur.

» M. Renou, ancien secrétaire de
» l'Académie de peinture, » mourut
» dans un état voisin de la misère,
» sa femme le suivit de près, laissant
» deux orphelins, un fils et une fille;
» cette dernière était âgée de quinze
» ans, son frère était plus jeune en-
» core; tous deux n'avaient de res-
» sources que la commisération pu-
» blique pour soutenir leur existence.
» M. Phlipault ne put souffrir que les
» enfans d'un homme que sa place

» avait mis au-dessus de lui fussent » réduits à cette extrémité ; il retira » donc ces enfans chez lui, les nour- » rit, les entretint comme s'ils eus- » sent été les siens. Il plaça la jeune » fille dans une maison de commerce.

» Les membres de la quatrième » classe de l'Institut, excités par » l'exemple de sa bonne action, sol- » licitèrent et obtinrent une demi- » bourse dans l'un des colléges de » Paris, pour le fils de leur ancien » confrère, M. Renou ; M. Phlipault » suppléa à toutes les autres dépen- » ses. Plus tard, la bourse entière » fut accordée, mais M. Phlipault n'en » continua pas moins de se regarder » comme chargé de ce jeune homme. » Sa conduite fut telle, que le provi-

» seur du collége le prit toujours » pour son plus proche parent, et n'a » su quelles relations existaient entre » eux que long-temps après la fin des » études du jeune Renou. A l'âge de » dix-huit ans, ce jeune homme dut » sortir du collége, et ce fut encore » M. Philipault qui le recueillit. Il a » fait revenir aussi près de lui made- » moiselle Renou, parce que la mai- » son de commerce dans laquelle elle » était entrée a cessé d'exister; et il » trouve la récompense de sa géné- » rosité persévérante dans les témoi- » gnages de gratitude de ces deux » jeunes gens, qu'il a formés au bien, » en même temps qu'il les a préser- » vés de l'indigence.

» A l'époque d'une maladie qu'il

» fit au Louvre, plus de deux cents
» élèves montaient et descendaient
» un escalier attenant à l'alcôve du
» malade, dans un tel silence, avec
» de telles précautions, qu'on eût cru
» que les études étaient interrompues.
» Ces soins pieux se soutinrent cons-
» tamment jusqu'au jour où, par des
» acclamations de joie et des embras-
» semens réitérés, le malade conva-
» lescent fut reçu au milieu d'eux. »

(Tiré de l'almanach de M. de Montyon, et extrait littéralement d'un discours prononcé par M. de Laya, le 24 août 1820.)

MADEMOISELLE LANGLOIS, CONCIERGE DU CHATEAU DE MONTMIRAIL.

(Trait conté par M. le vicomte Sosthène de la R***.)

Dans le temps où les alliés, soutenant la noble cause des Bourbons, entrèrent en France, on sait que les troupes russes, et surtout quelques cosaques, commirent, malgré leurs chefs, plusieurs violences et beaucoup d'actes arbitraires dans nos provinces; la terre et le château de Montmirail ne furent point à l'abri de ces malheurs. Tous les domestiques qui se trouvaient dans cette belle propriété avaient suivi leurs maîtres, il ne restait dans le château que trois ou

quatre servantes et une concierge âgée de soixante ans, et nommée mademoiselle Langlois, qui jadis avait pris soin des premières années du jeune vicomte Sosthène de la R* qui, comme on le verra, lui resta fort attaché.

Lorsque les étrangers pénétrèrent en France, les cosaques se répandirent aussitôt dans les environs et dans le village de Montmirail; mademoiselle Langlois, malgré son sexe et son âge, entreprit de défendre le château, et elle en vint à bout. Dans toutes les choses prescrites par le devoir, ou seulement légitimes, une volonté ferme, inébranlable, est une puissance dont nul mortel ne peut calculer la force et la mesure. Made-

moiselle Langlois ne fut effrayée ni du nombre des soldats, ni des meurtres qui se commettaient journellement dans le village et sur les routes; ses servantes, devenues intrépides à son exemple, allaient tour-à-tour, chaque matin, s'informer des nouvelles, et quand on venait lui dire qu'une ou deux chaumières, inhumainement pillées, manquaient de pain, elle leur envoyait un peu d'argent, car elle en avait; ses maîtres, en la quittant, lui avaient laissé une somme assez considérable, et sa bonté inépuisable lui en fit dépenser plus d'un tiers en charités; quand les troupes accouraient aux portes du château, et menaçaient de les enfoncer, mademoiselle Langlois, placée

derrière, leur criait, à travers un guichet : Vous aurez de la peine, car elles sont bien barricadées avec des chaînes et de grosses barres de fer; nous n'avons ni argenterie ni bijoux, vous ne ferez point de butin ; si vous entrez de force, je serai là, j'ai des pistolets, je brûlerai la cervelle au premier qui paraîtra; il me tuera, mais je serai citée parmi les concierges, on dira de moi : *Cette brave fille mourut à son poste!* Enfin, je vous préviens que mes compagnes sont aussi valeureuses que moi; pendant que vous m'ôterez la vie elles mettront le feu au château, et vous périrez tous. Tels étaient ses discours, qu'elle prononçait d'une voix ferme et sonore ; elle annonçait aussi que

ses servantes étaient, comme elles, armées de pistolets, et qu'elles embraseraient le château sans la quitter, en lançant des feux qui l'enflammeraient à l'instant, par les précautions qu'elle avait prises, et qu'enfin la première cour était remplie de trappes et de piéges qu'il serait impossible d'éviter. D'autres fois elle convenait qu'elle possédait une petite somme d'argent, elle offrait de la donner si l'on consentait à se retirer, ce qu'on acceptait toujours, et alors elle ne donnait qu'une partie de la somme. Les étrangers avaient avec eux des interprètes, et d'ailleurs mademoiselle Langlois avait appris plusieurs mots énergiques de leur langue, et ils s'entendaient très-bien.

Avec ce courage, cette activité, cette intelligence, elle parvint à sauver le château, qui ne fut ni saccagé, ni même visité.

Son courage et sa belle conduite causèrent tant d'admiration dans la province, qu'elle y fut universellement surnommée *le général Langlois*. Les troupes étrangères quittèrent le village après en avoir épuisé toutes les ressources; mais elles restèrent dans les environs. Mademoiselle Langlois saisit ce moment pour écrire à Paris à son jeune maître auquel elle demandait un secours d'argent dont elle avait un pressant besoin; elle le suppliait de lui envoyer promptement un domestique chargé de lui remettre quatre ou cinq cents francs qui

lui suffiraient, disait-elle, pour huit ou dix mois, même en faisant des charités indispensables.

M. le vicomte de la R*** en se rappelant les soins qu'il avait reçus d'elle dans son enfance, fit beaucoup mieux; il partit lui-même n'emmenant qu'un seul domestique, qui voulut absolument le suivre, et il porta à son ancienne *bonne* plus du double de la somme qu'elle sollicitait. Il trouva la route, et surtout aux approches de Montmirail, toute jonchée de morts; mais, par un bonheur inouï, il ne rencontra personne, et il n'eut aucune espèce de combats à soutenir. Quoiqu'il s'y fût préparé, étant armé de pied en cape, ainsi que son domestique, ils étaient

l'un et l'autre à cheval, à franc-étriers, et ils couraient nuit et jour. Il arriva à Montmirail à la nuit fermée, il se faisait une véritable joie de celle qu'allait ressentir mademoiselle Langlois en le voyant. Il frappe à la porte du château, on accourt, il se fait reconnaître, on ouvre avec transport, et l'une des servantes va chercher mademoiselle Langlois qui arrive presque aussitôt, et se précipite dans le vestibule au moment où le vicomte y entrait. Baignée de larmes elle se jette dans ses bras, et le vicomte éprouve autant d'attendrissement que de surprise en l'entendant s'écrier : Ah ! que vous me rendez malheureuse, en vous exposant ainsi ! Partez, retournez à Paris, partez, par

pitié pour moi !.... Le vicomte, profondément touché de ce premier mouvement, ne peut retenir ses pleurs ; il lui présente la bourse pleine d'or qu'il tenait dans sa main, et mademoiselle Langlois répète en sanglotant : Partez, partez, votre vue ici me fait mourir ! Ce sentiment de mademoiselle Langlois dans une telle occasion a quelque chose de si sublime, qu'il vaut mieux peut-être que tout ce qu'elle avait déjà fait; M. de la R*** en est si reconnaissant que ses yeux se remplissent de larmes lorsqu'il raconte cette preuve d'un attachement si complétement dépouillé de tout égoïsme. Il embrassa mademoiselle Langlois avec un sentiment filial, ensuite il se hâta de la

quitter, afin de lui rendre la tranquillité qu'elle ne pouvait recouvrer qu'à ce prix; et son premier soin en arrivant à Paris fut de lui écrire. Mademoiselle Langlois avait enfoui dans le parc de belles porcelaines et plusieurs autres effets précieux: lorsque le calme fut parfaitement rétabli, ce fut avec une satisfaction inexprimable qu'elle retira de la terre toutes ces choses si miraculeusement conservées à ses maîtres. Il lui semblait en les contemplant que c'était elle qui les avait fabriquées, et qu'elle allait en faire un don à ceux qui les avaient plutôt abandonnées que confiées.

Avec quel éclat on sort d'une classe inférieure, et combien on s'élève en

se conduisant avec tant de fidélité, de dévouement et de courage! L'égalité ne peut être véritablement établie que par les vertus, les actions et les talens utiles par eux-mêmes, ou par l'usage bienfaisant qu'on en fait. L'argent, appliqué à la seule vanité, ne peut donner que des ridicules et même de grands torts aux yeux de tous ceux qui pensent bien.

Mademoiselle Langlois goûte encore les fruits de ce violent orage qui pendant quelques semaines troubla son existence; elle jouit de l'estime universelle, et quand on la mérite par ses actions, c'est de toutes les conquêtes la plus douce et la plus noble. Quoiqu'elle ait atteint l'âge qui touche à la décrépitude, elle ne

s'aperçoit pas des ravages du temps; chaque année semble la rendre plus chère à ses dignes et vertueux maîtres; elle se dit avec délices : *Je ne vieillis point!...*

Nous nous flattons que tous ces faits si authentiques donneront à tous les domestiques qui les liront une utile émulation (1), et que cette

(1) J'aurais pu multiplier ces exemples; mais il eût fallu faire au moins quatre volumes, et je voulais n'en offrir qu'un seul à la classe intéressante dont je m'occupe, afin que cette lecture ne fût pour elle, ni longue ni fatigante, et qu'elle pût facilement la reprendre à ses momens perdus. Je désire que l'importance du sujet puisse engager quelqu'ami des lettres et de l'humanité à donner une suite à cet ouvrage, en recherchant tous les traits que j'ai été

classe profitera constamment des moyens faciles de s'instruire que lui offrent à toutes les heures de la journée ses rapports intimes avec les

---

forcée d'omettre, ce qui pourrait former à peu près trois volumes, en y joignant un abrégé de la vie des hommes illustres, qui ont commencé leur carrière par l'état de domesticité, tels que le père de notre illustre Molière, qui fut valet-de-chambre tapissier; Gourville, comme on l'a déjà dit, qui vivait dans le siècle de Louis XIV, avait été valet-de-chambre du duc de La Rochefoucauld. Le fameux Lully commença par être laquais, il devint ensuite *violon*, et finit par être le plus grand et le plus célèbre compositeur de son temps, etc., etc. Cet ouvrage que je propose de faire serait, par les recherches et par son but, aussi intéressant que curieux; il serait généralement lu, et il rendrait celui-ci beaucoup plus utile en le complétant.

classes les plus élevées de la société par le rang, les talens et l'esprit, au lieu d'abuser si souvent de ces mêmes rapports pour se livrer à tant de désordres et à un genre de vie purement animal. Il serait bien à désirer que le gouvernement établît une récompense pour les bons domestiques qui auraient servi sans reproche pendant vingt années un seul maître, ou plusieurs successivement, pourvu qu'ils n'en eussent jamais quitté un seul pour cause de mauvaise conduite de leur part, et qu'au contraire ils fussent toujours sortis de chaque condition avec tous les témoignages et tous les certificats désirables. On donne aux charbonniers une médaille d'honneur en cuivre,

avec le droit de la porter, pourquoi ne ferait-on pas la même chose pour les domestiques vertueux? Cette distinction leur serait plus utile que dans aucun autre état : s'ils étaient hors de condition, ils se placeraient sans peine alors, et d'autant plus qu'ils pourraient être jeunes encore, car dans cette classe on entre communément en service à quinze ou seize ans, et quelquefois plus jeunes encore; d'ailleurs cette honorable médaille, loin de les empêcher de recevoir des prix d'argent fondés pour les belles actions, ne pourrait au contraire que leur faciliter les moyens de les obtenir. Quant aux femmes, dont la modestie ne doit jamais prétendre à des marques

d'honneur distinctives, elles recevraient de même la médaille, mais elles ne la porteraient point; elles se contenteraient de la garder soigneusement, et de la faire voir dans l'occasion, soit pour entrer en place, soit pour un mariage.

D'UNE OCTOGÉNAIRE AVEUGLE.

Occupations et qualités de sa femme-de-chambre.

C'est une chose digne d'être observée que la manière dont la bonne Monique sert la marquise de ***, octogénaire aveugle; l'écriture sainte qui a tout prévu, dit de ne point

mal parler du sourd, et de ne rien laisser devant l'aveugle qui puisse le faire tomber. Monique, si pieuse, si charitable, suit admirablement ces préceptes : quand elle est dans la chambre de la marquise, elle ne la perd jamais de vue un seul instant, elle veille sur tous ses mouvemens, toujours prête à lui tendre une main secourable, elle n'oublie rien de ce qui la regarde, surtout les choses qui ont quelque rapport à sa santé; dans ce dernier cas craignant de se fier à sa mémoire ou de l'importuner par des questions réitérées, elle écrit tout ce qui la concerne sur un petit livre qu'elle porte toujours sur elle; si par hasard elle manque à quelque chose, ce qui est bien rare, elle ne

cherche jamais à s'excuser, elle craint trop d'impatienter sa maîtresse, et de la faire parler inutilement, pour pouvoir trouver des raisons ou même pour en chercher; c'est elle qui se charge de faire le bouillon de la marquise, ainsi que toutes ses tisanes, et c'est avec un soin véritablement touchant. Ce n'est pas elle qui examinerait légèrement l'étamage des ustensiles de cuisine, la plus petite parcelle de vert-de-gris ne pourrait lui échapper; elle est bien incapable de laisser refroidir de la farce à l'oseille ou d'autres acides, ou du lait dans une cafetière, une casserole, un poëlon de cuivre, seulement pour peu de minutes, et malgré la bonté de l'étamage, qui n'empêcherait nul-

lement le danger de cette négligence. Monique a, dans tout ce qu'elle fait, la propreté la plus recherchée. Si j'y manquais, dit-elle, ma pauvre maîtresse ne pourrait pas m'en reprendre, elle n'en verrait rien, je dois donc sur ce point avoir plus d'attention qu'une autre ; je me conduis à cet égard comme je le ferais si elle jouissait de la vue, quand je ne serais pas sous ses yeux. La délicatesse de ce sentiment suffit seule pour donner une idée du caractère de Monique ; fait-elle une commission, c'est avec autant de zèle que d'intelligence ; s'agit-il d'acheter pour la maison, on la verra marchander avec ténacité, et lorsqu'on s'en étonne, c'est, dit-elle, que ce n'est pas pour moi.

Tout le monde aime Monique quand on la propose comme un modèle parfait aux autres femmes-de-chambre, celles-ci répondent ironiquement qu'apparemment elle a une *mémoire admirable* et une intelligence *supérieure :* point du tout, mais elle possède ce qui donne à tous les domestiques l'intelligence et la mémoire, elle est attentive, elle a un bon cœur, un véritable désir de s'instruire de tout ce qui a rapport à son état, et qui peut être utile ou agréable à sa maîtresse, et elle a une piété solide et sincère ; enfin, Monique n'est ni vaniteuse, ni présomptueuse, elle est en tout la sincérité même ; à la longue, dit-elle, on s'en trouve si bien ! personne au monde

ne se méfie de vous, on vous croit au premier mot, cela est si commode! et cela épargne un temps si considérable! Monique n'a jamais de honte de demander l'explication de ce qu'elle ne sait pas, ou d'avouer ce qu'elle ignore; c'est ainsi qu'en lisant tout haut à sa maîtresse (ce qu'elle fait très-passablement), elle a pu apprendre l'exacte signification d'une énorme quantité de mots que sa maîtresse lui a permis de lui demander, ce qui la met en état de lire avec fruit ses heures et quelques livres de piété. Monique est habile dans la couture, le tricot et la broderie, mais elle n'est pas oisive les fêtes et dimanches dans les momens de liberté que lui laisse son service habi-

tuel. Elle regrette surtout les jolis couvre-pieds qu'elle tricotait avec un soin et un plaisir particuliers, parce qu'ils réchauffaient sa maîtresse, qui les préfère à tout autre. Elle s'en dédommage en desséchant avec le jardinier (qui est fort instruit) des plantes médicinales ou usuelles dont elle fait un herbier que sa maîtresse se plaît à lui faire expliquer. Cette excellente femme-de-chambre trouve une récompense digne d'elle dans sa conscience, dans la vive affection de sa maîtresse, et dans les égards de tout ce qui la connaît; elle domine dans la maison, non par l'autorité, car elle n'en prend jamais le ton, mais par l'estime; quand on veut bien persuader une chose, on répète *Mo-*

nique l'a dit; quand on désapprouve une action, on assure que Monique penserait de même; elle est l'arbitre et le juge des querelles, elle est naturellement médiatrice, c'est elle qui termine toutes les réconciliations. Comblée des dons et des attentions en tout genre de sa maîtresse, possédant toute sa confiance, aimée de tout le monde, Monique est heureuse, elle le mérite; et c'est ainsi seulement qu'on peut l'être parce qu'on jouit du bonheur avec une entière sécurité.

BELLES ACTIONS

VÉRITABLES,

FAITES PAR DES DOMESTIQUES NÈGRES.

BELLES ACTIONS

VÉRITABLES,

FAITES PAR DES DOMESTIQUES NÈGRES.

L'AUTEUR de cet ouvrage, depuis son enfance, par ses parens, ses amis, ses relations et ses propres domestiques, a eu beaucoup de rapports avec des nègres; et elle n'en a pas connu un seul qui ne fût à la fois attaché, fidèle et courageux. Le premier qu'elle ait vu était en Bourgogne, dans son enfance, le cuisinier de son père; il s'appelait Joseph,

homme rempli d'intelligence, de probité délicate et scrupuleuse, d'attachement désintéressé et d'une bravoure à toute épreuve (1). Elle a vu aussi le nègre héroïque de M. de Courcelles, qui, en exposant trois fois sa vie dans un naufrage, et en se jetant trois fois au milieu des flots soulevés par une violente tempête, sauva les jours de son maître et ceux de madame de Courcelles, et de leur fils âgé de trois ans. Ce nègre intrépide et sublime fut non-seule-

(1) Il n'avait qu'un inconvénient terrible à la vérité, mais qui ne tenait point au fond de son caractère, c'était celui de ne pouvoir boire un verre de vin sans devenir furieux. J'en ai parlé dans mes Mémoires.

ment affranchi par son maître dont il était devenu le bienfaiteur, mais on le dispensa même de tout devoir de domesticité. On lui confia l'éducation physique de l'enfant qui lui devait la vie. Il s'y attacha avec tant de passion que, lorsque l'enfant eut atteint l'âge de onze ou douze ans, et qu'on le menait dîner quelquefois dans sa famille, le nègre voulait le suivre et le servir, afin de ne point s'en séparer.

Les princes de la maison d'Orléans aimaient beaucoup les nègres, parce qu'ils avaient toujours trouvé parmi eux d'excellens domestiques; il y eut toujours au Palais-Royal plusieurs nègres avant et pendant la révolution : *Aladin*, premier garçon d'appartemens, très-renommé pour sa par-

faite fidélité en tout genre; *Édouard*, qui servit pendant plusieurs années à Belle-Chasse, et qui fut si utile aux jeunes princes par son zèle, son activité, son intelligence; *Narcisse*, très-distingué par une disposition singulière pour la musique; *Scipion*, le plus remarquable de tous par son esprit, ses sentimens et son intrépidité. Le feu duc d'Orléans, pour avoir Scipion, âgé de trois au moins deux mois, donna mille écus à un colon de St.-Domingue nouvellement arrivé de cette île. Scipion, par sa gentillesse, sa naïveté et la bonté de son cœur et de son caractère, fit pendant toute son enfance les délices du Palais-Royal; on le gardait toute la journée dans le salon, même les jours où l'on

recevait le plus de monde. Les princes du sang dans ce temps étaient les objets d'une foule d'hommages qu'il fallait absolument leur rendre ; on s'en dédommageait en critiquant avec amertume tout ce qu'ils faisaient et tout ce qu'ils disaient. La critique et la moquerie sont dans le grand monde des armes offensives beaucoup plus souvent employées par l'envie que par la gaîté. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, madame la duchesse d'Orléans menait toujours avec elle Scipion dans ses petites courses du matin ; un jour qu'il s'agissait d'aller voir une chose très-amusante, il ne se trouva point de place dans la voiture ; le cocher voyant les regrets de Scipion, proposa de le prendre

à côté de lui sur son siége, en protestant qu'il aurait de lui le plus grand soin, et qu'il répondait de sa sûreté; mais Scipion, sans hésiter, refusa nettement; on lui demanda raison de cet étonnant refus, et il répondit : *J'aime mieux rester, parce que si je vais une fois hors de la voiture, je n'irai plus dedans.*

Scipion aimait beaucoup les friandises : on remarqua que depuis une huitaine de jours, au lieu de manger sur-le-champ avec avidité celles qu'on lui donnait sans cesse, il n'y touchait pas, et les mettait aussitôt dans sa poche; interrogé à ce sujet, il dit qu'il les gardait pour *papa Barré*, qui les aimait aussi, mais qui ne voulait pas en acheter parce qu'il

les trouvait trop chères (1). Une autre fois, une dame du Palais-Royal donna en particulier à Scipion une petite pièce d'or (un demi-louis); Scipion la prit en disant : Avec cela *papa Barré* se régalera peut-être avec des tartelettes. On pourrait citer de lui chaque jour des traits de ce genre. Par la suite, Scipion monta supérieurement à cheval, parce qu'il était bien fait, qu'il avait de la force, de l'agilité et une grande hardiesse. Lorsque la révolution vint, il resta inébranlablement attaché à la maison

(1) Scipion appelait ainsi (*papa Barré*) un garçon d'appartement qui prenait soin de lui, et qu'il préférait, comme on le voit, aux meilleurs bonbons de Paris.

d'Orléans, et prouva son inviolable fidélité par des actions non équivoques, et en exposant plusieurs fois sa vie. Après la mort du malheureux duc d'Orléans, il partit sans délai pour les armées : il y fit des prodiges de valeur, et il y fut tué sur la fin de la campagne. Dans cette courte nomenclature, je ne puis oublier la négresse *Karissa*, qui est au service de S. A. R. mademoiselle d'Orléans. Karissa, élevée au Palais-Royal, a toujours donné des preuves d'attachement, que son auguste maîtresse est si digne de recevoir, et qu'elle sait si bien apprécier. Croire que les nègres ont une âme inférieure à la nôtre est donc un bien indigne préjugé. Un auteur célè-

bre (1), en se moquant de ce préjugé, dit : *Mais quoi ! ils ont la peau noire et ne portent point de haut-de-chausses !*

J'ai déjà parlé de l'utile ouvrage de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, sur la domesticité ; on y trouve relativement aux nègres les faits suivans :

« C'est à Vienne que le nègre Angelo Soliman, long-temps domestique, luttant sans relâche contre les obstacles qui s'opposaient au développement de ses facultés intellectuelles, s'éleva par sa bonne conduite et ses talens au-dessus de son état, et mérita d'avoir pour biographe ma-

(1) Montesquieu. *Esprit des lois.*

dame Pichler, que ses ouvrages placent au rang des bons écrivains de l'Allemagne.

» Il était le fils d'un prince Africain. Le pays soumis à la domination de celui-ci s'appelait Gangissilang; la famille, Magni-Famori. Outre le petit Mmadi-Maké (c'était le nom d'Angelo dans sa patrie), ses parens avaient un autre enfant plus jeune, une fille. Il se rappelait avec quel respect on traitait son père, entouré d'un grand nombre de serviteurs; il avait, comme tous les enfans des princes de ces pays-là, des caractères empreints sur les deux cuisses, et long-temps il s'est bercé de l'espérance qu'on le chercherait, et qu'on le reconnaîtrait par ces carac-

tères. Les souvenirs de son enfance, de ses premiers exercices au tir de l'arc, dans lequel il surpassait ses camarades; le souvenir des mœurs simples et du beau ciel de sa patrie, se retraçaient souvent à son esprit avec un plaisir mêlé de douleur, même dans sa vieillesse; il ne pouvait chanter, sans être profondément attendri, les chansons de sa patrie, que son heureuse mémoire avait très-bien conservées.

» Il paraît, d'après les réminiscences d'Angelo, que sa peuplade avait déjà quelque civilisation. Son père possédait beaucoup d'éléphans, et même quelques chevaux, qui sont rares dans ces contrées : la monnaie était inconnue, mais le commerce

d'échange se faisait régulièrement et à l'enchère. On adorait les astres; la circoncision était usitée. Deux familles de blancs demeuraient dans le pays. »

Des auteurs qui ont publié leurs voyages, parlent de guerres perpétuelles entre des peuplades de l'Afrique, dont le but est, tantôt la vengeance, le brigandage, tantôt la plus honteuse espèce d'avarice, parce que le vainqueur mène les prisonniers au marché d'esclaves le plus voisin, pour les vendre aux blancs. Une guerre de ce genre contre la peuplade de *Mmadi-Makè* éclata inopinément, à tel point que son père ne soupçonnait pas le danger. L'enfant âgé de sept ans, étant un jour debout, à côté de

sa mère qui allaitait sa sœur, tout-à-coup on entend un épouvantable cliquetis d'armes, et des hurlemens de blessés; le grand-père de *Mmadi-Maké* se jette dans la cabane, saisi d'effroi, en criant: voilà les ennemis. Fatuma se lève effarouchée; le père cherche à la hâte ses armes, et le petit garçon épouvanté s'enfuit avec la vitesse d'une flèche. La mère l'appelle à grands cris: où vas-tu, *Mmadi-maké?* L'enfant répond : *là où Dieu veut.* Dans un âge avancé, il réfléchissait sur le sens important de ces paroles. Étant hors de la cabane, il tourne ses regards en arrière, et voit sa mère et plusieurs des gens de son père tomber sous les coups des ennemis. Il se tapit avec un autre

garçon sous un arbre ; saisi d'effroi, il couvre ses yeux de ses mains. Le combat se prolonge, les ennemis qui se croyaient déjà victorieux se saisissent de lui, et l'élèvent en l'air en signe de joie. A cet aspect, les compatriotes de *Mmadi-Maké* raniment leurs forces et se rallient pour sauver le fils de leur roi ; le combat recommence, et pendant sa durée, l'enfant est toujours levé en l'air. Enfin, les ennemis restent vainqueurs, et décidément il est leur proie. Son maître l'échange contre un beau cheval qu'un autre nègre lui donne, et l'on mène l'enfant vers la place de l'embarquement. Il y trouve beaucoup de ses compatriotes tous comme lui prisonniers, tous condamnés à l'esclavage ;

ils le reconnaissent avec douleur, mais ils ne peuvent rien pour lui; on leur défend même de lui parler.

Les prisonniers conduits sur de petits bâtimens, ayant atteint le rivage de la mer, *Mmadi-Maké* voyait avec étonnement de grandes maisons flottantes, dont l'une le reçut avec son troisième maître : il présume que c'était un navire espagnol. Après avoir essuyé une tempête, ils débarquent sur une côte, et le maître promet à l'enfant de le conduire à sa mère. Celui-ci, enchanté, vit promptement évanouir son espérance, en trouvant, au lieu de sa mère, l'épouse de son maître, qui le reçut d'ailleurs très-bien, lui fit des caresses, et le traita avec beaucoup de bonté. Le

mari lui donna le nom d'André, lui ordonna de conduire les chameaux aux pâturages et de les garder.

» On ne peut dire de quelle nation était cet homme-là, ni combien de temps resta chez lui Angelo, qui est mort depuis douze ans. Cette notice a été rédigée dernièrement d'après le récit d'un de ses amis. Seulement on sait qu'après un assez long séjour, le maître lui annonça son dessein de le transporter dans une autre contrée, où il serait mieux. Mmadi-Maké en fut très-content; sa maîtresse se sépara de lui avec regret; on s'embarque, on arrive à Messine; il est conduit dans la maison d'une dame opulente qui, à ce qu'il paraît, s'attendait à le recevoir; elle le reçut

avec bonté, lui donne un instituteur pour lui enseigner la langue du pays, qu'il apprend avec facilité : sa bonhomie lui concilie l'affection des nombreux domestiques, parmi lesquels il distingue une négresse nommée *Angélina*, à cause de sa douceur et de ses bons procédés envers lui. Il tomba dangereusement malade ; la marquise, sa maîtresse, a pour lui tous les soins d'une mère, au point qu'elle veille près de lui une partie des nuits. Les médecins les plus habiles sont appelés ; son lit est entouré d'une foule de personnes qui attendent ses ordres. La marquise souhaitait depuis long-temps qu'il fût baptisé : après des refus réitérés, un jour, dans sa convalescence, il de-

mande lui-même le baptême ; la maîtresse, extrêmement contentē, ordonne les préparatifs les plus magnifiques. Dans un salon, on élève un dais richement brodé, au-dessus d'un lit de parade ; toute la famille, tous les amis de la maison sont présens ; on interpelle Mmadi-Maké, couché dans ce lit, sur le nom qu'il désire avoir : par reconnaissance et par amitié pour la négresse *Angélina*, il veut être nommé *Angelo* ; on accueille sa prière, et pour lui tenir lieu de nom de famille, on y joint celui de Solimann. Il célébrait annuellement le jour de son entrée dans le christianisme, le 11 septembre, avec des sentimens pieux, comme l'anniversaire de sa naissance.

» Sa bonté, sa complaisance, son esprit juste, le rendaient cher à tout le monde. Le prince Labkowitz, alors en Sicile en qualité de général impérial, fréquentait la maison où demeurait cet enfant; il conçut pour lui une telle affection, qu'il fit les instances les plus vives pour qu'on le lui donnât. Cette demande fut combattue par la tendresse de la marquise pour Angelo; elle céda enfin à des considérations d'intérêts et de prudence qui lui conseillaient de faire ce présent au général. Que de larmes elle versa en se séparant du petit nègre, qui entrait avec répugnance au service d'un nouveau maître.

» Les fonctions du prince étaient

incompatibles avec une longue résidence dans cette contrée ; il aimait Angelo, mais son genre de vie, et peut-être l'esprit de ce temps-là, furent cause qu'il prit très-peu de soin de son éducation. Angelo devenait sauvage et colère ; il passait les jours dans le désœuvrement, dans les jeux d'enfans. Un vieux maître-d'hôtel du prince, connaissant son bon cœur et ses excellentes dispositions, malgré son étourderie, lui donna un instituteur, sous lequel Angelo apprit, dans l'espace de dix-sept jours, à écrire l'allemand ; la tendre affection de l'enfant, ses progrès rapides dans toutes les branches d'instruction, récompensèrent le bon vieillard de ses soins.

» Ainsi grandit Angelo dans la maison du prince. Il était de tous ses voyages, partageant avec lui les périls de la guerre ; il combattait à côté de son maître, qu'un jour il emporta blessé, sur ses épaules, hors du champ de bataille. Angelo se distingua dans ces occasions, non-seulement comme serviteur et ami fidèle, mais aussi comme guerrier intrépide, comme officier expérimenté, surtout dans la tactique, quoiqu'il n'ait jamais eu de grade militaire. Le maréchal Lascy, qui l'estimait beaucoup, fit, en présence d'une foule d'officiers, l'éloge le plus honorable de sa bravoure, lui fit présent d'un superbe sabre turc, et lui offrit le commande-

ment d'une compagnie, qu'il refusa.

» Son maître mourut; par son testament il avait légué Angelo au prince Wenceslas de Lichtenstein, qui, depuis long-temps, désirait l'avoir. Celui-ci demande à Angelo s'il est content de cette disposition, et s'il veut venir chez lui. Angelo donne sa parole, et fait des préparatifs pour le changement nécessaire à sa manière de vivre. Dans l'intervalle, l'empereur François Ier le fait demander, et lui fait la même offre, sous des conditions très-flatteuses; mais la parole d'Angelo était sacrée; il resta chez le prince de Lichtenstein. Ici, comme chez le général Loblowitz, il était le génie tutélaire des malheureux; il transmettait au prince les

prières de ceux qui cherchaient à obtenir quelque chose ; ses poches étaient toujours pleines de mémoires, de placets ; ne pouvant et ne voulant jamais demander pour lui, il remplissait avec autant de zèle que de succès ce devoir en faveur des autres.

» Angelo suivit son maître dans ses voyages, et à Francfort, lors du couronnement de l'empereur Joseph comme roi des Romains, un jour, à l'instigation de ce prince, il tenta la fortune dans une banque de pharaon, et gagna 20,000 florins ; il offrit la revanche à son adversaire, qui perdit encore 24,000 florins ; en lui offrant la revanche, Angelo sut arranger le jeu si finement, que le

perdant regagna cette dernière somme. Cet acte de délicatesse de la part d'Angelo lui concilia l'admiration, et lui attira des félicitations sans nombre. Les faveurs passagères de la fortune ne l'éblouirent pas; au contraire, se défiant de ses caprices, jamais il n'exposa plus de somme considérable. Il s'amusait aux échecs, et il avait la réputation d'être, en ce genre, un des plus forts joueurs.

» A l'âge de..... il épousa une veuve, madame de Christiani, née Kellermann, belge d'origine. Le prince ignorait ce mariage; peut-être Angelo avait-il des raisons pour le cacher: un événement postérieur a justifié son silence. L'empereur Joseph II, qui s'intéressait vivement

à tout ce qui concernait Angelo, qui le distinguait publiquement, même en prenant son bras dans les promenades, découvrit un jour, sans en prévoir les suites, le secret d'Angelo au prince de Lichtenstein. Celui-ci le fait appeler, le questionne; Angelo avoue son mariage. Le prince lui annonce qu'il le bannit de sa maison, et raye son nom de son testament : il lui avait destiné des diamans d'une valeur considérable, dont Angelo était paré quand il suivait son maître les jours de gala.

» Angelo, qui avait demandé si souvent pour d'autres, ne dit pas un mot pour lui-même; il quitta le palais pour habiter, dans un faubourg éloigné, une petite maison achetée

depuis long-temps, et appropriée pour son épouse. Il vivait avec elle dans cette retraite, jouissant du bonheur domestique. L'éducation la plus soignée de sa fille unique, madame la baronne d'Heüchtersleben, qui n'existe plus, la culture de son jardin, la société de quelques hommes éclairés et vertueux, tels étaient ses occupations et ses délassemens.

Environ deux ans après la mort du prince Winceslas de Lichtenstein, son neveu et héritier, le prince François, aperçoit Angelo dans la rue; il fait arrêter son carrosse, l'y fait entrer, lui dit que, très-convaincu de son innocence, il est résolu de réparer l'iniquité de son oncle. Il assigne en conséquence à An-

gelo un traitement reversible après sa mort, comme une pension annuelle, à madame Solimann. La seule chose que le prince demandait d'Angelo, c'était d'inspecter l'éducation de son fils, Louis de Lichtenstein.

» Angelo remplissait ponctuellement les devoirs de cette nouvelle vocation, et se rendait journellement chez le prince, pour veiller sur l'élève recommandé à ses soins. Le prince voyant que la longueur du chemin devait être pénible pour Angelo, surtout quand le temps était mauvais, lui offrit une habitation. Voilà donc Angelo établi pour la seconde fois dans le palais Lichtenstein; mais il y mena sa famille; il y vivait en retraite comme auparavant

dans la société de quelques amis, dans celle des savans et livré aux belles-lettres qu'il cultivait avec zèle. Son étude favorite était l'histoire; son excellente mémoire l'aidait beaucoup ; il était en état de citer les noms, les dates, l'année de naissance de toutes les personnes illustres, et des principaux événemens.

» Son épouse, qui languissait depuis long-temps, se soutint encore quelques années, par les tendres soins d'un époux qui lui prodigua tous les secours de l'art ; mais enfin elle succomba.

» Dès-lors Angelo fit des réformes dans son ménage ; il n'invitait plus pour en donner l'exemple à sa fille, dont l'éducation alors achevée était

entièrement son ouvrage. Peut-être aussi voulait-il, par une économie sévère, assurer la fortune de cette fille unique.

» Angelo fit encore plusieurs voyages dans un âge avancé; tantôt pour ses propres affaires, tantôt pour celles des autres, estimé et aimé partout : on se rappelait ses actes de complaisance, et les bienfaits qu'il avait répandus, à des époques déjà très-éloignées. Les circonstances l'ayant conduit à Milan, feu l'archiduc Ferdinand, qui en était gouverneur, le combla d'amitiés.

» Il a joui, jusque vers la fin de sa carrière, d'une santé robuste, son extérieur présentait à peine quelques symptômes de vieillesse, ce qui oc-

casionnait des bévues et des disputes amicales ; car souvent des personnes qui ne l'avaient pas vu depuis vingt ou trente ans, le prenaient pour son propre fils, et le traitaient d'après cette erreur.

» Attaqué d'un coup d'apoplexie dans la rue, à l'âge de soixante et quinze ans, on s'empresse de lui donner des secours qui furent inefficaces. Il mourut le 21 novembre 1796, regretté de tous ses amis, qui ne peuvent penser à lui sans attendrissement, et sans verser des larmes. L'estime de tous les hommes de bien l'a suivi dans le tombeau.

» Angelo était d'une stature moyenne, svelte et bien proportionnée ; la régularité de ses traits, et la no-

blessé de sa figure, formaient par leur beauté un contraste avec les idées défavorables qu'on a communément de la physionomie des nègres; une souplesse extraordinaire dans tous les exercices du corps, donnait à son maintien, à ses mouvemens de la grâce et de la légèreté: à toute la délicatesse de la vertu unissant un jugement sain, relevé par des connaissances étendues et solides; il possédait six langues, l'italien, le français, l'allemand, le latin, le bohémien, l'anglais, et parlait surtout avec pureté les trois premières.

» Comme tous ses compatriotes, il était né avec un caractère impétueux; sa sérénité inaltérable et sa

douceur, étaient conséquemment d'autant plus respectables, qu'elles étaient le fruit de combats difficiles, et de beaucoup de victoires remportées sur lui-même. Il ne lui échappait jamais, même quand on l'avait irrité, aucune expression inconvenante.

Angelo était pieux, sans être superstitieux; il observait exactement tous les préceptes de la religion, et ne croyait pas qu'il fût au-dessous de lui, de donner en cela l'exemple à sa famille. Sa parole, et ce qu'il avait résolu après de mûres réflexions, étaient immuables, et rien ne pouvait le détourner de son dessein. Il conserva toujours le costume de son pays, c'était une espèce d'habit fort

simple, à la turque, et presque toujours d'une blancheur éblouissante, qui relevait avec avantage la couleur noire et brillante de sa peau. Son portrait, gravé à Ausbourg, se trouve dans la galerie de Lichtenstein. »

Lors du siége de Buénos-Ayres en 1807, par les Anglais, sept cents nègres qui n'étaient pas domestiques, mais esclaves en cette ville, prirent les armes et secondèrent si puissamment la valeur des habitans, qu'après la levée du siége, on crut devoir, dans une pompe triomphale, décerner à tous des éloges mérités, et en affranchir soixante-dix ou quatre-vingts. Picabea, l'un des nègres, après avoir fait reconnaître ses titres incontestables à la liberté, déclare

qu'elle a été toute sa vie l'objet de ses soupirs; mais sa bonne maîtresse, autrefois très-riche, est devenue pauvre, âgée et infirme. Il travaille pour la nourrir, et dans les intervalles du repos, il lui donne le bras pour la promener; dans une telle situation il ne veut pas l'abandonner, et il renonce à l'espérance d'être libre. D'après le vœu général de l'assemblée, le gouverneur fit connaître à tout le pays cet acte généreux, par un imprimé, dont un exemplaire est entre les mains de M. Grégoire.

Les nègres, trop sensibles à l'attrait du plaisir auquel ils résistent rarement, savent néanmoins supporter la douleur avec un courage héroïque. L'histoire retentit des traits de

leur intrépidité au milieu des plus horribles supplices. La cruauté des blancs a multiplié les expériences à cet égard. Le regret de la vie pourrait-il exister lorsque la vie elle-même n'est qu'une calamité perpétuelle? On a vu des esclaves, après plusieurs jours de tortures non-interrompues, aux prises avec la mort, converser froidement entre eux, et même rire aux éclats.

Un nègre, condamné au feu à la Martinique, et très-passionné pour le tabac, demande une cigarre allumée, qu'on lui place dans la bouche ; il fumait encore, dit Labat, lorsque déjà ses membres étaient attaqués par le feu.

L'historien portugais Barras, dit

quelque part, que même aux soldats suisses il préférerait des nègres; pour rehausser l'éloge de ceux-ci, il allait prendre dans l'Helvétie le point de comparaison qui était à ses yeux le plus honorable. Parmi les traits de bravoure qu'a recueillis le père Labat, un des plus signalés arriva lors du siège de Carthagène : toutes les troupes de ligne avaient été repoussées à l'attaque du fort de la Bocachique; les nègres amenés de Saint-Domingue l'assaillirent avec une impétuosité qui força les assiégés à se rendre.

En 1703, les noirs prirent les armes pour la défense de la Guadeloupe, et firent plus que le reste des troupes françaises. Dans le même

temps ils défendirent la Martinique, contre les Anglais. On se rappelle la conduite honorable des nègres et des sang-mêlés au siége de Savannah, à la prise de Pensacole. Pendant la révolution, incorporés aux troupes françaises, ils en ont partagé les dangers et la gloire.

D'esclave, Henri Diaz devint colonel d'un régiment de fantassins de sa couleur. Ce régiment, composé de noirs, existe encore dans l'Amérique portugaise, sous le nom de *Henri Diaz*. Les Hollandais alors possesseurs du Brésil, en vexaient les habitans.

A cette occasion, la Clède se répand en réflexions sur l'impolitique des conquérans, qui, au lieu de faire aimer leur domination, aggravent le

joug, fomentent des haines, et amènent tôt ou tard des réactions funestes à ceux-ci, et utiles à la liberté des peuples. En 1637, Henri Diaz se joignit aux Portugais pour chasser les Hollandais. Ceux-ci, assiégés dans la ville d'Arecise, ayant fait une sortie, furent repoussés avec grande perte par le général nègre; il prit d'assaut un fort qu'ils avaient élevé à quelque distance de cette ville. A l'habileté dans la tactique, aux ruses de guerre par lesquelles il déconcertait souvent les généraux hollandais, il joignait le courage le plus audacieux. Dans une bataille où la supériorité du nombre faillit l'accabler, s'apercevant que quelques-uns de ses soldats commençaient à faiblir, il s'é-

lance au milieu d'eux en criant: *Sont-ce là les vaillans compagnons de Henri Dias?* Son discours et son exemple leur infuse, dit un historien, une nouvelle vigueur, et l'ennemi qui se croyait déjà vainqueur, est chargé avec une impétuosité qui l'oblige à se replier précipitamment dans la ville. Henri Diaz force Arecise à capituler, Fernambouc à se rendre, et détruit entièrement l'armée batave. Au milieu de ses exploits, en 1645, une balle lui perça la main gauche; afin de s'épargner les longueurs d'un pansement, il la fait couper, en disant que chaque doigt de la droite lui vaudra une main pour combattre. Il est à regretter que l'histoire ne nous dise pas où, quand et comment mou-

rut ce général. Menèzes exalte son expérience consommée, et s'extasie sur ces Africains tout-à-coup transformés en guerriers intrépides.

Adanson, qui visita le Sénégal en 1754, et qui en parle comme d'un élisée, trouva les nègres d'un excellent caractère. Leur aimable simplicité me rappelait, dit-il, l'état des hommes à la naissance du monde.

Un nègre avait gagné de quoi se racheter, il préféra de racheter sa mère.

Frappez-moi, disait un autre à son maître, *mais ne maudissez pas ma mère.*

Un blanc battait son père en présence d'un nègre, ce nègre emmena vite l'enfant de ce fils dénaturé, de

peur, disait-il, que cet enfant n'apprenne à imiter un jour son père.

Un nègre avait tué un blanc; un homme accusé de ce crime, allait subir la mort; le vrai meurtrier va se dénoncer lui-même à la justice: il ne pouvait, disait-il, supporter le tourment du premier homicide et encore moins l'idée du second.

Pour être libre, un esclave avait fui dans les bois; il apprend que son maître est en jugement pour assassinat, il accourt, se déclare le coupable, donne des preuves qui paraissent concluantes, et subit la mort, pour sauver le vrai criminel.

Ducolombier, propriétaire dans les colonies, avait affranchi l'un de ses nègres; il perdit ensuite toute sa

fortune. L'affranchi, vint à son secours, vendit tout ce qu'il avait pour nourrir son ancien maître; cette ressource épuisée, il le nourrit de son travail journalier. La maladie vient frapper à-la-fois l'un et l'autre; le nègre ne veut s'occuper de sa santé que lorsque Ducolombier sera guéri. Ce bon africain succombe de fatigues en 1776; mais, en mourant, il dispose du peu de bien qui lui restait encore en faveur de Ducolombier.

Plusieurs nègres fugitifs avaient été condamnés à perdre la vie; on offre la grâce à l'un d'eux, à condition qu'il sera l'exécuteur; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses esclaves pour le remplacer: *Attendez que je me prépare...* Il se

retire dans la case, prend une hache, s'abat le poing, revient au maître, et lui dit : *Exige maintenant que je sois le bourreau de mes camarades.*

La charité compatissante des négresses et mulâtresses est assez reconnue. Le célèbre voyageur Mungo-Parck en fournit en sa personne un trait bien touchant : à la suite d'un orage, il allait périr de besoin au milieu de l'Afrique ; une négresse le recueillit, et, pour le fêter, elle rassembla des femmes de sa famille, qui passèrent une partie de la nuit à improviser des chansons. Il fut le sujet d'une de ces chansons qu'il a publiée dans le recueil de ses voyages, page 180. La voici : « Les vents mugissaient, et la pluie tombait, le

» pauvre homme blanc, accablé de fa-
» tigues, vient s'asseoir sous notre
» arbre. Il n'a pas de mère pour lui
» apporter du lait; il n'a pas de fem-
» me pour moudre son grain. » On chantait en chœur : « Plaignons,
» plaignons le pauvre homme blanc,
» il n'a pas de mère pour lui porter
» du lait, il n'a pas de femme pour
» moudre son grain. »

Est-ce donc là des barbares, des stupides, des êtres si inférieurs, qu'on puisse les traiter comme des bêtes brutes? Étaient-ils sans quelques vertus, ces noirs que l'église catholique honore, et fait honorer du nom de saints? Sont-ils des orang-outans ou des pongos, ceux qu'elle élève au sacerdoce, et quelquefois à l'épiscopat?

Lorsqu'en 1787, Toderini publia trois volumes sur la littérature des Turcs, beaucoup de personnes, qui doutaient s'ils en avaient une, furent étonnées d'apprendre que Constantinople possède treize bibliothèques publiques ; la surprise sera-t-elle moindre à l'annonce d'ouvrages composés par des nègres et des mulâtres? Parmi ceux-ci, je pourrais nommer Castaing, qui a montré du talent poétique ; ses pièces ornent divers recueils ; Barbau-Royer ; Boisrond, l'auteur du *Précis des Gémissemens des sangs-mêlés* ; Milscent, qui, dans un de ses écrits, a pris le nom de Michel Nina ; tous mulâtres des Antilles.

La négresse Belinda, née dans une

contrée charmante de l'Afrique; elle y fut volée à douze ans, et vendue en Amérique. Quoique pendant quarante ans j'aie servi, dit-elle, chez un colonel, mes travaux ne m'ont obtenu aucun soulagement; âgée de soixante-dix ans, je n'ai pas encore joui des bienfaits de la création : avec ma fille, je traîne le reste de mes jours dans l'esclavage et la misère; pour elle et pour moi, je demande enfin la liberté. Telle est la substance du mémoire qu'elle adressa, en 1782, à la législature de Massachusset. Les auteurs de l'*American-Musæum* ont recueilli cette pièce écrite sans art, mais dictée par l'éloquence naturelle de la douleur, et par là même plus propre à émouvoir les cœurs.

Les écrivains nègres sont en plus grand nombre que les mulâtres; et ils ont en général montré plus de zèle pour venger leurs compatriotes africains. On en verra des preuves dans les articles suivans:

Amo (Antoine-Guillaume), né en Guinée, fut amené très-jeune à Amsterdam, en 1707, et donné au comte de Brunswick-Wolfembutel, Antoine-Ulaic, qui le céda à son fils Auguste-Guillaume. Celui-ci l'envoya faire ses études aux universités de Halle, en Saxe, et de Wittemberg. Dans la première, en 1729, sous la présidence du chancelier de Ludwig, il soutint une thèse et publia une dissertation de *jure maurorum*.

Amo était versé dans l'astronomie,

et parlait le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais et l'allemand.

Il se distingua tellement par ses bonnes mœurs et ses talens, que le recteur et le conseil de l'université de Wittemberg crurent devoir, en 1733, lui rendre un hommage public par une épître de félicitation; ils rappellent que Térence était aussi d'Afrique; que beaucoup de martyrs, de docteurs, de pères de l'Église sont nés dans ce même pays, où les lettres étaient florissantes, et qui, en perdant le christianisme, est retombé dans la barbarie.

Amo donnait avec succès des cours particuliers, dont la même épître fait éloge: dans un programme, publié

par le doyen de la faculté de philosophie, il est dit de ce savant nègre qu'ayant discuté les systèmes des anciens et des modernes, il a choisi et enseigné ce qu'ils ont de meilleur.

Amo, devenu docteur, soutint, en 1734, à Wittemberg, une thèse, et publia une dissertation sur les sensations considérées comme absentes de l'ame, et présentes au corps humain. Dans une lettre que lui écrit le président, il l'appelle *vir nobilissime et clarissime ;* ainsi l'université de Wittemberg n'avait pas, sur la différence de couleur, les préjugés absurdes de tant d'hommes qui se prétendent éclairés. Le président déclare n'avoir fait aucun changement à la dissertation d'Amo, parce

qu'elle est bien faite. Effectivement, l'ouvrage annonce un esprit exercé à la méditation ; il s'attache à établir les différences de phénomènes entre les êtres existans sans vie et ceux qui ont la vie ; une pierre existe, mais elle n'est pas vivante.

Il paraît que les discussions abstraites avaient pour notre auteur un attrait particulier ; car, devenu professeur, il fit soutenir, dès la même année, une thèse analogue à la précédente, sur le discernement à établir entre les opérations de l'esprit et celles des sens. La cour de Berlin lui avait conféré le titre de conseiller d'état ; mais après la mort du prince de Brunswick, son bienfaiteur, Amo, tombé dans une mélancolie profonde,

résolut de quitter l'Europe, qu'il avait habitée pendant trente ans, et de retourner dans sa terre natale, à Axim, sur la Côte-d'Or. Il y reçut, en 1753, la visite du savant voyageur et médecin David-Henri Gallandat, qui en parle dans les mémoires de l'Académie de Flessingue, dont il était membre.

Amo, alors âgé environ de cinquante ans, y menait la vie d'un solitaire; son père et sa sœur existaient encore, et son frère était esclave à Surinam. Quelque temps après il quitta Axim, et s'établit à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise de Saint-Sébastien.

Cugoano (Ottabah), né sur la côte de Fantis, dans la ville d'Agimaque,

raconte lui-même qu'il fut enlevé de son pays, avec une vingtaine d'autres enfans des deux sexes, par des brigands européens qui, en agitant leurs pistolets et leurs sabres, menaçaient de les tuer s'ils tentaient de s'échapper. « On les entassa avec » d'autres, dit-il, et bientôt je n'en» tendis plus que le cliquetis des chaî» nes, le sifflement des coups de fouet, » et les hurlemens de mes compa» triotes. » Esclave à la Grenade, il dut sa liberté à la générosité du lord Hoth, qui l'amena en Angleterre. Il y était, en 1786, au service de Coswai, premier peintre du prince de Galles. Piatoli, auteur d'un traité italien sur *les lieux et sur les dangers des sépultures*, que Vicq-d'Azir tra-

duisit en français, à la demande de d'Alembert; Piatoli, qui dans un long séjour à Londres, connut particulièrement Cugoano, alors âgé d'environ quarante ans, et marié à une Anglaise, fait un grand éloge de cet Africain; il vante sa piété, son caractère doux et modeste, ses mœurs intègres et ses talens.

Long-temps esclave, Cugoano avait partagé le sort de ces malheureux, que l'iniquité des blancs dépare et calomnie.

Comme Othello, il peint le spectacle lamentable des Africains, forcés de dire un éternel adieu à leur terre natale; les pères, les mères, les époux, les frères, les enfans, invoquant le ciel et la terre, se préci-

pitant dans les bras les uns des autres, se baignant de larmes, s'embrassant pour la dernière fois, et sur-le-champ arrachés à ce qu'ils ont de plus cher. «Ce spectacle, dit-il, attendrirait des monstres, mais non des colons.

A la Grenade, il avait vu déchirer des nègres à coups de fouet, pour avoir été le dimanche à l'église au lieu d'aller au travail; il avait vu casser les dents à d'autres pour avoir sucé quelques cannes à sucre. Dans une foule de traits, consignés sur les registres des cours de justice, il cite le suivant : Lorsque les capitaines négriers manquent de provisions, ou que leur cargaison est trop forte, leur usage est de jeter à la mer ceux

de leurs nègres qui sont malades, ou dont la vente promet moins de profit.

En 1780, un capitaine négrier, retenu par les vents contraires sur les côtes américaines, et dans un état de détresse, choisit cent trente-deux de ses esclaves les plus malades, et les fit jeter à la mer; liés deux à deux, afin qu'ils ne pussent échapper à la nage. Il espérait que la compagnie d'assurance le dédommagerait; dans le procès qu'a occasioné ce crime, il disait : « Les nègres ne » peuvent être considérés que comme des bêtes de somme, et, pour alléger le vaisseau, il est permis de » livrer aux flots les effets les moins » précieux et les moins lucratifs. »

Quelques-uns de ces malheureux s'étaient échappés des mains de ceux qui les liaient, et s'étaient eux-mêmes précipités; l'un fut sauvé par les cordes que lui tendirent les matelots d'un autre vaisseau; le barbare assassin de ces innocens eut l'audace de le réclamer comme sa propriété; les juges rejetèrent sa demande.

La plupart des auteurs qui avaient censuré le commerce de l'espèce humaine avaient employé les seules armes de la raison; une voix s'éleva pour faire retentir le cri de la religion, pour prouver, par la Bible, que le vol, l'achat, la vente des hommes, leur détention dans l'esclavage, sont des forfaits dignes de mort; et cette voix était celle de Cugoano, qui pu-

blia, en anglais, ses *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, dont nous avons une traduction française.

Son ouvrage est peu méthodique, il y a des longueurs, parce que la douleur est verbeuse; l'homme profondément affecté craint toujours de n'avoir pas assez dit, de n'être pas assez compris; on y trouve un talent sans culture, auquel une éducation soignée eût fait faire de grands progrès.

Après quelques observations sur les causes qui différencient les complexions et la couleur, telles que le climat, le caractere physique du pays, le régime diététique, il demande : « S'il est plus criminel d'être » noir ou blanc que de porter un habit

» blanc ou noir; si la couleur et la » forme du corps sont un titre pour » enchaîner des hommes dont les vices » sont l'ouvrage des colons, et que le » régime de la liberté, une éducation » chrétienne conduiraient à tout ce » qui est bon, utile et juste; mais » puisque les colons ne voient qu'à » travers les voiles de l'avarice et de » la cupidité, tout esclave a le droit » imprescriptible de se soustraire à » leur tyrannie.

» Les nègres n'ont jamais franchi » les mers pour voler des blancs; s'ils » l'eussent fait, les nations européennes crieraient au brigandage, à l'assassinat; elles se plaignent des barbaresques, tandis qu'elles font pis » à l'égard des nègres; ainsi, à qui

» doivent rester ces qualifications » honteuses ? Les factoreries euro- » péennes, en Afrique, ne sont que » des cavernes de bandits et de meur- » triers ; or, voler des hommes, leur » ravir la liberté, c'est plus que pren- » dre leurs biens. Dans cette Europe, » qui se prétend civilisée, on en- » chaîne ou l'on pend les voleurs, on » envoie au supplice les assassins, et si » les négriers et les colons ne subis- » sent pas cette peine, c'est que les » peuples et les gouvernemens sont » leurs complices, puisque les lois » encouragent à la traite et tolèrent » l'esclavage. Aux crimes nationaux, » le ciel inflige quelquefois des pu- » nitions nationales. D'ailleurs, tôt » ou tard, l'injustice est fatale à ses

» auteurs. » Cette idée, qui se rattache aux grandes vues de la religion, est très-bien développée dans cet ouvrage ; il prédit que le courroux du ciel frappera l'Angleterre, qui, sur la traite annuelle de quatre-vingt mille esclaves pour les colonies, fait elle seule deux tiers de ce commerce.

En tout temps il y eut, dit-on, des esclaves, mais en tout temps il y eut aussi des scélérats ; les mauvais exemples n'ont jamais légitimé les mauvaises actions.

Cugoano établit là la comparaison entre l'esclavage ancien et le moderne, et prouve que ce dernier, chez les chrétiens, est pire que chez les païens, pire surtout que chez les

Hébreux, qui n'enlevaient pas les hommes pour les asservir, ne les vendaient pas sans leur consentement, et ne mettaient pas à prix la tête des fugitifs. Le Deutéronome dit même formellement: « Tu ne livreras » pas à son maître l'esclave fugitif qui » a cherché un asile dans ta maison. »

Le bon Cugoano avait vu partout des temples élevés aux dieux des chrétiens; et des pasteurs chargés de répéter ses préceptes, pouvaient-ils croire que des enfans de l'évangile fouleraient aux pieds la morale consacrée dans le livre dépositaire des oracles divins? Il a eu trop bonne opinion des Européens, et cette erreur, qui honore son cœur, est pour eux une flétrissure de plus.

Capitein (Jacques-Élisa-Jean), né en Afrique, fut acheté, à l'âge de sept ou huit ans, sur les bords de la rivière Saint-André, par un marchand négrier, qui en fit présent à un de ses amis. Celui-ci donna au jeune nègre le nom de Capitein, le fit instruire et baptiser, et l'emmena en Hollande, où il apprit la langue du pays, et se livra d'abord à la peinture pour laquelle il avait une grande inclination. Il fit ses premières études à La Haie; mademoiselle Roscane, pieuse et savante, qui, semblable à mademoiselle Schurman, s'occupait beaucoup des langues, enseigna au jeune Africain le latin, les premiers élémens du grec, de l'hébreu et du chaldéen. De La

Haie il passa à l'université de Leyde, trouva partout des protecteurs zélés et se livra à la théologie, sous d'habiles professeurs, avec l'intention de retourner dans son pays, pour y porter la foi à ses compatriotes. Après avoir fait ses cours pendant quatre ans, il prit ses grades, et fut envoyé, en 1742, comme missionnaire, à Elmina.

Sancho, la mère d'Ignace Sancho, jetée sur un bâtiment négrier, parti de Guinée pour les possessions espagnoles en Amérique, le mit au monde dans la traversée, en 1729; arrivée à Carthagène, il y fut baptisé par l'évêque, sous le nom d'Ignace. Le changement de climat conduisit promptement sa mère au tombeau;

son père, livré aux horreurs de l'esclavage, se tua dans un moment de désespoir.

Ignace n'avait pas deux ans lorsqu'il fut amené en Angleterre par son maître, qui en fit présent à trois demoiselles sœurs, résidantes à Greenwich. Son caractère qu'on assimilait à celui de l'écuyer de Don Quichotte, lui en fit donner le nom. Le jeune Sancho parvint à se concilier la bienveillance du duc de Montagu, qui résidait à Black-Heath. Ce lord admirait en lui une franchise qui n'était pas avilie par la servitude, ni altérée par une fausse éducation; il l'appelait souvent, lui prêtait des livres, et recommandait aux trois sœurs de cultiver son esprit; mais près d'elles,

Sancho eut lieu d'apprendre que l'ignorance est un des moyens par lesquels on asservit les Africains, et que, dans l'opinion des planteurs, instruire les nègres c'est les émanciper; souvent elles le menaçaient de le replonger dans l'esclavage. L'amour de la liberté qui fermente dans son ame s'exaltait encore par l'étude et la méditation; il conçut une passion violente pour une jeune personne, ce qui lui attira des reproches d'un autre genre de la part des trois sœurs. Il prit alors le parti de quitter leur maison; mais le duc, son patron, était mort; Sancho, réduit à la misère, employa cinq schellings qui lui restaient, à l'achat d'un vieux pistolet, pour terminer sa vie

de la même manière que son père. Alors la duchesse qui d'abord l'avait mal accueilli, et qui cependant l'estimait, l'accepta pour être sommelier; il exerça cet emploi jusqu'à la mort de sa patronne. Par son économie et un legs de cette dame, il se trouvait possesseur de 70 livres sterling, et de 30 d'annuité.

Vers 1773, des attaques de goutte et la modicité de sa fortune l'auraient replongé dans l'indigence, si la générosité de ses protecteurs et son économie ne lui avaient facilité les moyens de faire un commerce honnête. Par son industrie et celle de sa femme, il éleva sa nombreuse famille; l'estime générale fut le prix de ses vertus domestiques. Il mou-

fut le 15 décembre 1785. Après sa mort, on donna, au profit de sa famille, en deux volumes in-8°, une belle édition de ses lettres, qui furent bien reçues; en 1783 elles furent réimprimées, avec la vie et le portrait de l'auteur, peint par Gainsborang, et gravé par Bertolozzi; on y a intercalé quelques articles qu'il avait publiés dans les journaux.

Les lettres sont un genre de littérature qu'il n'est guères susceptible d'analyser, soit à raison de la variété des sujets qu'elles embrassent, soit par la liberté que se donne l'auteur d'en grouper plusieurs dans la même lettre, d'approfondir les uns, quand à peine il effleure les autres, et souvent de s'élancer hors de son sujet

pour finir par des digressions. On lit madame de Sévigné, mais personne ne proposa jamais de l'analyser; assurément on ne peut lui comparer l'auteur africain, mais dans le genre où s'est illustrée madame de Sévigné, après elle il est encore des places très-honorables. Le style épistolaire de Sancho approche de celui de Sterne, dont il a les beautés et les défauts, et avec lequel il était en relation. Le troisième volume des lettres de Sterne en contient une très-belle à Sancho, où il lui dit que les variétés de la nature dans l'espèce humaine ne rompent pas les liens de consanguinité; il exprime son indignation de ce que certains hommes veulent ravaler une portion de leurs semblables au rang

des brutes, afin de pouvoir impunément les traiter comme tels.

Quelquefois Sancho descend au ton trivial; quelquefois s'élevant avec son sujet, il est poétique; mais en général il a la grâce et la légèreté du style épistolaire. Spirituellement badin, lorsqu'entre l'empire tyrannique de la mode à gauche, la santé et le bonheur à droite, il place un homme du monde irrésolu dans son choix.

Grave quand il expose les motifs de la Providence, qui a donné au génie la pauvreté pour compagne; pompeux lorsqu'interrogeant la nature, elle lui montre partout les ouvrages et la main du créateur.

« D'après le plan de la divinité,

» le commerce, dit-il, doit rendre » communes à tout le globe les pro- » ductions de chaque contrée, unir » les nations par le sentiment des be- » soins réciproques, les liens de l'a- » mitié fraternelle, et faciliter la dif- » fusion générale des bienfaits de l'é- » vangile; mais ces pauvres Africains, » que le ciel a gratifiés d'un sol riche » et luxurieux, sont la portion la plus » malheureuse de l'humanité, par » l'horrible trafic des esclaves; et ce » sont des chrétiens qui le font. »

On se rappelle la fin tragique du docteur Bodd, condamné à mort pour crime de faux, et dont la vie antérieure avait été un modèle de sagesse. On regrette qu'il ait subi son supplice, quand on a lu la lettre

dans laquelle Sancho développe les raisons qui militaient pour lui obtenir sa grâce.

Phillis Wheatley. Cette négresse volée en Afrique à l'âge de sept ou huit ans, fut transportée en Amérique, et vendue en 1761 à John Wheatley, jeune négociant de Boston; des mœurs aimables, une sensibilité exquise, et des talens précoces, la firent chérir dans cette famille à tel point qu'on la dispensa, non-seulement des travaux pénibles réservés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture, et spécialement pour celle de la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à dix-neuf ans, Phillis Wheatley publia un petit

volume de poésies qui renferme trente-neuf pièces ; elles ont eu plusieurs éditions en Angleterre et aux États-Unis; et pour ôter tout prétexte à la malveillance de dire qu'elle n'en était que le prête nom, l'authenticité en fut constatée à la tête de ses œuvres, par une déclaration de son maître, du gouverneur, du lieutenant-gouverneur, et de quinze autres personnes de Boston, qui la connaissaient.

Son maître l'affranchit en 1775. Deux ans plus tard, elle épousa un homme de sa couleur, qui était aussi un phénomène par la supériorité de son entendement sur celui de beaucoup de nègres ; aussi ne fut-on pas étonné de voir son mari, marchand

épicier, devenir avocat, sous le nom du docteur Peter, et plaider devant les tribunaux les causes des noirs. La réputation dont il jouissait le conduisit à la fortune.

La sensible Phillis, qui avait été élevée, suivant l'expression triviale, en enfant gâté, n'entendant rien à gouverner un ménage, et son mari voulant qu'elle s'en occupât, il commença par des reproches, auxquels succédèrent de mauvais traitemens, dont la continuité affligea tellement son épouse, qu'elle périt de chagrin en 1787. Peter, dont elle avait eu un enfant, mort très-jeune, ne lui survécut que trois ans.

Jefferson, qui semble n'accorder qu'à regret des talens aux nègres,

même à Phillis Wheatley, prétend que les héros de la *Dunciade* sont des divinités comparativement à cette muse africaine. Si l'on voulait chicaner, on dirait qu'à une assertion, il suffit d'opposer une assertion contraire; on interjetterait appel au jugement du public, qui s'est manifesté en accueillant d'une manière distinguée les poésies de Phillis Wheatley.

C'est sans doute la lecture d'Horace qui lui a suggéré de débuter, comme lui, par une pièce à Mécène, dont les poètes payèrent la protection par des flatteries; leur bassesse fit oublier la sienne, comme Auguste, par l'emploi des mêmes moyens, fit oublier les horreurs du triumvirat.

Cette pièce n'est pas sans mérite, mais hâtons-nous d'arriver à des sujets plus dignes de la poésie.

Ceux qu'elle traite sont presque tous religieux ou moraux; presque tous respirent une mélancolie sentimentale : il y en a douze sur la mort de personnes qui lui étaient chères. On distinguera les hymnes sur les œuvres de la Providence, la vertu, l'humanité ; l'ode à Neptune ; les vers adressés à un jeune peintre de sa couleur, en voyant ses tableaux. On se doute bien qu'elle exhale sa douleur sur les infortunes de ses compatriotes.

J'insère ici une de ses pièces. Le lecteur voudra bien se rappeler qu'en jugeant les productions d'une né-

gresse esclave, âgée de dix-neuf ans, l'indulgence est un acte de justice; d'ailleurs, la traduction n'est peut-être qu'une mauvaise copie d'un bon original.

HYMNE DU MATIN (1).

SECONDEZ mes efforts, montez ma lyre, inspirez mes chants, nym-

---

(1) *An hymen to the morning.*

Attend my lay, ye ever honour'd mine,
Assist my labours, and my strains refine;
In smoothest members pour the notes along,
For bright *Aurora* now demands my song.

Aurora, hail, and all the thousand dies
Which deck thy progress through the vaulted skies;
The morn awakes, and wide extends her rays,
On ev'ry leaf the gentle zephyr plays;
Harmonious lays the feather'd race resume,
Dart the bright eye, and shake the painted plume.

phes révérées du Permesse ; répandez sur mes vers une douceur ravissante, je célèbre l'aurore.

» Salut, brillante avant-courrière du jour ; une décoration majestueuse et nuancée de mille couleurs annonce ta marche sous la voûte éthérée ; la lumière s'éveille, ses rayons s'emparent de l'espace ; le zéphir folâtre sur les feuillages ; la race volatile

---

Ye shady groves, your verdant gloom display ;
To shield your poet from the burning day :
Calliope awake the sacred lyre,
While the fair sisters fan the pleasing fire ;
The bow'rs, the gales, the variegated skies,
In all their pleasures in my bosom rise.

Soe in the east th' illustrious king of day !
His rising radiance drives the shades away—
But ah ! I feel his fervid beams too strong,
And scarce begun, concludes th' abortive song.

lance ses regards perçans, agite ses ailes émaillées, et recommence ses harmonieux concerts.

Verdoyans bocages, déployez vos rameaux, prêtez au *poète* vos ombrages solitaires pour le protéger contre les ardeurs du soleil. Calliope, fais résonner ta lyre, tandis que tes aimables sœurs attisent le feu du génie. Les dômes de verdure, les vents frais, le spectacle bigarré des cieux font affluer les plaisirs dans mon âme. De l'Orient s'avance avec pompe le dominateur du jour; à son éclat les ombres s'enfuient; mais déjà ses feux embrasent l'horizon, étouffent ma voix, et mes chants avortés se terminent forcément au début.»

Dans celle du comte de Dartmouth,

on remarque les strophes suivantes qui respirent le sentiment et les regrets de la liberté :

« En lisant ces vers, mylord; vous demanderez avec surprise d'où me vient cet amour de la liberté, à quelle source j'ai puisé cette passion du bien général, apanage exclusif des âmes sensibles? »

» Hélas! au printemps de ma vie un destin cruel m'arracha des lieux fortunés qui m'avaient vu naître. Quelles douleurs, quelles angoisses auront torturé les auteurs de mes jours! Il était inaccessible à la pitié, il avait une âme de fer le barbare qui ravit à un père son enfant chéri. Victime d'une telle férocité, pourrais-je ne pas supplier le ciel de soustraire tous

les êtres aux caprices des tyrans, etc., etc. (1).

VASSA Olaudad Equiado, plus connu sous le nom de Gustave Vassa, naquit en 1754 à Essaka, charmante et fertile vallée, à grande distance de la côte et de la capitale du Benin, dont elle est censée faire partie, quoi-

(1) Should you, my lord, while you peruse my song,
Wonder from whence my love *freedom* sprung,
Whence flow the wishes for the common good,
Be feeling hearts alone best understood,
I, young in life, by seeming cruel fate,
Was snatch'd from *Afric's* fancy'd happy seat.
What pangs excruciating must molest,
What sorrows labor in my parent's breast?
Steel'd was that soul, and by no misery mov'd;
That from a father seiz'd his babe belov'd;
Such, such my case. And can I then but pray
Others may never feel tyrannic sway? etc., etc.

qu'elle se gouverne d'une manière à peu près indépendante sous l'autorité de quelques anciens ou chefs, du nombre desquels était son père.

A l'âge de onze ans, Vassa fut enlevé, avec sa sœur, par des voleurs d'enfans, pour être traîné en esclavage ; bientôt les barbares lui ravirent encore la consolation de mêler ses larmes à celles de sa sœur; séparé d'elle à jamais, il fut jeté dans un bâtiment négrier; et après une traversée, dont il raconte les horreurs, il fut vendu aux barbares, et revendu à un lieutenant de vaisseau, qui l'amena en Angleterre. Il l'accompagna à Guernesey, au siége de Louisbourg, en Canada, par l'amiral Bos-

caven, en 1758, et au siége de Belle-Ile, en 1761.

Les événemens l'ayant reporté dans le Nouveau-Monde, une perfidie le remit dans les fers. Vendu à Montserrat, Vassa, jouet de la fortune, tantôt libre, tantôt esclave ou domestique, fit une multitude de voyages dans la plupart des Antilles et sur divers points du continent américain, revint souvent en Europe, visita l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Turquie et le Groënland.

Son amour pour la liberté, dont il avait goûté les prémices dans son enfance, s'irritait par les obstacles qui l'empêchaient de la recouvrer. Vainement il avait espéré qu'un zèle soutenu pour le service de ses maî-

tres lui procurerait cet avantage : la justice eût trouvé là un titre de plus pour briser ses fers ; à l'avarice ce fut un motif de plus pour les resserrer. Avec des hommes dévorés de la soif de l'or, il vit qu'il fallait tenter d'autres moyens ; dès-lors, s'imposant la plus sévère économie, il commença avec trois *pences* (environ six sous) un très-petit commerce, qui lui réussit assez pour amasser un pécule modique, malgré les avaries multipliées que lui causa la friponnerie des blancs. Enfin, en 1781, échappé aux dangers de la mer, où bien souvent il avait fait naufrage, échappé aux cruautés de ses maîtres, dont un, à Savannah, faillit l'assassiner ; après trente ans d'une vie errante et

orageuse, Vassa, rendu à la liberté ; vint se fixer à Londres, s'y maria, et publia ses Mémoires, réimprimés dans les deux mondes, et dont la neuvième édition est de 1794. Les témoignages les plus honorables qui l'accompagnent attestent que lui-même les a rédigés. Cette précaution est utile contre une classe d'individus toujours disposés à calomnier les nègres, pour atténuer le crime de leurs oppresseurs.

L'ouvrage est écrit avec la naïveté, j'ai presque dit la crédulité de caractère d'un homme de la nature ; c'est la manière de Daniel de Foë, dans son Robinson Crusoé ; c'est celle de Jamerai Duval, qui, de gardien de vaches des Ermites, devint biblio-

thécaire de l'empereur François Ier, et dont les Mémoires inédits, mais très-dignes de voir le jour, sont entre les mains d'Ameilhou (1).

On s'associe aux mouvemens de surprise que causent à Vassa un tremblement de terre, l'aspect de la neige, une peinture, une montre, un quart de cercle, et à la manière dont il interroge sa raison sur la nature de ces instrumens. L'art de la navigation avait pour lui un charme inexprimable; il y entrevoyait d'ailleurs un moyen d'échapper un jour à l'esclavage; en conséquence il fit prix avec

(1) Les deux volumes publiés de ses œuvres n'en forment que la moindre partie, et la moins intéressante.

un capitaine de bâtiment pour lui donner des leçons, souvent interrompues et contrariées; mais l'activité et l'intelligence du disciple suppléaient à tout. Le docteur Javin, qu'il avait servi, lui avait enseigné la manière de dessaler l'eau de la mer par la distillation. Quelque temps après, Vassa, étant d'une expédition qui avait pour but de chercher le passage au nord, dans un moment de détresse, il fit usage des procédés du docteur, et fournit à l'équipage de l'eau potable.

Quoiqu'enlevé très-jeune de son pays, sa tendresse pour sa famille, et sa mémoire, lui avaient conservé une riche provision de souvenirs. On lit avec intérêt la description qu'il

fait de cette contrée, où la nature féconde prodigue ses bienfaits. L'agriculture est la principale occupation des habitans, qui sont très-laborieux, quoiqu'ils aient une passion démesurée pour la poésie, la musique et la danse. Vassa se rappelle parfaitement que les médecins du Benin suppléent à la saignée par des ventouses, qu'ils excellent dans l'art de guérir les plaies, et de combattre l'effet des poisons.

Il trace un tableau curieux des superstitions, des habitudes de son pays, qu'il compare avec celles des contrées où il a voyagé. Ainsi à Smyrne il retrouve parmi les Grecs les danses usitées dans le Benin; ailleurs il met en parallèle les cou-

tumes des Juifs et celles des compatriotes chez lesquels la circoncision est généralement admise. On y est censé contracter une impureté légale par l'attachement d'un mort, et les femmes y sont sujettes aux mêmes purifications que chez les Hébreux.

Un effet de l'adversité est souvent de donner plus d'énergie aux sentimens religieux. L'homme abandonné des hommes et malheureux sur la terre, élève ses affections au ciel pour y chercher un consolateur et un père : tel était Vassa. Il ne succomba point à la continuité des maux qui pesaient sur lui ; pénétré de la présence du Souverain-Être, il porta ses regards au-delà des bornes de

la vie, vers une région nouvelle.

Long-temps incertain sur le choix d'une religion, il peint avec énergie ses anxiétés dans un poème de cent douze vers anglais, qui fait partie de ses Mémoires. Il était choqué de voir dans toutes les sociétés chrétiennes tant de gens dont les actions heurtent directement les principes, qui blasphèment le nom de Dieu, dont ils se prétendent les adorateurs : par exemple, il s'indigne de ce que le roi de Naples et sa cour allaient le dimanche à l'Opéra. Il voyait des hommes observer, les uns quatre, les autres six ou sept préceptes du décalogue, et il ne concevait pas qu'on pût être vertueux à moitié; il ignorait que, suivant l'expression de

Nicole, il ne peut rien conclure de la doctrine à la conduite, ni de la conduite à la doctrine ; baptisé dans l'église Anglicane, après avoir flotté dans l'incertitude, il se fit méthodiste ; on fut même sur le point de l'envoyer comme missionnaire en Afrique.

A l'école de l'adversité, Vassa était devenu très-sensible aux infortunes des autres, et personne plus que lui ne pouvait s'appliquer la maxime de Térence. Il déplore le sort des Grecs, traités par les Turcs à peu près comme le sont les Nègres par les colons ; il s'attendrit même sur les galériens de Gênes, envers lesquels on outrepassait les bornes d'une juste punition.

Il avait vu ses compatriotes africains en proie à tous les supplices que peuvent inventer la cupidité et la rage; il met en contraste cette cruauté et la morale de l'Évangile : ce sont les extrêmes; il propose des vues sur la direction d'un commerce européen avec l'Afrique, qui du moins ne blesserait pas la justice. En 1789, il présenta au parlement d'Angleterre une pétition pour la suppression de la traite. Si Vassa vit encore, le bill rendu dernièrement sur cet objet aura consolé son cœur et sa vieillesse. Certes il serait bien à plaindre celui qui, après avoir lu ses Mémoires, n'éprouverait pas pour l'auteur des sentimens d'affection.

Son fils, versé dans la bibliogra-

phie, est devenu sous-bibliothécaire du chevalier Banks, et secrétaire du comité de vaccine.

Nous avons extrait tout ce qui précède d'un ouvrage justement estimé, intitulé *De la Littérature des Nègres, par M. Henri Grégoire, ancien evêque de Blois, membre du Sénat conservateur, de l'Institut national, etc., etc.*, dans lequel il venge d'une manière victorieuse l'opinion généralement répandue que les Noirs sont étrangers aux beaux arts, aux lettres et aux sciences; et par des recherches aussi savantes qu'intéressantes, il prouve que c'est à leur race que nous devons une portion quelconque de ce précieux héritage.

Les Égyptiens, si justement célè-

bres par les arts et les sciences, les ont en partie du moins transmises à la Grèce, d'où la communication s'en est faite au reste de l'Europe.

Tout concourt à fortifier le système de Volney, qui voit dans les Coptes les descendans des anciens Égyptiens, dont ils conservent la langue; et Blumenbach a remarqué dans des crânes de momies ce qui caractérise la race nègre; il prétend qu'il y avait trois variétés dans la race égyptienne; une qui rappelle la figure des Indous; une autre celle des Nègres; une troisième propre au climat de l'Égypte. Ce sentiment est confirmé par l'inspection des sphynx, examinés par Volney et Olivier, qui leur trouvent la figure éthiopienne,

d'où le premier conclut que c'est à la race noire, aujourd'hui esclave, que nous devons nos arts, nos sciences, jusqu'à l'art de la parole.

Cette opinion est assez justifiée par ce fait, que les anciens Égyptiens étaient nègres, qu'ils avaient la peau noire, et les cheveux crépus; c'est Hérodote qui l'atteste; Hérodote, dont la véracité est maintenant si bien constatée.

Voilà, dit M. Lanjuinais dans une notice sur l'ouvrage que nous avons cité, *voilà ce qui devrait donner à penser aux aveugles contempteurs des Noirs*. Des exemples de leur aptitude aux arts et aux sciences détruisent l'opinion de leur prétendue infériorité.

D'après les traits d'histoire qui précèdent, on pourra conclure avec le savant auteur de *la Littérature des Nègres*, que la couleur de la peau n'est qu'un accident; mais que cette différence n'attaque point le faîte de l'unité de la famille humaine, et qu'elle ne détruit pas chez les hommes cette mesure d'intelligence et de moralité qui produisent les vertus et les talens. M. l'évêque de Blois défend cette vérité avec les armes qui lui sont dès long-temps familières; celles de la raison, de la religion, du sentiment, et de la plus étonnante érudition; il s'avance dans cette noble carrière avec un courage que rien n'a pu affaiblir. Calomnié plus d'une fois pour avoir fait le bien

avec chaleur, il a prévu qu'il pourrait l'être encore pour ce nouvel écrit en faveur des Noirs. Il en serait vengé sans doute par l'estime des hommes qui ne fondent pas leur opinion sur les libelles enfantés par l'esprit de parti; mais des pensées plus dignes d'un chrétien animent son talent, et il les exprime d'une manière touchante à la fin de la dédicace qui précède son livre, et qui terminera notre citation.

« ...! Personne n'est juste ni bon » impunément : entre le vice et la » vertu, la guerre, commencée à la » naissance des temps, ne finira qu'a- » vec eux. Dévorés du besoin de » nuire, les pervers sont toujours ar- » més contre quiconque ose révéler

» leurs forfaits, et trouver mal qu'ils
» tourmentent l'espèce humaine. A
» leurs coupables tentatives, oppo-
» sons, s'il se peut, un mur d'airain;
» mais vengeons-nous d'eux par des
» bienfaits : hâtons-nous, la vie est si
» longue pour faire le mal, et si courte
» pour faire le bien! Cette terre se
» dérobe sous nos pas; nous allons
» quitter la scène du monde. La dé-
» pravation contemporaine charrie
» vers la postérité tous les élémens du
» crime et de l'esclavage; cependant,
» parmi ceux qui s'agiteront ici-bas,
» lorsque nous dormirons dans le tom-
» beau, quelques hommes de bien,
» échappés à la contagion, seront
» suscités par la providence, léguons-
» leur la tâche honorable de défendre

» la liberté et le malheur. Du sein de
» l'éternité, nous applaudirons à leurs
» efforts, et sans doute il les bénira,
» ce père commun qui, dans les hom-
» mes, quelle que soit leur couleur,
» reconnaît son ouvrage, et les aime
» comme ses enfans. »

LA

RECONNAISSANCE.

NOUVELLE.

AVERTISSEMENT.

Mon libraire m'ayant engagée à joindre à cet ouvrage une *Nouvelle* concernant les domestiques, j'en ai fait une dont le fonds est vrai, mais dont j'ai inventé une partie des incidens. Et ne voulant mêler aucune fiction aux portraits que j'offre comme des modèles à mes lecteurs, je me borne à ne leur présenter cette anecdote que sous le titre d'un petit roman, que j'aurais pu leur donner, si

j'eusse eu moins de scrupule, comme une histoire véritable. J'espère que du moins ils en trouveront tous les sentimens nobles, touchans et vrais.

LA

RECONNAISSANCE.

NOUVELLE.

Sous le règne affreux de la terreur et du despotisme le plus sanguinaire, que les jacobins appelaient *le règne heureux de la liberté* (1), vivait

(1) Dont ils ont déshonoré jusqu'au nom; comme les anciens peuples du Nord avaient déshonoré leur culte et leur idole Erminsul en immolant des victimes humaines sur ses autels.

Notre grand roi Charlemagne abolit généreusement ces barbares sacrifices : lors-

une jeune veuve nommée Éliza, vicomtesse de P***, elle était seulement âgée de vingt-deux ans; son mari fut tué dans la Vendée pour la cause royale. Il l'avait laissée à Paris, sans lui déclarer le dessein qu'il avait de s'unir aux braves Vendéens : il n'avait emmené avec lui qu'un jeune

---

qu'il vainquit ces peuples, il leur imposa pour toute condition de paix, d'embrasser le christianisme, et par conséquent de renoncer à ces exécrables coutumes.

Il est à remarquer que les Jacobins, très-partisans de la mythologie, n'en ont pris néanmoins que ce qui convenait à leur férocité; par exemple : ils ont personnifié *la liberté* sous plusieurs formes, mais ils se sont bien gardés de l'offrir telle que la représentaient les Payens dans leurs temples; ils la plaçaient très-ingénieusement entre

domestique, dont il avait plus d'une fois éprouvé le courage et l'attachement. Auguste (c'était le nom de ce fidèle serviteur) n'abandonna jamais un seul instant son maître dans les combats ; il reçut même une large blessure en le défendant contre les républicains; mais enfin le vicomte

---

deux autres divinités, *Abéone* et *Adéone;* la première présidant au départ, et la seconde à l'arrivée, pour marquer que le premier droit de la liberté, et le plus incontestable, était celui d'aller et de revenir à son gré; ce qui ne pouvait s'accorder avec les *déportations* si fréquentes. Au reste, comme il y a de l'inconséquence dans toutes les fausses religions, cette représentation de la *liberté* ne s'accordait pas mieux chez les Grecs, avec leur *ostracisme*, qui était un exil politique très-injuste et très-commun chez eux.

succomba sous le nombre, il fut tué d'un coup de baïonnette. Auguste renversé, évanoui, resta sur le champ de bataille, confondu parmi les morts; au commencement de la nuit il reprit un peu de connaissance, mais sans pouvoir se relever et s'enfuir; en recouvrant l'usage de sa raison, il trouva dans le fond de son ame une douleur déchirante : que m'importe, dit-il, de périr à mon tour ici, puisque mon cher maître n'existe plus!... En parlant ainsi, il laisse retomber sa tête sur la terre, humide de sang et de rosée, et se soumettant à son sort, il attend la fin de son existence avec la résignation et le courage que peut donner une piété véritable.

Auguste était dans cette situation

lorsque deux respectables ecclésiastiques vendéens, parcourant en silence le champ de bataille, s'approchèrent de lui, reconnurent qu'il respirait encore, l'enlevèrent doucement, et le portèrent, par des chemins détournés, dans une petite ville voisine appartenant aux Vendéens, et là, en arrivant, on le mit à l'hôpital. Le lendemain, une dame vendéenne d'un certain âge, et dont les manières et la physionomie annonçaient le noble caractère et la touchante humanité, s'avança lentement dans les salles de l'hospice; Auguste fixa sur lui toute l'attention de cette dame par ses gémissemens et ses pleurs, qu'elle attribua d'abord à de violentes souffrances physiques; elle

s'approcha de son lit, et le questionna : Ah ! répondit Auguste, je ne songe point à mes maux, mais j'ai perdu le meilleur des maîtres, et sa gloire ne peut me consoler de sa mort !... La dame inconnue voulut savoir comment s'appelait ce maître si regretté, et à peine Auguste, avec une voix entrecoupée de sanglots, eut-il prononcé le nom du vicomte de P***, que l'inconnue s'écria : Juste ciel ! c'était mon neveu, et j'ai pris soin des premières années de son enfance !... A ces mots Auguste la regarda fixement, et voyant des larmes s'échapper de ses yeux, il dit, avec l'expression la plus touchante : Dieu soit loué ! on le pleure ici !... Léonore, marquise de Mursilly, (on ap-

pelait ainsi la dame de charité), fut si vivement touchée de l'état où elle voyait Auguste, que dès le même jour elle le fit transporter chez elle. La blessure d'Auguste, envenimée par le chagrin, parut d'abord devoir être mortelle, mais les bons traitemens qu'il recevait, en adoucissant ses peines, améliorèrent insensiblement son état; au bout de six semaines il fut parfaitement rétabli.

Il s'était sincèrement attaché à la marquise de Mursilly, et surtout parce qu'elle était inconsolable de la mort du vicomte; la marquise, par la même raison, avait pris pour Auguste la plus vive amitié; d'ailleurs elle s'étonnait de lui trouver un bon

langage, une belle écriture et une excellente orthographe. C'est à mon maître, disait Auguste, que je dois tous ces avantages si rares dans notre classe ; je n'avais que treize ans lorsque j'entrai à son service ; il me prit d'abord pour jockey ; mais bientôt, voyant que j'avais le désir de m'instruire, il me donna un maître d'écriture, car je savais lire ; il me prêta des livres, et m'ordonna de lui rendre compte de mes lectures ; il me montrait tant de patience et de bonté ; je l'aimais tant que j'étais capable de tout pour lui plaire ; il profita de ces dispositions, il prit la peine de me donner lui-même un grand nombre de leçons diverses ; et j'avais à peine seize ans, qu'il m'éleva au grade de

chasseur; il est vrai que j'étais fort grand pour mon âge, et comme je montrais une grande satisfaction en mettant pour la première fois mon bel habit vert galonné d'argent, mon maître me demanda en riant si je n'aimais pas mieux encore un bon *habit bourgeois*; je lui répondis sans hésiter que je le préférerais, s'il ne me séparait pas de lui; alors mon maître me promit que si je me conduisais toujours bien, et si je ne négligeais ni mon écriture, ni l'orthographe, ni l'arithmétique, il ferait de moi par la suite un secrétaire.

Il se maria peu de temps avant la révolution; il avait fait précédemment deux voyages dans la Vendée;

il ne m'emmena point, ce qui fait que je n'ai pas eu le bonheur de connaître madame la marquise; enfin, lorsqu'il y est revenu pour combattre, je lui déclarai qu'il n'en serait pas comme par le passé, et que certainement je ne resterais pas à Paris dans son absence, car il m'avait confié qu'il voulait se joindre à l'armée vendéenne. J'étais au comble de mes vœux de la seule idée de combattre avec lui et pour mon roi! Hélas! le sort a trompé toutes mes espérances...., tout est fini pour moi!... Non, non, mon cher Auguste, reprit la marquise, votre destinée ne sera jamais obscure ou commune.

La marquise lui apprit à son tour

qu'ayant perdu son mari, cinq ans après la naissance du vicomte, étant restée veuve, sans enfans et avec une fortune considérable, elle avait placé sur son neveu ses espérances les plus chères; surtout lorsque, dans les premières années de sa vie, il eut successivement perdu les auteurs de ses jours, mon frère, poursuivit-elle, mourut après son épouse; je lui promis dans ses derniers momens que son enfant ne resterait point *orphelin*. En effet, je lui ai toujours tenu lieu de mère! et, dans l'enthousiasme de ma douleur et de mon affection, je voulus m'ôter à moi-même les moyens de me remarier; j'avais trente ans, et je fis à mon neveu une donation en bonne forme de

tous mes biens sans exception. Comme il n'a point eu d'enfans, et que, par les clauses même du contrat, sa mort glorieuse et prématurée annulle cet acte, l'événement le plus funeste me rend ma propriété, et je ne jouirai qu'en faisant de nouvelles dispositions, toutes relatives à sa mémoire.

La marquise, comme on l'a vu, avait appris dès le lendemain la mort de son neveu; sans perdre un seul instant, elle fit faire d'exactes perquisitions sur le champ de bataille; on retrouva le corps, qui lui fut apporté, et auquel elle fit faire d'honorables funérailles. Auguste n'assista point à cette triste cérémonie, il était encore malade et dans son lit. Aus-

sitôt qu'il fut en état de se lever, on lui donna, par l'ordre de la marquise, un habillement complet de deuil et une bourse pleine d'or ; mais ce qui le toucha davantage, ce fut un livre d'heures magnifiquement relié, contenant l'office des morts !..., Auguste, profondément attendri, mit un genou en terre, et fit sur-le-champ, dans ce livre, la prière la plus fervente ; ensuite il se fit conduire, sans délai, dans le cimetière où le vicomte avait reçu la sépulture ; en approchant de ce lieu funèbre, une sensation inexprimable de douleur, de respect et de saisissement absorba toutes les pensées d'Auguste ; inondé de pleurs, il alla se précipiter et se prosterner sur la pierre sépulcrale ;

au bout d'une demi-heure il se rendit à l'église, où il fit célébrer une messe des morts. Le même jour il commanda à des ouvriers, en leur ordonnant le secret, une belle croix dorée, qui fut faite huit jours après, et sur laquelle il fit graver ces paroles, la plus belle des inscriptions, tirée de l'écriture sainte :

DOCTRINE ET VÉRITÉ, LUMIÈRE ET PERFECTION (1).

Lorsque la marquise vit cette belle croix, elle devina facilement le nom de celui qui l'avait élevée ; elle montra beaucoup de surprise et d'admiration, mais elle s'affligea de la dé-

(1) Ces quatre paroles forment la définition la plus complète et la plus sublime de la religion.

pense, qu'elle voulut en vain rembourser.

Cependant la guerre continuant toujours, et avec différens succès, Auguste voulut servir, et avec la recommandation de la marquise, et surtout celle de ses belles actions, il fut admis au grade de sous-officier. Les Vendéens ne proclamaient point une liberté folle et coupable; mais remplis de piété, ils aimaient la justice, et ils admettaient que dans beaucoup d'occasions, et particulièrement à la guerre, le mérite, la vertu, les talens doivent faire oublier la naissance, et c'est ce qui a toujours été dans notre monarchie; on pourrait faire un livre volumineux des histoires des grands hommes que notre gou-

vernement a tirés des classes les plus inférieures de la nation, pour les élever à des postes éminens. Il est vrai qu'on ne croyait pas alors qu'il fallût, pour récompenser l'habileté supérieure, donner des royaumes ou bien abolir la royauté. Les exemples des grandes distinctions étaient rares, et tant mieux, car, devenues plus communes, elles eussent été avilies, et l'ambition eût pris un caractère à la fois extravagant et ridicule (1). Les Vendéens croyaient

(1) Nous avons vu presque de nos jours le maréchal Fabert, de simple soldat parvenir à la plus haute dignité militaire, celle de maréchal de France! On pourrait citer un grand nombre d'exemples de ce genre, dans l'état ecclésiastique, la robe et l'épée.

toujours que les grandes actions de nos ancêtres doivent illustrer les noms de ceux qui les portent, et les Jacobins eux-mêmes, en répétant sans cesse *que le mérite est seulement personnel*, ont consacré cette idée si utile à la patrie, en remplissant des souscriptions faites au profit de la petite-fille du grand Corneille, de la petite-nièce de Racine, etc.; ces deux personnes néanmoins n'avaient point eu de part aux chefs-d'œuvre qui ont immortalisé les plus grands auteurs du théâtre français.

Auguste, après avoir fait de tendres adieux à la marquise, partit pour l'armée; la campagne fut longue et brillante pour les Vendéens et pour Auguste, qui s'y conduisit avec la

valeur la plus remarquable; il y gagna le grade de lieutenant. Au retour de l'armée, la marquise reçut Auguste avec une joie qui allait jusqu'au transport; cet accueil lui donna l'espoir qu'il pourrait un jour contribuer à la consoler de la perte de son neveu; cette idée portait au comble son émulation! Remplacer en quelque sorte son maître auprès d'une personne qui lui avait tenu lieu de mère, était à ses yeux la plus touchante et la plus glorieuse élévation! La marquise, de son côté, pensait qu'elle ne pouvait mieux honorer la mémoire de son neveu qu'en faisant fructifier le soin qu'il avait eu de l'éducation du fidèle et valeureux domestique, si distingué par son intel-

ligence, sa conduite, ses sentimens, et par toutes les preuves de l'attachement inviolable et désintéressé qu'il en avait reçu. La marquise ne perdait pas une occasion de faire valoir Auguste, qu'elle appelait Nelson (de son nom de famille), qu'elle admettait à sa table et dans sa société. Auguste, par ses manières, son ton, son air respectueux et réservé, justifiait parfaitement les bontés de sa généreuse protectrice; il avait une belle taille, de la grâce naturelle, une physionomie douce, intéressante; il parlait peu, il écoutait avec attention; deux choses très-nécessaires aux jeunes gens qui veulent former leur goût et leur conversation. On prend ainsi les leçons les plus utiles,

qui sont toujours celles qu'on se donne soi-même, et qu'on doit à ses propres observations. Notre amour-propre rejette quelquefois les louanges prodiguées aux autres dans le grand monde; mais les éloges que nous donnons intérieurement sont toujours sincères, l'exagération n'en altère point la vérité, et l'on veut naturellement imiter ce qu'on admire, surtout lorsqu'on voit qu'on obtient ainsi une juste considération.

Au moment où les infatigables Vendéens allaient recommencer une campagne, Auguste qui, avec les bons offices de la marquise, avait gagné la confiance de plusieurs chefs, fut chargé d'une commission particulière pour Londres. Il s'en acquitta

parfaitement et revint au bout de trois semaines. Les nouvelles de France étaient affreuses, et en apprenant, par les journaux, que la jeune Élisa, veuve de son maître, et deux amis intimes de la marquise étaient en prison et dans le plus grand danger, il résolut de voler à leur secours; la marquise, par intérêt pour lui, combattit en vain ce dessein hasardeux. Auguste y persista avec une invincible fermeté; son obscurité et l'argent qu'il reçut de la marquise lui en facilitèrent les moyens; toutes les difficultés furent aplanies par son activité, son intelligence et sa prudence; aidé des conseils de la marquise, il composa un roman très-vraisemblable; il prétendit qu'il s'était enrôlé

comme soldat de la république, et qu'il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille; que des paysans, auxquels il avait fait croire qu'il était du parti royaliste, l'avaient recueilli, et qu'enfin il avait eu l'adresse et le bonheur de s'échapper. Comme il soutint cette fable par de grandes démonstrations, de ce qu'on appelait alors très-improprement *patriotisme*, on n'en douta point, et il parvint à se faire nommer commissaire du quartier où se trouvait la prison de la ci-devant vicomtesse, veuve de son maître. Chargé de l'inspection de la prison, Auguste éprouva un cruel serrement de cœur en revoyant l'infortunée Élisa, qu'il avait servie dans le temps de sa splendeur,

et qui maintenant déchue, dépouillée de tous les biens réels et de convention qui peuvent attacher à la vie, languissait au fond d'un cachot dans l'attente terrible d'une mort ignominieuse et prochaine! En apercevant Auguste, son émotion fut extrême; mais un signe l'avertit aussitôt d'en contenir l'expression. Lorsqu'Élisa se retrouva seule, son imagination lui retraça presque uniquement l'image d'Auguste; elle attendait de lui seul son salut! Quel changement dans sa destinée! cet homme, sur lequel jusqu'alors elle avait à peine daigné laisser tomber un regard, cet homme si insignifiant, était devenu pour elle le plus intéressant de tous les êtres!...

Auguste revint le lendemain dans

la prison ; il entra seul dans le cachot, et revit la vicomtesse tête-à-tête ; il s'attendrit d'abord et pleura avec elle ; ensuite, s'occupant du moment présent, il jura solennellement à la vicomtesse de la sauver ou de périr avec elle. Non, non, reprit-elle avec feu, je ne reçois point un semblable serment. Je vous confie mon existence, prolongez-en le cours, s'il est possible, mais conservez vos jours !..,

— Tout pour vous, madame, rien pour moi ; il est si facile en vous retrouvant de s'oublier !.... — O généreux Auguste ! — Je ne sais plus depuis hier s'il y a de la générosité à se dévouer à vous servir. Des larmes furent la seule réponse d'Élisa. Au-

guste, plein de trouble, fut obligé d'abréger cet entretien; il laissa et il emporta de cette visite les plus tendres souvenirs.

Le comité de *Salut public*, qui ne cherchait que des victimes, était alors vivement occupé du désir de découvrir la retraite du chevalier d'Ismare, parent et ami de la famille du feu vicomte de P***. Auguste, instruit de ce qu'on voulait faire, cherchait aussi, mais avec des intentions bien différentes; enfin, il obtint l'adresse d'un vieux médecin, qui devait la vie à son habileté dans son art; car les jacobins faisaient beaucoup de cas des bons médecins à grande réputation, et les épargnaient toujours, pour peu qu'ils eussent

la complaisance de dire du mal *des ci-devant privilégiés.* Auguste trouva le secret d'arriver chez ce médecin, dont lui répondait une personne très-bien intentionnée pour les proscrits; arrivé à la porte, il sonne, une jeune *bonne* vient ouvrir; aussitôt qu'Auguste a jeté les yeux sur elle, il pousse un cri de joie, il reconnaît la femme de chambre avec laquelle il a servi pendant plus de deux ans chez Élisa, et qui, dans ce temps, lui montrait une inclination très-marquée, qu'il était au moment de partager, lorsqu'il s'arracha d'auprès d'elle pour suivre son maître : deux ans et demi s'étaient écoulés depuis; mais ils étaient tous deux encore dans la fleur de leur jeunesse; le

temps n'avait pu flétrir leur visage; le chagrin seul, en imprimant quelques traces de mélancolie sur leurs traits, rendait leurs physionomies plus intéressantes. Étonnés de se retrouver les mêmes après tant de souffrances, ils se regardaient l'un et l'autre avec un plaisir mêlé de surprise. C'est ainsi que des fleurs, qui ont conservé leur éclat après un violent orage, font admirer une fraîcheur qui, dans tout autre moment, serait à peine remarquée. Auguste, avec la protection de Rosalie (c'était le nom de la jeune *bonne*), parvint facilement jusqu'au médecin; et Rosalie, répondant du zèle ardent d'Auguste, pour la noble cause de la religion et de la royauté, le médecin

lui confia qu'en effet il tenait caché dans sa maison le chevalier d'Ismare; il fallait de l'argent pour le faire évader de Paris et de la *république*; Auguste en avait reçu de la marquise, il en donna généreusement, et le chevalier partit mystérieusement pour la Vendée, où, comme on le verra par la suite, il eut le bonheur d'arriver sans obstacle et sans accident. Quant à l'autre parent de la marquise, il avait péri sur la guillotine.

Auguste ne fut plus occupé que d'Élisa, Rosalie même ne fut pas une distraction pour lui; elle partageait toutes ses inquiétudes à cet égard, elle avait fait mille démarches pour la sauver; mais inutilement. Auguste

songeait surtout à retarder son jugement, car alors le jugement *des nobles* était toujours un arrêt de mort. Auguste, sous différens prétextes, allait sans cesse à la prison d'Élisa, de là il se rendait chez le médecin pour y retrouver Rosalie, plus tendre pour lui que jamais; il voyait bien que ses anciennes espérances étaient devenues pour elle des certitudes. L'état de Rosalie s'était amélioré, ainsi que celui d'Auguste; elle n'était point traitée en domestique par le médecin, qui la faisait manger à sa table, et qui lui avait assuré une bonne pension viagère, à condition qu'elle resterait avec lui jusqu'à sa mort. Ce n'était pas sans charme qu'Auguste se rappelait d'avoir aimé

Rosalie, et souvent même il croyait l'aimer encore ; mais lorsqu'il venait de quitter Élisa, il éprouvait pour Rosalie un refroidissement, dont il n'osait se demander compte : il la trouvait toujours aussi jolie ; en même temps il n'avait jadis jamais remarqué que son ton fût aussi mauvais, ses manières aussi vulgaires ! Les domestiques ne se comparent point à leurs maîtres, qu'ils n'observent jamais que sous le rapport de leurs intérêts particuliers. Ainsi Auguste, autrefois charmé de Rosalie, parce qu'il ne l'avait comparée qu'à ses compagnes, et qu'il ne pouvait prétendre qu'à une personne de son état, et il n'avait jamais remarqué combien elle était inférieure à sa

maîtresse, par l'esprit, la conversation, et la délicatesse de goût, d'expression, d'idée, et même de sentiment; il s'était lui-même extrêmement formé dans la société de la marquise, et sa manière de juger était devenue bien différente; un incident, léger en apparence, acheva de lui ouvrir les yeux sur sa manière de penser.

Toutes les fois qu'Élisa lui parlait du feu vicomte, il sentait au fond de l'ame, non-seulement une peine déchirante qui ne l'étonnait pas, mais une sorte d'embarras pénible dont il ne pouvait se rendre raison.

Un jour Élisa lui montra avec attendrissement un petit portrait en miniature du vicomte, qu'elle cachait

avec soin, parce qu'on lui eût fait un crime de chérir la mémoire d'un mari qui avait péri pour la cause royale; le premier mouvement d'Auguste, en voyant ce portrait, fut de l'arracher des mains d'Élisa, mais aussitôt il le rendit, ses larmes coulèrent, et il se cacha le visage avec ses deux mains!..... Élisa comprit cette action et ce langage muet, elle soupira et resta silencieuse!... Auguste, après un moment de silence, se leva, s'inclina profondément et disparut. De ce jour, Élisa connut comme lui-même son secret.

Auguste sentit bien qu'il venait de se trahir; accablé, désespéré, ne pouvant plus s'abuser sur sa passion nouvelle, il laissa passer plusieurs

jours sans retourner à la prison ; pendant ce temps, les procédures contre Élisa se poursuivirent avec acharnement. Auguste ne put la soustraire à une mort certaine qu'en profitant, pour la faire sauver, des suites d'un incendie qui embrasa tout-à-coup une partie de la prison. Les connaissances locales qu'il avait prises avec soin depuis long-temps sur les lieux, le servirent merveilleusement dans cette occasion. En sa qualité de commissaire du quartier, il se rendit à la prison ; il vola d'abord au cachot d'Élisa : Il faut avant tout, s'écria-t-il à haute voix, s'assurer de cette importante prisonnière ; qu'on me la livre, je réponds d'elle sur ma tête. En disant ces paroles, il la prit rude-

ment par le bras, et la remit aux mains de deux soldats, qui l'entraînèrent aussitôt hors de la prison; elle était presqu'évanouie; ils la firent monter dans un fiacre, et disparurent avec elle. Ces prétendus soldats étaient deux prêtres déguisés, et d'accord avec Auguste pour sauver Élisa. A peine cette dernière fut-elle dans la voiture, qu'elle reprit l'usage de ses sens; on était à la fin du jour. Élisa questionna les prétendus soldats, elle ne put en obtenir un seul mot de réponse; ce silence profond l'inquiéta; elle avait tout espéré en voyant paraître Auguste, mais ensuite son ton menaçant et terrible, la manière effrayante dont il l'avait saisie et livrée porterent

dans son ame le trouble et l'incertitude, quoiqu'elle se répétât que ces cruelles apparences n'étaient sans doute que des feintes nécessaires. Où la conduisait-on? qu'allait-elle devenir? et que deviendrait Auguste lui-même, s'il ne la remettait pas le soir même entre les mains de ses persécuteurs? N'avait-il pas *répondu d'elle sur sa tête*, et le laisserait-on échapper avant qu'il eût rempli sa promesse? Ces idées désespérantes portèrent au comble ses incertitudes et sa terreur. Les prétendus soldats la firent descendre au milieu de la rue, car ils ne voulaient pas que le fiacre, quoiqu'il ignorât les noms des personnes qu'il menait, pût connaître la maison dans laquelle on

allait entrer. Élisa est prévenue qu'elle doit en général cacher aux indifférens son nom et son histoire. On s'arrête à deux cents pas, on frappe à une porte cochère; une femme, tenant une lanterne sourde, survient; un voile couvrait son visage; elle s'avance d'un pas chancelant, elle prend Élisa par la main et l'emmène; les *soldats* s'étaient précipitamment retirés.

La conductrice d'Élisa la fait entrer dans une salle basse éclairée par une lampe; là, elle relève son voile. Élisa reprend l'espérance en reconnaissant Rosalie, son ancienne femme de chambre; mais elle s'étonne en la voyant tremblante, décolorée, baignée de larmes et gardant un

morne silence !... Élisa tombe sur une chaise en disant : Où suis-je? En sûreté, répondit Rosalie. — Pourquoi donc cette tristesse et ce sinistre accueil? — Oui, madame, vous êtes sauvée! mais l'infortuné, le généreux Auguste est perdu !.. — Que dites-vous, ô ciel !.. — Hélas ! il n'est que trop vrai : avant de se rendre à votre prison, où le feu venait de prendre, Auguste vint ici, il était sûr d'y trouver le maître de la maison, qui est malade et dans son lit ; il lui demanda rapidement et à genoux de vous donner un asile ; il déclara qu'il allait se livrer à une mort inévitable pour vous sauver, et il nous quitta avec la plus grande pré-

cipitation...; vous voilà, madame ainsi c'en est fait !...

Ce récit perça le cœur d'Élisa; elle répandit un déluge de pleurs; dans ce moment on entendit une grande rumeur dans la rue, ce qu'on n'écoutait à cette époque qu'avec saisissement. Un instant après on vint dire que le règne affreux de Robespierre était fini ! Ce fut une heureuse et grande nouvelle dans Paris. Élisa et Rosalie même se flattèrent qu'Auguste pourrait devoir la vie à cet événement : il semblait qu'on en dût espérer toute espèce de bonheur. Élisa, au comble de la douleur, non-seulement était en proie aux plus mortelles inquiétudes, mais se repentait avec amertume d'avoir pu

douter un moment du courage héroïque et de la sublime fidélité d'Auguste. Si le ciel me le conserve, disait-elle, comment pourrai-je jamais lui montrer ma reconnaissance! En parlant ainsi, deux ruisseaux de larmes inondaient ses joues; elle adressait ces paroles à Rosalie, qui tirait de son sein un petit crucifix, en disant : Il faut espérer qu'à l'avenir on ne vous fera plus un crime de porter sur nous ce signe du salut. L'une et l'autre se mirent à genoux et prièrent avec une égale ferveur; au bout de quelques minutes Rosalie conduisit son ancienne maîtresse dans la chambre qui lui était destinée, ensuite elle alla retrouver le vieux médecin, qui lui raconta avec

détail toutes les nouvelles importantes de la soirée. Le médecin prenait le plus vif intérêt à Auguste, et se trouvant en état de se lever et même de sortir au bout de peu de jours, il céda sans peine aux instantes prières d'Élisa et de Rosalie, et il fit sans délai toutes les démarches nécessaires; il apprit qu'Auguste existait, mais qu'il était incarcéré. Robespierre et tous ses amis étaient guillotinés, ce qui rendait beaucoup plus facile la délivrance d'Auguste; cependant on lui demandait toujours compte de la ci-devant vicomtesse de P***, qu'il avait fait évader: il soutenait dans ses réponses qu'il l'avait confiée à deux soldats qui ne reparaissaient point, qu'apparemment

elle avait séduits pour en obtenir sa liberté ; on s'obstinait à revendiquer Élisa, et à retenir Auguste au cachot. Comme tous les hommes du gouvernement qui avaient connu Élisa n'existaient plus, Rosalie eut l'idée de se donner pour elle : le risque était beaucoup plus grand lorsqu'Auguste la sauva ; mais il y en avait encore assez pour rendre cette action très-courageuse et très-méritoire ; il ne s'agissait plus que de gagner le geolier et sa servante : on en vint à bout à force d'argent et de promesses. Rosalie donna dans cette occasion tout l'argent de ses épargnes, et tous ses petits bijoux qui charmèrent la servante ; le médecin eut la générosité d'ajouter à tous ces dons une somme

assez considérable, et l'espèce de troc fut accepté. Ce ne fut pas sans un chagrin, qui ressemblait à la jalousie, qu'Élisa apprit ce marché, dont elle ne fut instruite qu'après l'entière conclusion. Que Rosalie est heureuse! se disait-elle; elle va le voir, le délivrer et, sans lui rien devoir, acquérir des droits éternels à sa reconnaissance!... et je me croyais si supérieure à tous les deux! Combien je leur suis inférieure! du moins par les faits, car j'aurais été capable de faire tous ces sacrifices, et même de plus grands s'il était possible!

Le médecin se chargea de conduire Rosalie à la prison; elle s'habilla en dame et mit un grand voile sur son chapeau; l'honnête et bien-

faisant médecin la fit monter dans sa voiture avec lui, et se rendit à la prison; il y annonça sur-le-champ que la jeune fugitive venait reprendre sa place; le geolier, qui ne voulait pas confier son secret à Auguste, courut lui annoncer cette fausse nouvelle, croyant lui faire grand plaisir; il lui dit en même temps qu'il avait ordre de lui rendre sa liberté. Quelle fut sa surprise, lorsqu'Auguste lui répondit sèchement qu'il n'en voulait point au prix d'une fourberie; qu'il savait où était Élisa, qu'il ne le dirait jamais; que la personne qui se présentait n'était point elle, et que si lui geolier soutenait le contraire, c'est qu'il était gagné pour cela, et qu'il le démentirait hautement.

Auguste croyait parfaitement que c'était Élisa elle-même qui venait le dégager, et que ses amis l'avaient laissé faire, parce qu'au moins, depuis la chute de Robespierre, elle ne courait plus le danger de la mort; mais Auguste, qui ne voulait même pas exposer sa liberté, inventa cette fable, dont le hasard fit qu'une partie se trouvait véritable. Le geolier intimidé courut avertir le médecin de cet incident imprévu. Le médecin sourit, et pour toute réponse descendit de voiture avec Rosalie bien voilée; ils traversent rapidement la prison et arrivent dans le cachot; Auguste, en les apercevant, s'écrie : *Ce n'est point elle, ce n'est point elle!...* A ces mots Rosalie lève

son voile; Auguste stupéfait balbutie : *je me trompais, je me trompais, c'est elle, c'est elle.* Ah ! reprit Rosalie d'une voix basse, ma liberté ne vous est donc pas aussi chère que la sienne? Le reproche était juste; Auguste baissa les yeux et ne repartit rien. Un moment après, il remercia tout bas Rosalie, qui lui répondit : C'est bien froid pour ce que j'ai fait pour vous !. . Et pour elle? répliqua-t-il. Il y avait dans ces paroles un ton d'interrogation qui demandait une réponse ; Rosalie soupira, en disant : *Bien peu pour elle, et presque tout pour vous.*

Le médecin mit fin à ce petit dialogue, en pressant Auguste de le suivre; ce dernier se couvrit d'un

grand manteau. Adieu donc, lui cria Rosalie d'une voix altérée, adieu pour jamais. Non, non, interrompit vivement Auguste, je ne quitterai point la France que vous ne soyez hors de captivité. Telle était en effet sa décision; il avait une si parfaite rectitude de caractère, qu'il n'avait pas besoin d'une grande passion pour se conduire avec énergie; souvent le simple devoir exige l'héroïsme, et le vertueux Auguste était toujours prêt à remplir les obligations que le sort ou le véritable honneur lui imposaient; le médecin l'entraîna dans sa voiture; lorsqu'ils y furent: Vous allez revoir une dame, lui dit en souriant ce respectable vieillard, qui vous attend avec une vive impa-

tience; je vous ai examiné avec attention, mon cher Auguste, et malgré la classe où vous êtes né, je crois que depuis cinq ou six ans surtout vous avez fait de si bonnes lectures et de si utiles réflexions; vous avez vécu à titre d'égalité avec des personnes si spirituelles, si bien élevées, que je crois que sans présomption vous pouvez prétendre à tout. Ce ne sont point des raisonnemens spécieux; le goût de l'indépendance et du changement, et d'insolentes prétentions qui vous ont rendu l'égal de ceux qui étaient si éminemment au-dessus de vous, ce sont de grandes vertus, des preuves multipliées d'un attachement héroïque qui ont produit cette heureuse métamor-

phose; de tels avantages ne peuvent se perdre: vous les conserverez toujours, et d'autant plus que toujours ils seront excessivement rares. Les révolutions n'agissent que sur les masses qui ne les obtiendront jamais, puisqu'on s'en rend indigne en croyant qu'il suffit pour les acquérir de combattre la providence et de troubler l'ordre public. On peut sans doute, en cherchant à s'instruire et avec une bonne conduite, parvenir au sommet de sa classe; mais on n'en sort point avec éclat et solidité sans un esprit supérieur et de grandes vertus. Admirez, mon cher Auguste, la sagesse infinie du Créateur: puisqu'il faut, dans une société bien organisée, de grands et

de petits emplois, que deviendrions-nous, si tous les individus d'une nation étaient également capables, avaient une égale supériorité? Et n'oublions jamais que vouloir sortir de son état par des cabales, des intrigues et des crimes, c'est se rabaisser, dans quelque situation que l'on puisse être. On ne s'élève véritablement qu'avec l'estime et l'admiration universelles que l'on n'usurpe point, du moins d'une manière durable; le blâme et le mépris, même humainement, dénaturent et corrompent toute espèce de grandeur.

Pendant ce discours, Auguste soupirait, élevait les yeux au ciel; quand le sage vieillard eut fini de parler, il lui serra respectueusement

la main, en lui disant : Je vous écoute avec vénération !.... malgré ma jeunesse, j'ai eu le temps de réfléchir et avec fruit; depuis six années toutes mes idées ont été des sentimens: les impressions en sont gravées non-seulement dans ma mémoire, mais encore dans mon cœur; celles-là sont ineffaçables !.. Avant que je prenne un parti décisif, vous les connaîtrez toutes !... daignez me servir de guide, je ne vous cacherai rien, et je serai docile. A cette assurance le vieillard s'attendrit; il l'embrassa tendrement, et reprenant la parole : Par un heureux hasard, dit-il, je puis dans ce moment vous être de la plus grande utilité; un de nos grands fonctionnaires publics vient d'avoir une ma-

ladie terrible ; j'ai eu le bonheur de l'en tirer comme par miracle ; et ce qui n'est pas moins miraculeux aujourd'hui, il est reconnaissant ; c'est un homme comme il y en a tant, qui ne fait de mauvaises actions que par esprit de parti, et qui, dans les temps paisibles, serait naturellement un homme de bien ; il a une grande autorité, et je suis sûr qu'il fera tout ce que je lui demanderai. Comme il disait ces paroles, la voiture entrait dans sa maison ; Auguste, rempli de trouble et d'émotion, fut conduit dans la chambre d'Élisa. Le voilà, dit le médecin, et si Robespierre eût péri deux jours plus tard, vous ne l'auriez jamais revu. Élisa fondit en larmes, et n'ayant pas la

force de proférer une parole, elle tendit une main tremblante à Auguste, qui, éperdu, mit un genou en terre pour la recevoir. Le médecin porta au comble la reconnaissance d'Élisa, en lui contant ce qui s'était passé à la prison, et comment Auguste, ignorant le stratagème, avait d'abord refusé de sortir de captivité, et qu'il n'avait consenti à quitter ses fers, qu'en voyant le visage de la fausse Élisa. Maintenant, poursuivit le médecin, vous pourrez, madame, retourner en toute sûreté chez vous, et moi, sous peu de jours, je revendiquerai ma petite bonne, dont j'ai beaucoup de peine à me passer, et je suis certain qu'on me la rendra sans difficulté; je ferai très-faci-

lement croire que tout ce qui s'est passé n'a été que l'effet d'un malentendu.

On vint chercher le médecin pour un malade. Élisa et Auguste restèrent tête-à-tête ; l'effusion de reconnaissance d'Élisa fut si vive, les protestations en furent si passionnées, qu'Auguste ne put entendre avec sang-froid de telles expressions : Arrêtez, madame, lui dit-il avec égarement, arrêtez ; ménagez un malheureux qui, bien véritablement, *ne se connaît plus !*.... — Et qu'importe, pourvu que je ne méconnaisse ni ses bienfaits, ni mes sentimens?... — Que dites-vous, grand Dieu?... — Vous avez justifié mon cœur... — Oh ! c'en est trop ! laissez-moi loin

d'un tel enchantement penser et réfléchir; qui pourrait près de vous conserver l'usage de sa raison? A ces mots, se levant avec précipitation, il s'élança impétueusement vers la porte, l'ouvrit, et disparut. Élisa resta anéantie: Quoi! dit-elle, il me résisterait!... quoi! il n'est pas au comble du bonheur et de la joie! car il a trop d'esprit pour ne m'avoir pas entendue; que signifie donc cette surprenante hésitation?... N'ai-je dû qu'à l'héroïsme naturel de son caractère et à la mémoire de son maître tout ce qu'il a fait pour moi?... Préférerait-il un autre objet? Ah! s'il en est ainsi, je n'en connais que trop le nom! Quel choix et quel goût!.... juste ciel, serais-je destinée

à cet excès d'humiliation !.... ce serait là une véritable victoire sur la *noblesse !*.... Ces idées refroidirent prodigieusement l'imagination d'Élisa ; rien ne désenchante comme l'amour-propre blessé. Remplie de douleur et d'un genre de dépit d'autant plus amer qu'il était nouveau pour elle, Élisa passa le reste du jour et de la nuit entière à s'étonner de sa position bisarre, et à maudire la révolution qui produisait, se disait-elle, des incidens et des *prétentions* si extraordinaires.

Le lendemain de grand matin, Auguste, après avoir passé la nuit la plus agitée sans l'espoir de dormir et même sans se coucher, se rendit chez le médecin, auquel il voulait

ouvrir son cœur; il avait une si grande vénération pour lui, et tant de confiance en ses lumières, qu'il était décidé à le rendre l'arbitre suprême de son sort. Le bienfaisant docteur le reçut avec toute sa bonté accoutumée. Il semblait à Auguste qu'il avait *deux secrets* à confier; mais l'un des deux était sacré pour lui, il n'en parla point; il avoua qu'il avait jadis aimé Rosalie, et qu'il avait même eu le projet de l'épouser; il ajouta qu'il lui trouvait toujours une jolie figure; qu'elle était bonne, obligeante, pieuse, qu'elle ayait des mœurs parfaitement pures; qu'il croyait qu'elle avait pour lui un attachement véritable, et que néanmoins il n'avait pu se préserver d'une coupable inconstance;

qu'en un mot il ne l'aimait plus.... J'en sais bien la raison, interrompit le docteur, c'est qu'elle est restée votre inférieure en tout; vos aventures, vos réflexions ont, durant votre absence et depuis votre retour, achevé de vous élever, et la pauvre Rosalie, pendant tout ce temps, ne s'est perfectionnée que dans la couture et dans la cuisine; tous les liens de sympathie sont rompus entre vous, et vous en aimez une autre, et avec passion... Eh! peut-on l'aimer autrement! s'écria Auguste. — Voilà bien le langage du sentiment qui vous domine! Je veux de plus vous apprendre une chose que peut-être vous ne faites que soupçonner, c'est que vous êtes aimé. — Cela se peut-il, le

croyez-vous? — J'en suis certain; écoutez-moi, mon ami, nous sommes dans un temps où des difficultés naturellement insurmontables ne le sont plus; ce qui était impossible il y a quelques années, ce qui le sera vraisemblablement encore dans quinze ans, paraîtrait tout simple aujourd'hui et ne causerait pas le moindre étonnement; profitez pour votre bonheur de cette disposition; épousez hardiment madame de P***... Ce nom fit tressaillir Auguste. Qui? moi! reprit-il en versant quelques larmes, moi épouser la veuve du vicomte de P***? Non, non jamais; mon sang a coulé pour lui, car ce fut pour le défendre que je l'ai versé!... Je n'épouserai point sa veuve.

Le docteur, en admirant sa délicatesse, la combattit vivement. Auguste pleura, mais résista. Auguste dit encore que l'idée de faire le malheur de l'innocente Rosalie influait beaucoup sur sa décision. Le docteur lui représenta que n'ayant pas de quoi l'estimer ce qu'il valait, elle ne le regretterait pas autant qu'il le croyait; qu'elle pourrait facilement se consoler par un autre mariage, et qu'au fait le plus simple artisan lui conviendrait infiniment mieux. Auguste secoua la tête, et le docteur se plaignit de ne pas le trouver aussi *docile* qu'il le lui avait promis.

Auguste s'était chargé de reconduire Élisa dans sa maison, où elle était attendue; il se rendit dans sa

chambre avec autant de trouble que d'embarras; il fut désagréablement surpris de la trouver calme, froide et sérieuse; lorsqu'elle fut dans la voiture, elle se hâta de lui dire, en affectant un ton protecteur, d'y monter, comme s'il eût eu pour cela, comme autrefois, besoin de permission. Cette manière de lui rappeler le passé le blessa excessivement; il fit une profonde révérence, en disant : Je me rends justice, madame. Il ferma la portière, fit signe au cocher de partir, et suivit à pied la voiture. Élisa demeura dans un état inexprimable de perplexité; elle venait de reprendre sa dignité, mais cet avantage lui coûtait cher; elle avait choqué, humilié Auguste!.. Auguste,

couvert de blessures qu'il avait reçues en défendant son malheureux maître, Auguste qui depuis venait récemment de se livrer à une mort, qui paraissait inévitable pour sauver les jours de l'ingrate et hautaine Élisa !.. Auguste, enfin, qui, pour rendre promptement une entière liberté à cette même Élisa, refusait d'abord de sortir, et consentit ensuite au stratagème qui lui substituait l'objet qu'il préfère et qu'il aime. Telles étaient les pensées d'Élisa, elle ne se trompait que sur un point, les sentimens d'Auguste. Elle n'avait pas quitté Paris depuis la révolution; elle était bien jeune, et sans rien perdre de ses principes religieux et de son royalisme, elle s'était insensiblement ac-

coutumée aux plus choquantes idées d'inégalité; elle devait en effet à Auguste une reconnaissance sans bornes, et lorsqu'avec raison elle avait cru en être passionnément aimée, elle avait trouvé assez simple de s'acquitter en l'épousant; mais depuis que le dépit lui persuadait faussement qu'elle avait une rivale préférée, elle se rappelait qu'Auguste avait été domestique dans sa maison. Quelques instans après qu'Élisa fut rentrée chez elle, Auguste survint, il n'eut pas le désagrément d'y trouver d'anciens *camarades*, ils étaient tous élevés à différens emplois, ou dispersés dans les provinces et dans les pays étrangers; mais par les soins de l'obligeant médecin, deux domes-

tiques parurent, une cuisinière offrant en même temps les services de femme-de-chambre, et un jockey de quinze ans pour faire les commissions.

Le docteur avait obtenu pour Élisa une pension alimentaire, et la petite somme nécessaire pour subvenir aux premiers besoins. Auguste demanda pour la sûreté d'Élisa de coucher dans la maison; Élisa voulut le faire souper avec elle, il s'y refusa avec respect, mais sèchement; Élisa fut blessée de ce refus, et ce mal entendu continuel établit entre eux un silencieux refroidissement. La maison d'Élisa qui lui appartenait, et dans laquelle cependant on ne la logeait que par faveur, était entièrement pillée et dévastée; déchue, abaissée,

mécontente du sort et d'elle-même, Élisa se trouvait plus à plaindre que jamais, quoiqu'elle se fût trouvée dans des situations mille fois plus menaçantes et plus douloureuses; mais il n'y avait plus d'accord entre ses sentimens et sa raison, et c'est là sans doute, pour une personne bien née, le comble de l'infortune.

Le temps s'écoulait, la cruauté semblait être à peu près assouvie, et l'injustice même commençait à se lasser; on rendit les biens confisqués à tous ceux qui étaient restés en France; c'est-à-dire en décrétant cet acte d'équité, on n'en rendit qu'une partie, car les révolutionnaires les avaient cruellement dévastés, on avait presque entièrement démoli

les châteaux, ces nobles monumens de l'ancienneté et de la gloire des familles (1); les beaux meubles avaient disparu, car le vol et la spoliation s'alliaient parfaitement avec cet amour insensé et sanguinaire de la *liberté* et de l'*égalité*.

---

(1) Par exemple, le château de Genlis en Picardie, a été totalement rasé, il existait depuis quatre cents ans, et n'était nullement en ruines, ses murs comme ceux de la plupart des châteaux gothiques étaient d'une extrême solidité, ils contenaient dans leur épaisseur des cabinets assez grands; on a abattu toutes les chapelles et les autres monumens religieux des châteaux qu'on n'a pas entièrement détruits. On anéantit aussi tous les portraits de famille qui formaient autrefois des galeries si curieuses pour les étrangers, et si chères aux propriétaires. On fit dans ce temps une impiété d'un

Élisa voulant profiter de la restitution, avait le projet de partir sous peu de jours pour la Lorraine, où elle possédait une terre; mais elle se trouvait dans un embarras mortel, relativement à Auguste; elle résolut d'avoir avec lui une explication digne

---

vandalisme inconcevable : feu M. le marquis de Puysieux étant ambassadeur à Rome, fut si enchanté du fameux tableau de la transfiguration de Notre-Seigneur, par Raphaël, qu'il voulut en avoir une copie; ce tableau est universellement proclamé par tous les connaisseurs, comme le plus beau de l'Europe, et de la plus grande dimension. Il y avait alors à Rome des peintres qui se consacraient uniquement à faire des copies des chefs-d'œuvre des grands maîtres (ce qu'on appelait des *pastiches*), mais avec une ressemblance et une perfection admirables; on représenta à M. de Puysieux, que la

d'elle. Auguste venait d'obtenir un emploi de cinq mille francs, il dînait presque tous les jours chez ses protecteurs et ses amis; Élisa le voyait à peine un quart d'heure tous les matins. Ils étaient toujours froids et sérieux l'un avec l'autre,

---

copie de cet immense ouvrage lui coûterait excessivement cher, ce qui ne l'arrêta point; et en quittant l'Italie, il paya cette copie, qui était parfaite, quarante mille francs; de retour en France, il fit placer ce superbe tableau dans la chapelle de son château de Silléry, où nous l'avons vu pendant plusieurs années. Sous le règne de la terreur, les révolutionnaires abattirent la chapelle, et coupèrent par petits morceaux le tableau, qu'ils s'amusèrent ensuite à jeter par les fenêtres, en imitation des enfans qui livrent ainsi aux vents des petits morceaux de papier, qu'ils appellent des papillons.

Élisa avait fait faire deux magnifiques montres enrichies de diamans, exactement semblables, qu'elle destinait à Auguste et à Rosalie.

Par les soins et l'activité du docteur et d'Auguste, Rosalie fut tirée de prison peu de jours après la sortie d'Élisa, et même avant la restitution des biens des confisqués; comme on s'entendait avec le geolier et sa famille, il ne fut pas très-difficile de la faire passer pour Élisa. Le médecin qui avait rendu tant de services, fut d'autant plus heureux de la retrouver et de la reprendre, que sa santé était redevenue plus mauvaise que jamais, et qu'il avait grand besoin de soins assidus. Élisa ne resta que peu de temps cachée chez le mé-

decin, ensuite elle retourna comme on l'a dit chez elle.

Un matin, elle envoya chercher Rosalie, et lorsqu'elle fut entrée dans sa chambre : Je voulais, lui dit-elle, vous renouveler mes remerciemens. En prononçant ces mots, elle lui présenta l'une des deux belles montres : *Quoi*, madame, dit Rosalie, à moi des diamans?..... Pourquoi pas, ma chère? reprit Élisa; notre excellent docteur ne vous a-t-il pas sortie de votre premier état? vous n'êtes point traitée en domestique, vous êtes son amie et la mienne.

Rosalie balbutia quelques mots inintelligibles, et à la fois enchantée et confuse, elle se hâta de se retirer, charmée au fond de l'ame de pa-

raître aux yeux du docteur et d'Auguste, parée de cette superbe montre suspendue à une longue chaîne d'or. Auguste devait ce jour-là dîner chez le docteur, Élisa le savait, et chargea Rosalie de le prier de sa part, de venir la voir dans la journée.

Le médecin et Auguste sentirent mieux que Rosalie toute la conséquence de ce que Rosalie appelait *le beau cadeau de madame;* le médecin secoua la tête, Auguste soupira à cinq heures précises à la montre de Rosalie, qui ne souffrait pas qu'on oubliât l'heure; Auguste se rendit tristement chez Élisa, qui lui présenta la montre, en disant : Je viens d'en donner une entièrement pareille à Rosalie; j'espère que vous accepte-

rez celle-ci, Auguste reçut ce présent d'un air respectueux, mais en gardant un profond silence; il avait le cœur trop serré pour pouvoir répondre un seul mot. Auguste, reprit Élisa, vous croyez bien que j'ai remarqué votre inclination pour Rosalie, je l'approuve, et voulant dans cette occasion traiter Rosalie comme une sœur, je lui donne un trousseau, une dot de cent mille francs, et je me charge de tous les frais de noce. A ces paroles, un torrent de pleurs s'échappa des yeux d'Auguste, et l'expression de la douleur se répandit sur tous ses traits avec tant d'énergie, qu'Élisa ne put se méprendre sur la cause qui les faisait couler; elle fut profondément attendrie, elle lut

enfin dans le cœur généreux d'Auguste; et une nouvelle admiration ajouta encore à ses sentimens. Cher Auguste, reprit-elle, je respecte, et je veux imiter votre délicatesse; oui, la veuve du malheureux vicomte de P*** doit aussi rester fidèle à sa mémoire; on ne se repent jamais d'avoir fait son devoir, faisons le nôtre; je serai toujours pour vous l'amie la plus sincère et la plus dévouée. Que ce titre nous suffise! Quel jour fixez-vous pour la célébration de votre mariage avec Rosalie?— C'est à vous à le désigner, répondit Auguste d'une voix tremblante et entrecoupée. — Eh bien! repartit Élisa, nous ferons demain publier les bans.... En proférant ces paroles, Élisa, avec un

saisissement inexprimable, lui tendit la main : Non ! non ! s'écria Auguste éperdu, non, non, ame céleste, je ne suis pas digne d'une telle faveur ! ce devoir barbare je ne le remplis qu'avec frémissement et désespoir. A ces mots, Auguste, baigné de larmes, se retourna brusquement, et s'éloignant avec impétuosité, il disparut. La malheureuse Élisa partagea toute sa douleur, mais pour la première fois elle connaissait le charme puissant d'une enivrante consolation, elle était certaine d'être aimée !... Cependant un violent mal de tête et le battement précipité de toutes ses artères l'avertirent qu'elle était malade ; elle se mit au lit. Une fièvre brûlante l'agita toute la nuit ; elle ne put avoir re-

cours au bon docteur qui, à tous égards, possédait sa confiance, il était malade et alité lui-même; elle envoya chercher un autre médecin, ce fut M. C***, dernier élève du célèbre Tronchin. M. C***, interrogé par Auguste, déclara que tout annonçait une grande maladie. Il ne se trompait pas; Élisa eut une fièvre nerveuse qui fut immédiatement suivie d'une fièvre putride. Auguste passa dix-sept nuits sans se coucher et se déshabiller. Enfin Élisa, qui avait conservé toute sa tête, le conjura de lui trouver et de lui amener un prêtre. C'était encore une chose assez difficile; mais rien n'était impossible au zèle d'Auguste; quoiqu'il pût à peine se soutenir sur ses jambes, il

sortit, et revint avec un prêtre qu'il conduisit au chevet du lit d'Élisa, et qu'elle reconnut à l'instant pour être l'un des deux soldats qui l'avaient tirée de prison : Auguste, dit-elle d'une voix mourante, à l'aide de cet ange tutélaire vous m'avez ouvert la porte d'un cachot, et maintenant avec le même secours vous m'ouvrez celle du ciel !...

La veille du jour où Élisa reçut ses sacremens, elle avait fait son testament, dans lequel elle partageait la plus grande partie de sa fortune entre Auguste et Rosalie. Auguste remplit aussi les devoirs que la religion impose aux mourans ; il semblait dépérir et s'éteindre avec Élisa ; il était persuadé qu'il ne lui survivrait que

peu de jours. Le soir même où Élisa reçut ses sacremens, Rosalie survint; elle était envoyée par le docteur qui, presqu'en convalescence, lui avait ordonné d'aller rendre à son ancienne maîtresse des soins dont il pouvait se passer; elle trouva Élisa dans un état désespéré; Élisa n'avait plus sa connaissance, et peu d'heures après, le nouveau médecin déclara qu'elle avait cessé d'exister. Auguste s'évanouit; on le porta dans sa chambre. Rosalie resta dans celle d'Élisa; elle ne pouvait se persuader qu'elle eût perdu la vie. Il était huit heures du soir, Rosalie fit allumer un grand feu pour faire chauffer un prodigieux nombre de serviettes, avec lesquelles elle frotta Élisa du-

rant la nuit entière; sa persévérance et son activité ne paraissaient être que de véritables folies aux yeux des personnes qui l'entouraient. A sept heures du matin, Rosalie voyant tous les remèdes inefficaces, imagina pour dernière ressource de se coucher sur le corps d'Élisa, de lui entr'ouvrir les lèvres, et de souffler fortement dans sa bouche. Combien elle fut récompensée d'un zèle si héroïque et si touchant, lorsqu'elle entendit Élisa soupirer, et qu'elle la vit rouvrir les yeux (1)! Elle se jeta à genoux, re-

(1) Tout ce détail de la léthargie d'Élisa est entièrement vrai; cette belle action est due à la piété filiale; mademoiselle de F*** sauva ainsi la vie à sa mère, et l'on tient

mercia Dieu du fond de l'ame; elle venait en effet de rendre Élisa à la vie! On n'instruisit Auguste qu'avec précaution de cette heureuse et grande nouvelle. Élisa et Auguste avaient toujours rempli les devoirs de chrétien; mais dans cette dernière occasion ce fut avec infiniment plus de fruit: quand on a véritablement fait le sacrifice de la vie, celui de toutes les autres passions humaines en est une conséquence nécessaire. L'affection mutuelle d'Auguste et d'Élisa avait pris un caractère tout différent;

---

ce récit de madame F*** elle-même avec laquelle l'auteur de cet ouvrage a passé quatre mois à Écouen, il y a quelques années.

moins impétueuse, mais plus pure, plus désintéressée, elle était toujours nécessaire à leur bonheur, et elle avait perdu le funeste pouvoir de l'empoisonner ou seulement de le troubler, par de vaines puérilités et de cruelles jalousies. Élisa, en recouvrant sa connaissance, prit Rosalie dans ses bras, en lui prodiguant de justes remerciemens qui partaient du fond de son ame; elle envoya chercher Auguste qui, ne voyant uniquement d'abord qu'Élisa ressuscitée, se livra à tous les transports de la joie la plus exaltée et la plus pure, sans entendre et même sans vouloir écouter (comme s'il eût craint de se distraire de son bonheur) les circonstances de cet événement [illegible]

ce premier enivrement fut un peu calmé, il écouta, il éprouva pour Rosalie une gratitude mille fois plus vive que si elle eût été personnelle. Combien cette action l'ennoblissait à ses yeux!.... Il ne la regardait pas, il la contemplait, et c'était avec une admiration mêlée d'une sorte de curiosité; il croyait voir en elle un objet nouveau; il découvrait dans ses traits, sa physionomie, toute sa personne, un charme, une noblesse, une expression qu'il n'avait jamais aperçue. Oh! combien une belle ame embellit une figure!..... Aussitôt qu'Élisa put parler un peu de suite, sans se faire de mal, elle fit asseoir au chevet de son lit Auguste et Rosalie, et elle leur tint ce discours;

« Vous m'avez donné tous les deux d'égales preuves d'attachement, ainsi je ne dois mettre aucune différence dans mes sentimens et dans mes procédés avec vous, jusqu'à la fin des jours que l'un m'a conservés, et que l'autre m'a rendus; je serai pour vous la plus tendre sœur, et je veux que dès à présent vous me donniez ce doux nom. Le docteur C***, qui a été si étonné du miracle fait par Rosalie, dit que je pourrai me lever sans inconvénient dans cinq ou six jours; et puisque le culte public n'est pas encore rétabli, et que nous ne pouvons aller à l'église, cette chambre, où surtout les ferventes prières de la pieuse Rosalie m'ont rendu l'existence; cette chambre, consa-

créé par elle, deviendra le temple où vous recevrez le sacrement qui vous unira pour jamais; nous aurons pour le bénir et le sanctifier le prêtre fidèle qui, après m'avoir confessé, me donna le viatique et l'extrême-onction. Notre bon docteur, qui a recueilli Rosalie et qui la chérit; lui servira de père, et moi, dans cette touchante cérémonie, je lui tiendrai lieu de mère. Voici maintenant, mes amis, poursuivit Élisa, l'usage que je compte faire de la fortune qui nous est rendue : tous mes parens ont péri sur l'échafaud; au lieu d'héritiers, je n'ai plus que des collatéraux très-éloignés. Ainsi, je partage entre nous tout ce que j'ai, à l'exception d'une fondation à perpétuité

que je fais et que voici : Je fonde auprès de Paris une petite ferme pour six femmes déchues et ruinées, sans qu'il y ait de leur faute. » Pendant ce discours, Rosalie en pleurant baisait les mains d'Élisa ; Auguste, le visage caché dans ses deux mains, demeurait immobile ; et lorsqu'Élisa eut cessé de parler, il dit d'une voix basse : Que pouvons-nous répondre, sinon que tous les instans de notre vie vous seront dévoués !

Tout, en effet, s'exécuta comme Élisa l'avait décidé, on passa le contrat de mariage, le trousseau fut fait et donné, ainsi que tous les autres présens, la fondation de la ferme fut faite avec les formes exigées par les lois nouvelles ; le prêtre prétendu

soldat, vint bénir le mariage. Élisa et le médecin remplirent les douces fonctions de père et de mère; les domestiques d'Élisa servirent de témoins; la cérémonie se fit dans la chambre d'Élisa, qui, depuis, fit de cette pièce un oratoire, qu'elle décora somptueusement et dans lequel chaque jour, matin et soir, Élisa rassemblait sa maison, et faisait à haute voix la prière.

L'union d'Auguste et de Rosalie formée par le devoir, la reconnaissance et les sentimens les plus purs, fut parfaitement heureuse, et leur bienfaitrice, devenue véritablement leur sœur, jouit toujours avec délice de son ouvrage.

Les nouveaux mariés furent logés

et nourris chez Élisa, et ces trois personnes unies par des liens si sacrés ne se quittèrent jamais, pas même pour voyager. Auguste avait toujours conservé un commerce de lettres très-régulier avec la marquise de ***, cette tante du vicomte de P*** qui, dans la Vendée, l'avait recueilli en lui témoignant tant d'amitié; les lettres d'Auguste avaient encore augmenté ce sentiment, car il est à remarquer que la chose du monde dont on sait le plus de gré, à ceux qui sont nés dans les classes tout à fait inférieures, c'est d'écrire des lettres de bon goût, et de bien mettre l'orthographe; voilà ce qui leur donnera toujours une considération réelle. Le feu vicomte de P*** s'était

plu jadis à instruire Auguste des formules d'usage, et même élégantes; par conséquent Auguste, en écrivant aux personnes auxquelles il devait du *respect*, employait franchement ce mot, et non celui de *considération* (1), encore moins la phrase ridicule *des civilités respectueuses*.

Huit mois après le mariage d'Auguste, il reçut une lettre de la Vendée qui lui apprit que la marquise de Murcilly était tombée dangereusement malade; il se disposait à partir pour l'aller soigner, mais une nou-

(1) Car les anciens nobles étaient polis, et ils terminaient toujours ces sortes de lettres par leur *parfaite considération*, et même dans des lettres adressées à de simples artisans.

velle lettre qui survint rendit malheureusement cette résolution inutile : après quatre jours seulement de maladie la marquise venait de mourir d'une fluxion de poitrine. Elle avait fait un testament, et elle laissait tous ses biens à Élisa, et à Auguste un legs très-considérable, ce qui était exprimé dans son testament de la manière la plus honorable pour lui ; Auguste, en acquérant ainsi de la fortune, acquérait en même temps la seule *élévation* dont on fasse cas dans ce siècle. Il n'eut pas besoin de solliciter avec activité de grandes places, qui vinrent pour ainsi dire s'offrir à lui, surtout lorsqu'on sut que le vieux médecin, jadis maître de Rosalie, l'avait insti-

tuée son unique héritière, en lui assurant par un acte en bonnes formes, passé pardevant notaire, une fortune de trente mille livres de rentes.

Sous tous les gouvernemens que nous avons successivement vus, Auguste, qui ne s'était jamais engagé dans des affaires condamnables, eut le bonheur et l'adresse d'échapper aux persécutions; loin de rechercher les places éminentes, il les craignait, à moins qu'elles ne fussent données par un pouvoir incontestablement légitime; comme il faut se rendre utile à la patrie, il la servit dans les préfectures, et fit en province beaucoup de bien à la religion et aux mœurs. Il montra à la restauration

autant de courage que de royalisme; il en est aujourd'hui récompensé par l'estime générale, une grande fortune, des amis sincères, la félicité si pure de son intérieur, dans lequel il trouve une épouse digne de lui, des enfans charmans, une amie constamment parfaite. A quoi doit-il tant de succès et de bonheur? à une invariable probité fondée sur des principes religieux, à une grande droiture de caractère; enfin, à une ame véritablement reconnaissante.

FIN.

Nota. L'orthographe de Voltaire ayant été employée dans la première feuille, l'éditeur l'a conservée pour le reste de l'ouvrage.

00100564

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015